

Charles MALATO ¹,
MÉMOIRES D'UN LIBERTAIRE
De Paris à Paris par Nouméa (1937)

paru en feuilleton dans *le Peuple*, du 5 octobre 1937 au 29 mars 1938

Deuxième partie portant sur son séjour en Nouvelle-Calédonie (1875-1881)

DEUXIEME PARTIE
CHAPITRE PREMIER
De Brest à Nouméa
(*Le Peuple*, 17 novembre 1937)

Commandée par le baron Testu, marquis de Balincourt, la frégate-transport *Le Var*, partie de Brest le 1^{er} mars 1875, emmène à la « Nouvelle » vingt-cinq déportés, trois cents transportés ou forçats, deux cent cinquante soldats, une trentaine de passagers libres, des surveillants militaires et leurs femmes, quelques gendarmes. Total, avec l'équipage, sept à huit cents individus.

Individus ! Sur ce nombre, combien ont une individualité ?

Lorsque, une heure par jour, les forçats, rasés comme des esclaves., hideux sous leur blouse de toile grise matriculée, montent sur le pont, émergeant des profondeurs de la batterie basse où ils sont encagés, ils apparaissent comme des spectres surgis de quelque enfer blafard.

Ils sont là, sous le revolver des gardes-chiourmes, qu'on appelle officiellement des surveillants militaires, échangeant à voix basse d'ignobles propos.

Dans cet anonyme troupeau de misérables, je reconnais le grand roux du Dépôt. La destinée l'a séparé de son ami de cœur, le jeune Lorrain : sans doute en trouvera-t-il d'autres pour le remplacer. Ce malfaiteur, fidèle de Sodome, n'était pas inintelligent : je me demande quelles peuvent être ses pensées.

Combien différents sont les déportés ! Ceux-ci, qui ont combattu pour la réalisation d'un idéal généreux et non pour la basse noce, ne se courbent pas devant les gendarmes qui les gardent. Avec leur képi noir tout uni et leur blouse matriculée, portant la barbe et la moustache à volonté, ils semblent, encore que prisonniers, une phalange civique qui n'a pas abdiqué son action. La physionomie joviale des uns, sérieuse des autres, est ennoblie chez presque tous par le rayonnement de l'idée. Différents d'âge, de culture, de situation sociale avant la Commune, vingt-quatre, sur vingt-cinq sont réellement des hommes. Le vingt-cinquième, B..., embusqué à

¹ Charles Malato (1857-1938) : voir sa notice dans le [Maitron](#). Il n'y est guère question de la Nouvelle-Calédonie, sauf pour affirmer qu'il fut, avec Louise Michel, l'un des rares Français à soutenir la révolte canaque de 1878. Nous verrons que ce n'est pas sans de sérieuses réserves. Son premier récit autobiographique — *De la Commune à l'anarchie* (1894) — est en ligne sur wikipedia. Une seconde mouture, *Les Déportés*, est parue en feuilleton dans *Le Quotidien* à partir du 4 août 1925. Cette dernière version de ses souvenirs a été reconstituée à partir du feuilleton paru dans le *Peuple*, organe quotidien du syndicalisme (CGT).

l'Intendance pendant la lutte et, paraît-il, d'un désintéressement douteux, est, quelconque, raillé à l'occasion par ses compagnons.

.....
Ils sont partis fraternellement, solidaires, unis comme les doigts de la main. Ils arriveront à Nouméa brouillés, en se disant : « Au plaisir de ne plus se revoir ! »

C'est que le voyage aura duré cent quarante-cinq jours — cent quarante-sept, en comptant les deux jours d'attente dans le port avant le débarquement ! Cinq mois d'entassement dans une cage de fer étouffante et sombre, avec seulement la détente d'une heure par jour de plein air sur le pont, immobilisés dans un espace de quatre mètres carrés.

suite
(*Le Peuple*, 18 novembre 1937)

Dans l'incessant coudolement, les angles finissent par saillir, se heurtant, les patiences par s'énervier et les exaspérations explosent.

Encore ceux — une demi-douzaine — qui ont à bord leur femme, venue partager leur exil peuvent-ils donner satisfaction au besoin d'affection pendant cette heure où, platoniquement, ils s'entretiennent avec la compagne aimée, plus chère que jamais, sous les regards louches des gendarmes ! Mais les autres ! Cette vue de couples un moment réunis n'avive-t-elle pas leur souffrance d'être séparés des leurs ? Les femmes de leurs camarades échangent bien quelques bonnes paroles avec eux, malgré les gendarmes : ce n'est pas la même chose !

Parmi eux, mon souvenir revoit surtout un grand sexagénaire pensif, Mabilie, leur doyen à tous, vénérable vétéran des luttes de Barbès et de Blanqui ; Marchand, beau garçon d'environ vingt-cinq ans, cultivé, courageux, aimable et qui devait s'éteindre à la déportation, miné par la nostalgie ou par quelque peine de cœur ; Ponsard, ex-quartier-maître de marine passé à la Commune et qui, jeune encore, mais devenu poitrinaire dans les cachots souterrains du Cherche-Midi, était pareillement marqué par la mort. Mes parents l'avaient pris en grande affection et lui disaient :

— Quand nous serons à l'île des Pins, vous ne resterez pas seul. Vous viendrez vivre avec nous.

Ponsard souriait mélancoliquement.

Sa fin devait produire sur l'esprit de ma mère un phénomène télépathique analogue à celui qui s'était manifesté à Saint-Lazare.

Et les autres ? Le grand mécanicien Bisson, qui exprimait l'intention de vivre à l'île des Pins en penseur solitaire ; quelques camarades le raillaient un peu, sans méchanceté, et surnommaient par avance sa paillote « la maison du penseur » ; Planard, un peu doctoral ; Chibout, honnête marchand de couleurs, que sa prédilection pour le rouge avait conduit vers la Commune et la déportation ; Rossini, un Corse qui n'était pas bonapartiste mais se faisait farouche à ses heures ; Bourdon qui, taciturne, se tenait mélancoliquement un peu à l'écart, assombri par le souvenir d'un meurtre accompli jadis par lui en défense légitime mais dont la pensée le poursuivait toujours ; Redon et Ardouin, bureaucrates instruits ; Olivé, pacifique tailleur, qui déclarait tragiquement en rapiécant des fonds de culottes : « On m'a envoyé à Nouméa comme membre d'une société secrète » (il était franc-maçon) ; Sureau, vieux gamin de Paris, qui, à l'heure de semi-liberté sur le pont, où l'attendait sa femme, formait avec elle un couple attendrissant et comique ; un autre très grisonnant et assez silencieux, aux allures feutrées, que ses compagnons avaient baptisé « la chatte blanche » ; Cluigt, ex-capitaine fédéré, d'humeur joyeuse, mais dont la pauvre femme, embarquée avec nous, ne cessa jusqu'à la fin du voyage de souffrir atrocement du mal de mer.

Les passagers libres étaient, pour la plupart, d'un niveau mental moins intéressant. Étrangers à la passion des idées, ils s'en allaient, pauvres hères, chercher fortune dans un pays neuf.

Dans un autre livre ², j'ai esquissé quelques types et narré quelques scènes de ce voyage de cent quarante-sept jours.

Je ne m'étendrai donc point sur les psychologies de passagers et de passagères libres, séparés la nuit en deux camps — masculin et féminin — par une grande toile chastement baissée, auprès de laquelle veillait non un archange armé de l'épée flamboyante, mais une sentinelle munie du chassepot et du sabre-baïonnette.

Disputes homériques entre M^{me} B..., duègne prétentieuse mais ignare, et M^{mes} A... et H..., beautés moins mûres, terriblement délurées ; intermèdes comiques d'un trio idiot et pouilleux : mère sans âge, fille de seize ans et fils de quatre, auxquels un même profil acràzien avait valu ce surnom de famille « La Fouine » ; idylle coupable d'une ardente perruquière qui avait fui son mari, en enlevant à la fois la caisse et l'employé, chérubin de vingt ans. Discussions bruyantes d'une bande de Marseillais, partis en quête de mieux-être, dont les éclats alternaient avec la basse profonde du mélomane toulousain Mérano, vous avez empli notre voyage et fait diversion aux souffrances de l'interminable traversée.

Et, un beau jour, après avoir, naviguant sans pesse à la voile, traversé des vagues en furie du golfe de Gascogne, relâché au port canariote de Las Palmas, traversé l'Atlantique du nord-est au sud-ouest pour aller prendre des bœufs demi-sauvages dans la région brésilienne de Sainte-Catherine, refait la traversée du nord-ouest au sud-est pour doubler à grande distance le cap de Bonne-Espérance, essuyé huit jours d'effroyables tempêtes dans l'océan Indien — un des rares moments où le commandant se soit souvenu, pour quarante-huit heures, que le *Var* possédait une machine — finalement passé en vue de la Tasmanie en la contournant par le sud-est, nous sommes arrivés au terme de notre calvaire.

Pas tous ! Trois nous avaient quittés en route, enfermés dans un sac, un boulet aux pieds. Pâtüre offerte aux requins qui suivent d'instinct le sillage des navires. Ce n'étaient pas des déportés. Étaient-ce des soldats, des marins, dès passagers civils ou des forçats ? Je ne me le rappelle plus : c'étaient des hommes.

Nous mourions de faim, mais nous en avions pris l'habitude pendant le siège de Paris. Tous nos bœufs, simplement attachés au bastingage, sans le moindre abri, étaient crevés en route, sauf un tout domestiqué et baptisé du nom de Mouton, qu'on dut, la mort dans l'âme, se résigner à occire huit ou dix jours avant notre arrivée au port. N'ayant plus pour nous sustenter que du biscuit moisi, des gourganes et du riz avarié, des fayots contemporains de la guerre de Crimée et des petits pois transmués par l'âge en chevrotines, le café et le riz étant à l'avenant, nous tenions bon cependant.

Au milieu des disputes, quelquefois des batailles, qui éclataient dans ce pandémonium ; pendant les tempêtes qui, au large du cap de Bonne-Espérance et dans l'océan Indien Secouaient comme une coquille de noix notre frégate tanguante et roulante, jamais je n'ai vu femme ou enfant manifester la moindre crainte. Les deux sièges avaient bronzé ces Parisiens.

Quant aux épouses des gardes-chiourmes, recrutées pour la plupart au « Chapeau Rouge », centre traditionnel de la prostitution toulonnaise, elles n'étaient point parquées — très heureusement pour elles et pour nous ! — avec la plèbe des passagères non payantes.

Ces dames, promues à la dignité de caste supérieure, tenaient. leur rang, logées dans des cabines de seconde classe, où elles pouvaient recevoir à la sauvette les hommages des officiers. L'arrière du pont leur était réservé : elles s'y promenaient, exhibant des toilettes tapageuses.

² *De la Commune à l'Anarchie.*

Quelle mentalité faut-il avoir pour se faire garde-chiourme ?

Le jour — et l'on s'y achemine — où le criminel sera, sauf cas exceptionnel, considéré comme un malade, la fonction de gardien se confondant avec celle d'infirmier, pourra devenir hautement humanitaire. Pour le moment, elle en était plus que loin et, en 1875, elle l'était encore bien davantage.

Constatation qui ne vise à offenser ni les Corses ni les Alsaciens pris en bloc : c'était principalement parmi eux que se recrutait cette chiourme. Chez les premiers, l'esprit inné d'autorité, l'horreur du travail de la terre et l'amour du fonctionnarisme les poussaient vers l'Administration pénitentiaire qui n'exigeait aucune capacité intellectuelle. Les seconds ont en commun avec la race germanique, à laquelle ils appartiennent, l'esprit hiérarchique : soumis devant le supérieur, inflexibles pour le subordonné, ils sont sous-officiers de naissance. Après la perte de l'Alsace, l'État français leur faisait un sort en leur donnant à commander des forçats.

Un ex-sous-lieutenant, jeune et d'allures sympathiques, s'était — à la suite de quelles vicissitudes ? — fourvoyé dans ce milieu bestial. Il n'y put tenir et, au moment de la relâche, près de Sainte-Catherine, il se réhabilita en désertant. Sa femme, qui l'avait suivi, faussa également compagnie aux « dames » des gardes-chiourmes. Le couple avait, sous prétexte de se reposer quelques jours, obtenu de se faire conduire à terre avec sa malle de voyage. On ne le revit plus.

suite

(*Le Peuple*, 19 novembre 1937)

Les surveillants militaires de la déportation qu'il me fut donné de voir à la « Nouvelle » étaient atroces. Parmi ceux de la transportation, j'en ai connu deux — des Corses — qui, s'ils n'étaient pas des aigles, étaient d'honnêtes gens.

Dès la première quinzaine de juillet, une fièvre commença à s'emparer des passagers du *Var* : on approchait du but. Après avoir compté les mois, on ne comptait plus que les semaines, puis les jours.

Enfin, le 25 au matin, une intense émotion nous saisit, s'étendant sur toute la frégate, du bossoir d'avant à l'arrière : la vigie venait de signaler à l'horizon une presque imperceptible ligne grisâtre se profilant sur l'azur profond du ciel. Sur les bastingages, les passagers libres ; aux sabords de leurs batteries grillées, les prisonniers se pressaient pour voir apparaître la terre où ils allaient vivre et d'aucuns mourir.

Ce fut d'abord, point blanc scintillant sous le soleil, le phare Amédée, gardien de l'île. Le point grandit, le phare surgit des flots qui se brisent sur le récif de corail lui servant de base.

Derrière la ceinture madréporique qui l'encercle, la Nouvelle-Calédonie s'étendait, montagneuse ; une cime, le mont Dore, rutilait sous les rayons solaires, dominant de 775 mètres toute la côte sud-ouest.

Notre arrivée est déjà signalée à Nouméa. Sur le sommet de la colline qui domine l'hôtel du gouverneur, les longs bras du sémaphore s'agitent, informant la population qu'un navire est en vue.

Vers midi, nous passons devant le phare et franchissons la passe de Boulari, l'une des deux qui donnent accès à cette passe du littoral où s'élève le chef-lieu. Pendant ce temps, les commandements pour carguer les voiles se succèdent et la machine trépide ; elle souffle comme un être vivant, semblant se dire : « Enfin ! » Pauvre machine, disproportionnée à la masse de la frégate, et dont le commandant ne se servait guère que pour entrer au mouillage avec un coquet panache de fumée !

Une nuit, cependant, pour échapper à un calme plat qui se prolongeait depuis des jours, on s'était décidé à allumer les feux. Au matin, on releva un des chauffeurs, tombé mort : il était cuit, littéralement, jusqu'au cœur !

S'avançant entre quelques îlots bancs de sable recouverts d'une mince couche de verdure, le *Var* pénètre dans la rade de Nouméa, entre l'île Nou, à bâbord, à la pointe de l'Artillerie, à tribord. Nous avons avec nous, depuis Brest, un pilote qui revient en Océanie, après congé, ramenant une fillette qu'il a eue, avec une Tahitienne. Ce loup de mer a pris la direction effective de la frégate.

Si un bon pilote est nécessaire aux navires, souvent exposés à naufrager avant d'atteindre le port, il est surtout indispensable dans les archipels d'Océanie, où le travail des infiniment petits élève partout, sous la surface de la mer, les traîtres murs de corail.

Sur le pont, équipage et passagers libres ; aux sabords des cages, déportés et transportés, regardent de tous leurs yeux Nouméa, qui surgit, au pied de collines dénudées et rougeâtres. Une ville assez grande pour sa faible population, mais irrégulière, avec des cases en bois sans étages, aux toitures de zinc qui se réverbèrent mortellement pour les yeux, les incandescences d'un soleil flamboyant.

On jette l'ancre et déjà une embarcation du port accoste le *Var*. Elle est montée par plusieurs officiers, qui fraternisent chaleureusement avec ceux du bâtiment, et conduits par des rameurs indigènes.

Tous dévorent des yeux ces spécimens de la race canaque — une race qui comprend les familles et les variétés les plus dissemblables. Car le mot *kanaka*, dont nous avons fait « canaque », n'est que la déformation — inévitable dans une langue non encore fixée par l'écriture — du mot tahitien *tahata*, qui signifie « homme » tout simplement.

Ceux-ci, vêtus d'un simple caleçon — la nudité absolue n'est pas admise au chef-lieu — sont des gaillards de bronze aux pectoraux puissants. Les traits du visage manquent de finesse ; cependant le type vraiment nègre ne paraît point chez ces spécimens de la race papoue croisée de Polynésiens, qui constitue la famille néo-calédonienne. La couleur foncée qui les habille, en place de vêtement, n'est pas uniforme : elle varie du chocolat au café au lait. De même que la race caucasique compte des blonds, des bruns et des roux.

Les seules caractéristiques qui donneraient à ces physionomies un air quelque peu sauvage seraient leur formidable tignasse crépue, rougie à la chaux — procédé d'embellissement qui tue la vermine — et l'énorme distension du lobe de l'oreille, troué et enchâssant un ornement : rouleau d'écaille, minuscule tomate ou, le plus souvent... pipe de terre, indice, cependant, d'un commencement de civilisation !

Ce jour-là, nous n'avons guère songé au déjeuner, non plus qu'au dîner.

Que nous réserve cette terre ?

CHAPITRE II

Nouméa en l'an 1875

L'immigration néo-hébridaise

Le premier débarquement fut celui des immigrants libres, à l'exception de ceux qui, comme moi, accompagnaient un parent prisonnier. Vint ensuite le départ des trois cents forçats, dirigés sur l'île Nou, encadrés par l'infanterie de marine et les gardes-chiourmes. Je voyais les chalands bondés s'éloigner vers l'enfer du bagne. Quelles pouvaient être les pensées des malheureux qu'ils emportaient ?

Au contraire, joyeux étaient les soldats dont le tour, maintenant, arrivait de quitter le *Var*. Adieu, le mal de mer, les corvées, l'hostilité des marins ! Car les rivalités entre matelots et soldats étaient presque aussi farouches que celles entre marsouins et lignards, lesquels s'assommaient dans les bordels des ports de mer. On appelait ces rivalités de « l'esprit de corps » et c'était un principe pour les officiers de les entretenir : « diviser pour régner ».

Les déportés, à leur tour, furent classés en deux groupes : les fortifiés, qu'on surnommait les « blindés », destinés à la presqu'île Ducos, et les simples, qu'attendait l'île des Pins.

Les blindés furent dirigés les premiers vers leur destination, la presqu'île étant attenante à Nouméa, tandis que l'île des Pins en est distante de plus de douze lieues.

Il y eut, au moment de la séparation des deux groupes, une muette mélancolie qui fit oublier les disputes nées de l'entassement et des souffrances de l'interminable voyage. Ceux qui se quittaient ne se rencontreraient-ils plus jamais ? Pour combien d'entre eux la terre néo-calédonienne serait-elle un tombeau ?

Je vis parmi eux s'éloigner Mabilie et Marchand. Le vieux combattant n'était pas destiné à laisser ses os à la « Nouvelle », comme son jeune camarade, mais sa fin ne devait être pas moins douloureuse. Rentré en France après l'amnistie et ne trouvant plus de travail, à soixante-douze ans, trop digne pour quémander, Mabilie se suicida.

Le débarquement des déportés simples n'eut lieu que le 28. Enfin, on la foulait, cette terre d'exil où nous avaient envoyés les Versaillais vainqueurs !

Maintenant plus d'obligation pour les « politiques » de porter leur défroque de prisonniers. Aussi mon père, comme la plupart de ses compagnons, avait-il revêtu ses effets civils, abandonnés depuis si longtemps. Munis d'une carte d'identité et des avis de l'administration pénitentiaire leur enjoignant de ne point circuler dans les rues après le coup de canon quotidien tiré à dix heures du soir, les communards furent autorisés à prendre l'air du chef-lieu en attendant leur réembarquement pour l'île des Pins.

Après les premières effusions déterminées par la joie de nous trouver libres — relativement — et réunis. hors de l'espionnage exaspérant des gardiens, nous cherchâmes un logement. Nous trouvâmes dans la rue de Rivoli — beaucoup moins importante que son homonyme de Paris — une chambre très sommairement meublée. Le propriétaire de la maison était... un déporté.

Ce coreligionnaire, qui n'avait rien de M. Vautour — il ne nous demanda pas un sou d'avance et, à notre départ, fit presque des difficultés pour se laisser payer — ne possédait, d'ailleurs, qu'une grande case en bois, sans étage, comme les autres maisons de la ville, mais avec véranda. Cet immeuble modérément de rapport, qu'il avait édifié presque seul, comprenait en tout trois chambres, dont l'une était occupée par lui-même.

suite

(*Le Peuple*, 21 novembre 1937)

Les cloisons étaient minces comme du carton : cet après-midi-là, j'entendis sans l'une des pièces contiguës les exercices, nullement spirituels d'un jeune couple qui ne s'ennuyait pas. Cette gymnastique, qui pour n'être point suédoise n'en était pas moins suggestive, recommença vigoureusement dans la nuit, pendant laquelle les attaques féroces de moustiques m'empêchèrent de fermer l'œil.

Nouméa est aujourd'hui une ville de huit mille habitants, qui possède une cathédrale et une gare. Il y a un demi-siècle, sa population n'était que de deux mille âmes, y compris la garnison et les fonctionnaires de tout ordre, au nombre d'environ cinq cents. On voit ce qu'il restait comme colons !

Du reste, les colonies françaises étaient — surtout à cette époque — et sont sans doute encore aujourd'hui — des nids de fonctionnaires et des prétextes à sinécures. Lorsqu'un colon apparaissait dans quelque coin perdu de la brousse pour s'y établir, le représentant officiel de l'administration dans la localité semblait froncer instinctivement les sourcils en murmurant : « Que vient faire ici ce gêneur ? »

Grillé de soleil, Nouméa ne possédait ni édifices remarquables ni confort d'aucune sorte, pas même d'eau potable, le lieutenant de vaisseau Tardy de Montravel ayant

intelligemment établi le chef-lieu de la colonie sur le seul point de la colonie où manquait l'eau douce ³. Les gardes-chiourmes en étaient quittes pour boire leur absinthe pure et se laver très sommairement.

Et cependant, pour des gens restés cinq mois entre le ciel et l'eau, cette ébauche de ville apparaissait, au premier moment, intéressante. Les quatre artères portaient des noms flamboyants : les ruées de l'Alma et d'Isly, descendant au port ; celles de Rivoli et de Sébastopol les coupant à angle droit.

Un vaste terrain vague marquait l'emplacement d'un ancien monticule : la butte Conneau, qu'on avait lentement arasée. Ce nom du médecin de la famille Bonaparte me rappela mon arrestation, rue d'Alsace ; aujourd'hui, le cadre était changé !

Un autre terrain, également vague et également vaste, portait ce nom fallacieux : place des Cocotiers. Il ne possédait que quatre de ces grands palmiers, plantés un à chaque coin du quadrilatère. Aujourd'hui, il paraît que ces quatre cocotiers de l'an de grâce 1875 ont fait des petits.

C'était là que, le dimanche, la fanfare des transportés allait exécuter des morceaux de haut goût, sélections de *Rothomago* ou du *Pied qui r'mue*, pour la distraction des militaires et des *popinés* ⁴. Ces Océaniennes, affublées de peignoirs multicolores, remplaçaient les bonnes d'enfants chères à Dumanet.

[Les « esclaves » néo-hébridais ⁵]

Combien plus intéressantes pour moi que ces rengaines de la civilisation étaient les mélopées primitives que chantaient en chœur des groupes canaques, déambulant le soir dans les rues !

Mélopées étranges, en général plaintives, traduisant le murmure des flots, les grandes voix du vent et de la tempête ! Les exécutants, des « engagés » néo-hébridais pour la plupart, observaient entre eux des intervalles de plusieurs tons et leurs voix s'unissaient à la fin dans une clameur puissante.

Pauvres gens ! Ce chant, leur seul soulagement dans une servitude misérable, faisait revivre pour eux le pays natal qu'ils ne reverraient plus. La traite des noirs, remplacée depuis par celle des jaunes ⁶, sévissait à cette époque dans toute son horreur. Sous les vocables hypocrites d'« immigration » « recrutement », l'esclavage légalisé était devenu leur sort.

Une agence de Nouméa ⁷ frétait des navires pour aller chercher dans les archipels voisins des indigènes des deux sexes. Séduits par la vue d'une pacotille en toc : armes de rebut, quincaillerie, calicot plus ou moins défraîchi, étoffes multicolores, sans oublier les spiritueux, de candides sauvages, désireux de voir de plus près les merveilles de la civilisation, acceptaient les offres du capitaine recruteur : ils consentaient à entrer pour trois ans au service d'un colon néo-calédonien qu'ils connaîtraient par la suite.

Les trois ans duraient jusqu'à la mort. Celle-ci, seule, libérait l'engagé. Dans le *Moniteur officiel* de Nouméa, seul journal publié sous ce régime de sabre et de goupillon, le bulletin nécrologique montrait, chaque semaine, l'effrayante mortalité néo-hébridaise : sept ou huit noms de ces malheureux mélanésiens pour un nom d'Européen.

³ Ce ne fut qu'un quart de siècle après la prise de possession de l'île que, sous l'administration du libéral gouverneur Olry, on songea enfin à employer la main-d'œuvre inutilisée des forçats pour créer une conduite, amenant l'eau de la vallée d'Yahoué à Nouméa, sur une longueur de douze kilomètres.

⁴ *Popiné*, corruption du mot polynésien vahiné, est le nom courant donné en Nouvelle-Calédonie à la femme canaque.

⁵ Ce problème a été plusieurs fois exposé par Charles Malato et d'une façon qui appelle des critiques. Voir [ici](#).

⁶ À ceci près que les travailleurs tonkinois ont toujours été rapatriés régulièrement. Voir [ici](#).

⁷ Joubert et Carter, d'après *Le Matin* du 24 mars 1894 et *De la Commune à l'anarchie* (1894).

D'ailleurs, le recrutement était organisé, mais non le rapatriement. Pouvait-on demander à l'indigène de Mallicolo ou de Tanna de nager pendant cinquante lieues pour regagner sa tribu ?

Le salaire mensuel, fixé à douze francs, était rendu illusoire grâce à un ingénieux système d'amendes que le patron avait tout pouvoir d'infliger. La prime d'engagement, qui variait de 150 francs pour un homme chétif à 300 francs pour une femme jeune et bien faite, était versée au bureau de l'immigration et inscrite au nom de l'engagé. Inutile de dire que celui-ci n'en voyait jamais un sou. Que devenait-elle ?

Les recrutés étaient exposés généralement sous la véranda des docks Rataboul et Puech. Lot d'humains lamentables et grotesques, les uns nus, sauf un pagne autour des reins, d'autres affublés d'un vieux gibus cabossé et d'une chemise, sans pantalon ; les femmes enveloppées d'un peignoir. Les promeneurs jetaient un coup d'œil et ne s'arrêtaient guère, blasés par la fréquence de ce spectacle. Puis les employeurs arrivaient et choisissaient dans le tas ; l'esclave, lui, ne choisissait pas son maître !

Les patrons préféraient, naturellement, les Néo-Hébridais aux Canaques néo-calédoniens. Éloignés de leur pays, sans liens de solidarité avec les natifs, ils étaient d'une façon absolue à leur merci. Surmenés de travail, nourris dérisoirement de riz avarié, menés à coup de stocks whip *[stockwhip]*⁸, ils s'enfuyaient parfois, mais où aller ? Une prime était promise pour leur capture, prime prélevée, naturellement, sur leur salaire, et la police indigène de la région se lançait enfiévrée à leur poursuite, noirs chassant les noirs. Et c'était en vérité une belle chasse ! Repris, les engagés étaient ramenés sur la concession patronale et consciencieusement roués de coups.

Voilà ce que j'ai pu apprendre et constater pendant mes six années de séjour dans la colonie. Mais, pour le moment, je n'eus le temps d'en avoir qu'un léger aperçu. Huit jours après notre arrivée à Nouméa, nous étions réembarqués pour l'île des Pins, à bord de l'avisos à vapeur *Coëtlogon*.

CHAPITRE III La déportation simple. Les Arabes.

La navigation est lente dans la mer de Corail, où surabondent les roches madréporiques, le plus, souvent invisibles sous la surface azurée des eaux. Une vingtaine de lieues séparent Nouméa de la pointe Kuté, extrémité sud de l'île des Pins, où résidait le commandant militaire. Le petit bâtiment qui transportait les déportés simples du *Var* employa près de sept heures pour effectuer ce mince trajet.

Nous fûmes reçus au débarquement par le représentant de l'autorité lui-même, le chef de bataillon Barthélémy, bel homme qui n'avait nullement les allures d'un Ramollot et qui nous adressa une allocution plutôt bienveillante que comminatoire. Il avertit les déportés qu'ils seraient tenus de répondre à l'appel une fois par jour, deux fois lorsqu'un navire se trouverait mouillé devant la côte. Puis, après nous avoir assigné nos résidences respectives : « untel à la première commune, untel à la deuxième », etc., il nous laissa libres. Les surveillants militaires nous indiquèrent du geste la grand route et nous quittèrent, pressés d'aller à l'apéritif.

Au delà de la pointe Kuté, cette route, de création récente, s'allongeait, assez large, entre des taillis touffus et des réseaux de lianes.

suite
(*Le Peuple*, 22 novembre 1937)

⁸ Rouet à bestiaux.

Le soleil n'était pas encore couché ; cependant, devant nous, il semblait qu'un voile crépusculaire commença à estomper les choses. Et derrière nous, bornant l'horizon, c'était la mer infinie qui nous séparait de tout le monde vivant que nous avions connu. L'impression d'isolement dans ce désert mouvant était beaucoup plus intense que sur la côte nouméenne.

— Bah ! nous reviendrons un jour en France, murmuraient bravement les femmes.

Nous débouchâmes sur le territoire de la première commune, contiguë de la zone militaire. D'anciens déportés nous attendaient à cette limite qu'ils n'avaient pas le droit de franchir.

— Auguste ! crie une voix,

Et un grand jeune homme, notre copassager du *Var*, tombe dans les bras de son père.

Il y eut quelques reconnaissances touchantes, de douloureuses déceptions aussi ; puis on s'organisa tant bien que mal. Quelques anciens offrirent l'hospitalité à des nouveaux. D'autres arrivants s'en furent coucher sur les bancs et les tables de l'école. Nous reçûmes, mes parents et moi, l'hospitalité d'un aimable coreligionnaire, nommé Kahil, qui nous abandonna, sa case, allant lui-même dormir chez un camarade.

Dans la Nouvelle-Calédonie, comme dans l'ancienne, qui est l'Écosse, l'hospitalité s'exerçait naturellement, il y a un demi-siècle, en dehors même de toute raison de solidarité politique, Je doute qu'il en soit de même aujourd'hui que cette colonie a achevé de se civiliser, hélas !

N'entendant pas abuser de cette fraternité républicaine proclamée sur les murs des prisons et qu'on ne rencontrait, en effet, que chez des prisonniers, nous, cherchâmes une paillote. La première commune, Uro, que ses habitants appelaient quelquefois, par gouaille parisienne, Uroville, était de beaucoup la plus importante des cinq qui se partageaient le territoire de l'île. Nous avions eu la chance d'y être affectés ; peut-être aurions-nous celle d'y trouver un domicile.

— Ne vous pressez pas, nous dit obligeamment Kahil ?

Et, sur un geste de protestation en même temps que de remerciement de mes parents, il ajouta :

— Peut-être trouverez-vous votre affaire. Le terrain, ici, est à qui veut l'occuper. Nombre de nos camarades, des premiers arrivés, après s'être élevé une paillote pour eux-mêmes, en ont construit d'autres qu'ils vendent aux nouveaux arrivants.

Nous nous mîmes en campagne et, à la fin de la journée, nous avions, pour la somme de cent cinquante francs, acheté à nos codéportés Baury et Boisselet une jolie case de huit mètres sur cinq, entourée d'une vérandah, avec un assez vaste terrain en partie défriché. Il n'y manquait que le toit, dont les constructeurs s'occuperaient dès le lendemain.

Un couple remarquable, celui formé par Baury et Boisselet. Ils vivaient en association fraternelle, le premier chantant du matin au soir, le second besognant sans s'arrêter ; chacun content de son lot.

La première nuit que nous passâmes dans notre habitation aux murs de terre ne manqua pas de pittoresque. Étendus sur des sacs formant paillasse, nous étions tenus éveillés par un bruit continu, étrange pour mes oreilles de Parisien, un cri aigu qui semblait naître de la terre et emplir l'espace : c'était la stridulation des cigales. En levant les yeux, nous voyions dans le ciel noir les étoiles sans nombre briller au-dessus de nos têtes.

Cette habitation rustique n'eut pas trop mauvais air lorsque, quelques jours plus tard, elle fut toiturée et blanchie extérieurement à la chaux. Elle était située sur une hauteur à pente douce en bordure d'une route traversant une belle forêt et aboutissant à une plage de sable où se précipitaient, souvent avec furie, les vagues frangées

d'écume. Que de fois sommes-nous allés rêver sous les grands arbres, devant la mer infinie murmurant son éternelle plainte !

Longue de vingt kilomètres, du nord au sud, et large de douze, de l'est à l'ouest, l'île des Pins, dont le nom indigène, Kunié, est aujourd'hui oublié, se trouve dominée d'une hauteur de deux cent soixante-six mètres par le pic N'gà, cône aride, grillé du soleil.

La forêt proche de notre paillote s'étendait sur la côte ouest ; là poussaient non seulement les superbes pins colonnaires qui ont fait donner son nom à l'île, par Cook, mais aussi le santal et le bois de rose. Ces deux précieuses essences ont été presque détruites en Nouvelle-Calédonie par des coupes inconsidérées. Ailleurs, verdoyaient quelques bouquets de cocotiers, élevant leur panache. Des Canaques, pour en cueillir les noix, marchaient comme sur un plan horizontal, sur le tronc droit aux côtes rugueuses en l'encerclant de leurs bras, acrobatie qu'admiraient fort les Européens.

Trois mille indigènes vivaient dans cette petite île au climat salubre et tiède, sous l'autorité nominale de la reine Hortense et sous celle, beaucoup plus réelle, des révérends pères maristes lorsque les premiers déportés y arrivèrent. Rien n'avait été préparé pour les recevoir : ni routes, ni cases, ni même baraquements.

Nouveaux Robinsons, ils durent se frayer des sentiers dans la brousse, la hache à la main, abattre des branchages pour se faire des abris provisoires. Mais les communards ne boudaient pas au travail : d'abord des gourbis, puis des paillotes en torchis, les plus somptueuses comprenant deux pièces, quelquefois blanchies à la chaux et couvertes d'un toit de paille, sortirent de terre ; une route fut tracée dans toute la longueur de l'île, reliant la pointe de Kuto, où résidait le commandant militaire, à Gadji, peuplé par des déportés arabes.

Car le gouvernement de la Troisième République française n'avait pas seulement des républicains français ; il leur avait adjoint des Kabyles insurgés contre une administration oppressive et spoliatrice.

Ces braves gens, on ne peut plus sympathiques, avaient commis une grosse faute. Chevaleresques comme il n'est plus permis de l'être à notre grossière époque, ils s'étaient refusés à attaquer la France tant que ne serait pas terminé son duel avec l'Allemagne. Naturellement, quand ils s'insurgèrent pour défendre leurs terres, leurs troupeaux et leurs femmes contre la rapacité des roumis, le moment opportun était passé. Ils furent écrasés et, loin de leur tenir compte de leur magnanimité, on sanctionna les spoliations dont ils se plaignaient en les déportant aux antipodes.

Les deux frères Mokrani avaient été les chefs de cette insurrection. L'un d'eux, décoré de la Légion d'honneur, avait montré le cas qu'il faisait de cette distinction en attachant sa croix à la queue de son cheval. Geste qui mérite d'être proposé en exemple à nos fougueux démocrates. si fêrus des hochets de la vanité. Il fut tué. Son frère, que j'ai bien connu, jouissait d'un énorme prestige auprès de ses compagnons.

On assurait — et j'en ai eu plus tard la confirmation — qu'il descendait par les femmes de l'antique souche des Montmorency, dont le nom se retrouvait, arabisé et contracté, dans celui de Mokrani.

Cela m'étonnait un peu. Cependant, bien que des relations très cordiales se soient établies entre lui et nous, jamais je n'eus la moindre idée de l'interroger sur sa généalogie.

D'autres Arabes, Aziz ben Scheick el Hadded (que nous appelions Aziz, tout court), caïd des Aïnoussis et chef religieux influent mais tolérant et aimable ; Ahmed, beau comme un prince des Mille et une Nuits, condamné, comme Marchand, à s'éteindre d'une maladie de langueur. Et Nanouch, brave fanatique qui, pour justifier son hostilité à l'égard d'un de ses compatriotes, déclarait avec âme :

— Lui Kabyle Alger, moi Kabyle Constantine !

Le déporté Aziz, lui, n'était pas au bout de sa carrière.

Il obtint d'aller à Nouméa, où nous devions le revoir marchand de tabac — commerce qui, dans cette colonie, n'était point monopolisé par l'État. Plus tard,

l'amnistie survint pour les communards mais sans toucher les Arabes. Le caïd eut alors l'excellente idée de s'amnistier lui-même.

suite
(*Le Peuple*, 23 novembre 1937)

Disposant d'un pécule d'environ vingt mille francs, fourni en partie par d'anonymes souscriptions de coreligionnaires, il s'évada, admis clandestinement à bord d'un navire étranger et s'en fut vivre en pays étranger, à Djeddah.

Le bruit courut même qu'il était revenu en Algérie pendant une de ces insurrections éphémères souvent provoqués par officiers soucieux d'avancement. Il avait, annonça-t-on, repris les armes contre les « roumis » et, tombé dans une embuscade, il y avait péri. Moi-même, trompé par la fausse nouvelle, je mentionnai dans un livre cette fin d'un adversaire chevaleresque.

La vraie fin d'Aziz fut autre. À Djeddah, il se maria et eut un gentil enfant que j'ai connu. Il avait laissé dans son pays un fils, Salah, âgé de quatre ans, et une femme ou même plusieurs, le Coran autorisant la multiplicité des épouses. Généreux, il ne détestait pas les Français qu'il avait combattus et qui s'étaient emparés de ses biens. Il usa de son influence pour assister une mission scientifique en péril dans le désert arabe.

C'était une belle âme et cela lui valut la sympathie du sénateur Isaac — de sang mêlé, je crois — qui s'intéressait aux races opprimées. Cet homme profondément humain, qualité qui n'est pas dominante chez les pères conscrits, réussit à obtenir pour l'évadé, vieilli et malade, devenu absolument inoffensif, l'autorisation d'aller finir ses jours en Algérie auprès des siens.

Mais on imposait à Aziz l'obligation de passer préalablement par Paris et de se présenter au ministère pour faire officiellement sa soumission. Le caïd arriva dans la capitale avec un charmant bambin de cinq ou six ans, Moussa, qu'il avait eu d'une de ses dernières femmes.

Compagnie moins agréable, un phlegmon s'était attaché à sa personne. Pour s'en débarrasser, Aziz, qui ne craignait pas l'arme blanche, prit simplement son rasoir et s'incisa largement. Il ne tarda pas à mourir dans le modeste hôtel de la rue des Ecoles où il était descendu.

Informé par un article de « L'Intransigeant », à la fois de sa résurrection et de son arrivée à Paris dans un état de santé alarmant, je courus à son domicile. Près de vingt ans s'étaient écoulés depuis le jour où nous nous étions dit adieu à Nouméa. Je l'avais quitté encore jeune, rayonnant de force ; je le revoyais presque tout blanc et moribond. Moi, adolescent, j'étais devenu un homme de quarante ans. Nous nous regardions, émus, nous étreignant les mains et ne pouvant échanger deux mots alors que nous eussions eu tant à nous dire ! Car, en ces vingt ans, Aziz avait oublié le français et moi je n'avais pas appris l'arabe.

CHAPITRE IV

La tierce. — Un drame à l'île des Pins. — Mort de Ponsard.

Je reviens aux habitants français de l'île des Pins. Ils se comportaient très dignement, intransigeants dans leurs convictions républicaines, à l'exception de deux ou trois qui, établis mercantis, s'enrichissaient à empoisonner leurs camarades, et de deux ou trois autres qui, débilités par la nostalgie, se laissaient aller à songer tout haut : « Si pourtant le petit Badinguet revenait, on ferait l'amnistie et nous rentrerions ! »

Cinq ou six de tenue regrettable sur plus de cinq mille, c'est une proportion infime, qui atteste la valeur morale des déportés de la Commune.

Pourtant, au début, leurs vainqueurs, pour l'inférieur plaisir de les salir, avaient mêlé à ces combattants politiques quelques individus n'ayant jamais combattu et étrangers à toute idée politique ou sociale. Déchets des grandes villes qui se trouvent parfois raflés au lendemain d'un mouvement auquel ils n'ont pris aucune part !

Ces individus, peu nombreux, désignés sous ce nom collectif « la tierce », avaient d'abord projeté de vivre au détriment des déportés auxquels ils se trouvaient mêlés. Maraudent dans les plantations, pillant les paillotes mal fermées et, le samedi soir, dévalisant après la paye les communards employés par le génie militaire à la construction des bâtiments et routes, ils étaient devenus un fléau. Les déportés finirent par s'en lasser et, s'organisant sans vouloir demander l'intervention de l'autorité, ils obligèrent à coups de triques ces indésirables à se terrer.

Une tragédie, pourtant, s'était produite avant notre arrivée.

Certaine nuit, le déporté Saint-Brice, élu par ses camarades délégué de la deuxième commune, avait été assailli et frappé par cinq jeunes gens qui, croyant l'avoir tué, s'étaient enfuis.

Ces hommes appartenaient-ils à « la tierce » ? Saint-Brice le crut, mais c'est douteux. Peut-être simplement des irascibles rendant le délégué responsable du retard apporté à une distribution d'effets.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le plus jeune, Altos — ou Athos — était absolument étranger à l'affaire.

On l'avait arrêté à la place d'un autre nommé, paraît-il, Thomineau, qui n'osa pas se dénoncer.

Traduits devant le conseil de guerre de Nouméa, ils furent condamnés : l'un aux travaux forcés à perpétuité, les quatre autres, parmi lesquels Altos, à la peine de mort.

Altos n'avait qu'un mot à dire pour sauver sa vie : il ne le dit pas. Tous quatre, fusillés, moururent superbement.

L'exécution avait eu lieu dans la plaine d'Ure. Les quatre poteaux auxquels s'étaient adossées les victimes étaient peints en rouge.

Deux ans s'étaient écoulés depuis cet assassinat judiciaire lorsque j'arrivai à l'île des Pins et l'impression de rage qu'il avait créée dans la déportation subsistait profonde.

Saint-Brice, qui n'avait sans doute pas voulu cette vengeance épouvantable, fut mis en interdit par tous ses camarades. Personne ne lui parlait plus. À bord de la « Loire » qui, après l'amnistie, le ramena en France, en même temps que moi, ce supplice durait encore. Je ne pus m'empêcher de lui adresser la parole plusieurs fois : je fus le seul.

À l'île des Pins, l'élément prolétarien dominait bien plus qu'à la presque île Ducos, qui détenait les communards de marque. Il se rencontrait pourtant dans l'île quelques journalistes révolutionnaires, parmi lesquels un joyeux petit bossu, Léonce Rousset, affligé d'un bégaiement qui l'avait surnommer Caracaca ; un sculpteur de premier ordre, Cappellaro, qui consacrait maintenant ses loisirs à façonner des têtes de pipe ; un très savant professeur, Charvat.

J'étais toujours bien loin de mes inscriptions comme étudiant en médecine. Cependant, je ne désespérais pas : qui peut prévoir l'avenir ? Peut-être, à la longue, deviendrais-je docteur aussi bien que mon gredin d'oncle ou que bon bisaïeul Eve, qui, collègue et ami du célèbre Larrey, attrapa une hernie lors de l'incendie de Moscou, en transportant à dos des blessés.

— C'est donc une nouvelle décoration qu'il vous faut ? lui demanda Napoléon.

— Non, Sire, c'est un bandage, répondit le sauveteur.

Eve était déjà baron de l'Empire et titulaire de hochets honorifiques, comme la Couronne de fer, voisinant sur sa poitrine avec la Légion d'honneur. Il y a des gens qui aiment cela, mais, à ce moment, un bon appareil eût mieux fait son affaire que cette quincaillerie d'apparat.

Sa hernie ne l'empêcha pas, d'ailleurs, ayant été capturé par des Cosaques et dépouillé de tous ses vêtements, de s'échapper en costume de statue et de courir rejoindre une colonne française en retraite.

Ce digne chirurgien en chef, qui avait grade de général, traversa à pied, dans la débâcle de la Grande Armée, la Poméranie suédoise en mendiant son pain. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas !

Après avoir fait les guerres de la Révolution et de l'Empire, il mourut à quatre-vingt-quatorze ans, légèrement ramolli, car au moment de la lutte entre Louis Bonaparte, et Cavaignac pour la présidence de la République, il s'en fut voter pour le maire de Toul !

Malgré le nombre formidable de bras et de jambes qu'il avait eu à couper, Eve était un excellent homme, d'esprit gaulois et très anticlérical, ce qui ne l'avait pas empêché de soigner et de guérir le pape Pie VII. Un peu l'« Oncle Benjamin », de Claude Tillier.

suite

(*Le Peuple*, 24 novembre 1937)

Les voix d'une longue lignée d'ancêtres maternels, dont l'un avait été le premier médecin de Stanislas, roi de Pologne, devenu duc de Lorraine (que d'honneur pour la descendance), m'appelaient pour m'exhorter à saisir à mon tour le bistouri. Mais ces braves devanciers n'avaient pas prévu la Commune et la déportation.

En attendant, arrêté au débouché des humanités, je ne voulais pas oublier ce que j'avais emmagasiné au milieu des cachots et des tempêtes de mon adolescence. Et Charvat, de son côté, âgé d'environ trente-cinq ans, et nourri du plus pur lait de l'« Alma mater », appréhendait de se rouiller dans la déportation, faute d'élèves. Nous unîmes donc nos deux désirs. Tous les jours, j'allais le trouver à la deuxième commune, où s'élevait sa paillote entre un clair ruisselet et un bouquet de cocotiers, demeure rustique du lettré philosophe.

Et, tandis que le soleil déclinait sur l'horizon, éclairant également blancs et noirs tout à leurs travaux — les déportés arrosant leurs choux, les Canaques pêchant pour nourrir les bons missionnaires qui priaient pour eux — Charvat et moi nous nous escrimions à de grandiloquentes compositions latines : discours de Socrate mourant à ses amis (« *Socrates moriens amicos adstantes alloquitur !* ») ou Spartacus prêchant la révolte à ses compagnons d'esclavage (« *Spartacus comites incitât ad servituti excutiendi jugum !* »).

Le professeur communard et le futur anarchiste qui lui donnait la réplique trouvaient l'un et l'autre des accents à faire frémir toute l'Université.

Un deuil vint nous affliger profondément : la mort de Ponsard.

Débarqué en même temps que nous à la pointe de Kuto, il était à ce moment-là si malade qu'on avait dû le transporter sur une civière à l'hôpital de l'île, bâti dans notre commune. Pâle, émacié, il paraissait terriblement atteint.

Mes parents et moi allions le visiter dans ce bâtiment, dirigé par les soeurs. Je dois dire que ces religieuses nous laissaient pénétrer n'importe quel jour auprès du pauvre moribond.

Il était heureux de nous voir ; nous étions sa famille d'élection, la seule qui compte ! Notre ami m'avait donné son ancien béret de marin : j'ai conservé de longues années cette relique à travers les heurts de la vie.

Or, quelle fut notre joie à notre dernière visite ! Ponsard avait repris : un peu de rouge colorait sa face, jusque-là exsangue ; sa bouche et ses yeux esquissaient un faible sourire.

— Il est sauvé ! pensions-nous.

Il exprima le désir d'avoir une orange. On pense si nous nous mîmes en devoir de le satisfaire.

Les fruits d'or ne poussaient que sur le territoire de la mission, mais les pères maristes ne reculaient pas devant le commerce. Pas plus à l'île des Pins que sur la Grande-Terre. À la vérité, ne payant point patente, ils ne vendaient pas : ils cédaient — à un prix peu inférieur à celui des mercantis. Ce qui leur était facile.

Dès notre sortie de l'hôpital, nous envoyâmes un Canaque avec de l'argent à la mission sud où nous n'eussions pu aller nous-mêmes.

Dans la soirée, le messenger nous revint avec un petit couffin empli d'oranges.

Il était trop tard pour être admis de nouveau auprès de notre cher malade. Nous remîmes donc au lendemain d'aller lui porter tous ces fruits. Quelle serait sa joie !

Mais le lendemain matin, lorsque, nous étant levés avec le jour mon père et moi nous habillions pour nous rendre auprès de notre ami, ma mère nous annonça, pâle et la voix oppressée :

— C'est inutile. Ponsard est mort cette nuit : je l'ai senti. Elle nous dit le moment approximatif, car elle s'était d'autant moins levée pour regarder l'heure que nous ne possédions rien qui l'indiquât (montre ou pendule). C'était le milieu de la nuit. Je sentis mon cœur se serrer, sachant combien l'organisme nerveux de ma mère percevait en choc l'invisible vibration des événements. Et je me rappelais le phénomène télépathique de Saint Lazare.

Mon père ne disait rien. Comme beaucoup de libres penseurs, dans son horreur des impostures, il était porté à se défier des faits d'apparence merveilleuse.

Et, pourtant, il était imaginatif comme moi : son atavisme sicilien l'y prédisposait.

Nous allâmes sans retard à l'hôpital, portant les oranges.

À notre arrivée, nous fûmes reçus par une sœur qui nous dit, la voix grave :

— Votre ami est mort., vers minuit.

Aujourd'hui, la télépathie a cessé d'être repoussée par les esprits dégagés de tout sectarisme. Quoi, d'ailleurs, de plus rationnellement admissible que la possibilité pour un cerveau humain d'une excessive délicatesse nerveuse de saisir les courants et vibrations dans un univers où tout se détermine et s'enchaîne au sein de l'éther infini ? Est-ce que la télégraphie sans fil n'est pas une réalité de même ordre ? Pourquoi dénier à la plaque vibrante qu'est le cerveau l'aptitude à percevoir les vibrations d'un autre cerveau distant — aussi bien qu'un récepteur peut enregistrer sans fil conducteur les signaux de l'appareil transmetteur ? Je m'étais, dès cette époque, formé cette conception, qui m'a fait, à mon retour de Nouvelle-Calédonie, rompre beaucoup de lances, notamment avec mon savant ami Eugène Rousseau, chimiste de premier ordre, dont la mort a été une grande perte pour le mouvement révolutionnaire anarchiste.

Après l'amnistie, un monument commémoratif a été élevé à l'île des Pins, un autre à la presqu'île Ducos. Tous deux portaient les noms des déportés morts sur la terre d'exil...

Tous n'avaient pas l'intention d'y mourir. Au mois de mars 1874, Rochefort, Olivier Pain, Paschal Grousset, Ballière et Grantille avaient réussi à s'évader de compagnie. Les trois premiers, étant *blindés*, résidaient à la presqu'île Ducos ; leurs camarades, déportés simples et vivant à Nouméa, étaient allés les attendre avec une embarcation à cent mètres de la plage. Une somme de dix mille francs, réunie en France par un ami du célèbre pamphlétaire, et qui fut versée, partie comptant, à l'Anglo-Australien Law, capitaine du navire *P.-C.-E.*, assura le succès de l'entreprise. Départ on ne peut plus à l'anglaise !

Avoir de l'argent est pour une évasion, comme pour tout autre tentative, le meilleur élément de réussite. Des déportés qui n'étaient riches que d'énergie en firent l'expérience à l'île des Pins. Le bruit de l'évasion des six prisonniers, répercuté dans tous les centres de la colonie, enfiévrant leur imagination et, comme les détails en étaient mal connus, ils se persuadaient qu'il leur suffirait d'avoir une barque avec quelques provisions pour atteindre cette terre de salut : l'Australie.

Nombreux étaient parmi les déportés les ouvriers du bois. Chaque nuit, dans les profondeurs de la forêt longeant la mer, des déportés allèrent mystérieusement couper et façonner des arbres, tandis que des camarades faisaient le guet. Au petit jour, l'embarcation commencée était cachée sous des amas de feuillage.

Plusieurs furent surpris par des rondes de surveillance et condamnés à des années de prison (cinq ans, le plus souvent), non pour tentative d'évasion — ce qui ne tombait pas sous le coup de la loi — mais pour « vol » du bois appartenant à l'État. Toujours l'acharnement à flétrir d'une épithète insultante l'adversaire politique !

De ces tentatives, la plus célèbre et la plus tragique fut celle du docteur Rastoul, parti dans une grande barque avec vingt et un camarades, par une nuit de tempête. Pensaient-ils trouver au large un bâtiment qui les eût pris à son bord ? C'est ce qui expliquerait leur réponse : « Il faut que nous partions cette nuit », à ceux qui, mis dans la confiance, leur conseillaient d'attendre la fin du mauvais temps.

Ils se lancèrent en mer et jamais plus on n'eut de leurs nouvelles. Plus tard, l'autorité exposa à la pointe Kuté des débris de barque en les désignant comme ceux de l'esquif qui avait contenu les vingt-deux déportés.

suite
(*Le Peuple*, 25 novembre 1937)

Mon père apprit avec douleur que parmi ces naufragés se trouvait Palma, le brave combattant de la barricade Saint-Martin, au 2 décembre. Depuis cette époque, ils s'étaient perdus de vue. Ma même passion révolutionnaire les avait conduits l'un et l'autre au même lieu d'exil.

Ces tentatives d'évasion, entreprises sans boussole, sans cartes marines, sans provisions, sans connaissances nautiques étaient vouées à l'échec. Je me rappelle une histoire, très vague, de deux Canaques de Kunié, qui auraient, dans une grande pirogue, amené jusqu'à la côte australienne — distante de quatre cents lieues — un déporté dont on ne connaît pas le nom (l'île en comptait près de cinq mille). Mais je n'ai pas eu l'occasion de vérifier ce fait, très invraisemblable, sinon absolument impossible.

Les Canaques de l'île avaient bien possédé autrefois des pirogues de guerre capables de parcourir à la voile des centaines de milles. Ils s'en servaient pour effectuer des descentes sur la côte néo-calédonienne et y enlever des femmes. Mais, soumis à l'influence des missionnaires maristes, qui gouvernaient sous le nom de la « reine » indigène Hortense, ils ne manifestaient pour les déportés qu'une sympathie relative.

Et les premiers communards arrivés dans le pays s'entendirent même adresser par ses habitants ce reproche inattendu :

— Méchant tayo ⁹, tu as tué le bon Dieu de Paris (l'archevêque).

Les missionnaires avaient raconté à leurs ouailles l'histoire de la Commune, en s'abstenant, toutefois, de leur dire que si la foule exaspérée avait fusillé soixante-quatre otages, les Versaillais avaient massacré quelque trente mille prisonniers.

CHAPITRE V Retour à Nouméa Au télégraphe

Nous n'étions pas destinés à séjourner longtemps à l'île des Pins.

⁹ Homme, dans le langage composite, couramment usité en Nouvelle-Calédonie, formé de français, d'anglais et de mots polynésiens.

Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis notre arrivée, lorsque nous fûmes avisés par l'autorité de nous préparer à partir le lendemain matin pour Nouméa.

Cette faveur — c'en était une — nous surprit : nous ne l'avions pas demandée. Et, d'ailleurs, nous nous trouvions, sinon bien, du moins dans une situation tolérable. Des poules picoraient derrière notre cuisine ; le jardin promettait, mon père arrosant ses choux avec frénésie, tandis que ma mère vaquait aux travaux domestiques en femme qui savait se passer d'esclave. Vie paisible après tant de bouleversements matériels et de tortures morales.

Et moi, j'alternais avec le culte intensif des classiques les excursions dans la forêt, d'où je rapportais — criminel que j'étais ! — d'immenses papillons aux ailes d'azur.

Notre premier mouvement fut de nous dire : « Nous sommes ici : nous y resterons. » Nos camarades nous traitèrent amicalement de crétins.

— Comment ! Refuser le bénéfice d'une mesure que vous n'avez pas eu la peine de solliciter et que beaucoup attendent depuis deux ans ! Vous préférez vous enterrer ici, loin du mouvement et de la vie !

Ces conseils nous firent réfléchir et changer d'avis. Le lendemain, ayant chargé un coexilé de réaliser au mieux la vente de la paillote, jardin et volailles, nous nous embarquâmes à Kuto pour le chef-lieu, à bord du vapeur *La Dépêche*.

Deux déportés, commués à cinq ans d'emprisonnement dans une geôle de France, nous accompagnaient.

L'un d'eux, Balthazar, regrettait amèrement l'île des Pins.

— En voilà une grâce que je ne leur demandais pas ! gémissait-il. Je ne retrouverai jamais un patelin comme celui-ci... Quel chic pays ! On se lève avec le soleil, qui vous chauffe : on va au bois couper des baguettes et, la journée finie, on a gagné ses quarante sous !

L'autre, Gilbert, était ravi de troquer le grand air de l'exil illimité contre l'hospitalité temporaire d'une cellule dans la mère-patrie.

Contraste qui était bien l'image de la vie ! Tout le monde ne prend pas les événements de la même façon.

La *Dépêche* était un coquet petit bâtiment de commerce où les déportés se trouvaient traités avec les mêmes égards que tous autres passagers. L'ordinaire y était plus que confortable et Balthazar, dans son chagrin, comme Gilbert, dans sa joie, y faisait vigoureusement honneur.

Le soir même, nous étions installés au chef-lieu, dans un logement de la rue Sébastopol : une grande et haute chambre, meublée sommairement de deux lits, une table et trois chaises. Nos propriétaires étaient un Suisse triste et sa femme Anglaise, petite bossue couleur carotte, qui nourrissait un double amour pour les spiritueux et pour l'accordéon.

Nous eûmes pour voisine une dame d'aspect tout différent : assez grande, forte, et l'accent allemand très prononcé. C'était la mère de Henry Bauer, devenu par la suite un critique littéraire de marque, mais qui, pour le moment, était simplement déporté à la presque île Ducos. Très décidée d'allures et de verbe, elle nous confessait avec une pointe d'orgueil : « Je suis un peu bas-bleu : Alexandre Dumas (père) m'appelait « sa grande sœur ».

À cette époque lointaine, où se closait, la période romantique, l'auteur des *Trois Mousquetaires* conservait encore son auréole.

C'était par amour maternel que M^{me} Bauer avait effectué ce voyage aux antipodes, afin de demeurer à portée de son fils si elle ne pouvait vivre avec lui. Je crois me rappeler qu'elle en voulait à Rochefort de s'être évadé en le laissant à la presque île. Mais le pamphlétaire avait déjà cinq compagnons de fuite : il ne pouvait emmener tout le monde !

Notre rappel inattendu à Nouméa avait été — nous l'apprîmes par la suite — dû à une lettre adressée au chef de la colonie par l'amiral Exelmans, préfet maritime de

Rochefort. Ce haut personnage avait été élève de mon grand-père et s'en était souvenu. Sa recommandation, que nous n'avions ni sollicitée ni même soupçonnée, était comme un ordre pour le gouverneur de Pritzbuer, fraîchement promu contre-amiral.

Il semblait, d'ailleurs, que ceux qui incarnaient la sacro-sainte autorité eussent le souci de réparer, dans une certaine mesure, les procédés abominables qui, frappant un adversaire politique et sa famille, avaient voulu les condamner à la flétrissure et à la ruine.

Un digne homme, du nom de Lainé, se fit l'intermédiaire de ces velléités réparatrices. Bibliothécaire du gouvernement — ce qui eût pu passer pour une sinécure —, il était arrivé dans la colonie à bord du *Var*, comme nous. Plusieurs fois, durant le voyage, je l'avais aperçu à distance sans jamais avoir à lui parler (fonctionnaire, il était passager d'arrière et, sur un navire, la séparation entre les classes est aussi rigoureuse que dans la société). Très estimé du gouverneur, malgré son indépendance d'esprit, M. Lainé vint à nous et m'offrit d'entrer dans les bureaux de l'administration. Justement, dans cette colonie encore sans colons, on manquait de scribes à la direction de l'Intérieur. Nous déclinâmes cette proposition : qu'auraient pensé nos compagnons d'exil ?

Pourtant, notre situation était plus que modeste. En quittant la France, j'avais consacré nos ultimes ressources à l'achat de farine, pâtes et autres denrées alimentaires dont j'avais empli deux grandes caisses. Mon père avait déjà vendu une partie de leur contenu, heureusement demeuré intact pendant le voyage et, prédisposé par sa nationalité italienne, il s'adonnait maintenant à la fabrication du macaroni. Mais, dans une ville d'aussi faible population que le Nouméa de 1875, et où le nombre des épiciers était considérable, cette activité était peu fructueuse.

De mon côté, je donnais des leçons. Les deux fils de notre boulanger furent mes premiers élèves ; celui du déporté Littré, parent du célèbre philosophe positiviste, vint s'y adjoindre.

(suite)

(*Le Peuple*, 26 novembre 1937)

Malheureusement, au lieu de faire machiavéliquement piétiner sur place mon jeune troupeau, je m'efforçais, saisi à mon tour de la rage professorale qui avait jadis animé mon grand-père à mon égard, de faire franchir rapidement à ces disciples les obstacles de la grammaire et de l'arithmétique. Au bout de deux mois, les parents, les jugeant suffisamment instruits pour faire face aux besoins de la coloniale, me les retirèrent avec force compliments.

M. Lainé revint obligeamment à la charge. Cette fois, Il s'agissait d'une place de piqueur aux ponts et chaussées. De fait, j'aurais pu l'accepter sans compromission : un peu plus tard, un autre fils de déporté très estimé en occupa une similaire. Mais, en 1875, on était fort soupçonneux dans la proscription.

Par bonheur, une autre perspective s'ouvrit devant moi. Une mission télégraphique, dirigée par un orientaliste distingué, Charles Lemire, était arrivée dans le pays pour y créer un réseau circulaire reliant au chef-lieu les principaux points du littoral. Indépendante et scientifique d'allures, cette mission avait besoin de compléter ses cadres restreints par l'adjonction de quelques bons éléments coloniaux.

Je m'offris donc. Mais avant d'étudier le maniement de l'appareil Morse et le fonctionnement des piles Leclanché, je voulus, songeant toujours au doctorat en médecine, passer un examen remplaçant le baccalauréat en lettres. C'était difficile, l'organisation académique n'existant pas dans la colonie à cette époque préhistorique et le principe des équivalences ne devant être admis que plus tard. Cependant, un cénacle d'examineurs, comprenant les compétences locales les plus qualifiées,

satisfaites d'avoir à s'affirmer, me fit comparaître et m'interrogea selon les règles. Je sortis mon meilleur latin, fus brillant en littérature française grâce à mon excellente mémoire, et pus me tirer du grec, où mes examinateurs — qui n'étaient point des Burnoufs ¹⁰ — n'osèrent trop s'aventurer. On me déclara sans contestation *dignus intrare*.

Que valait à cette époque le diplôme qu'on me décerna et que le vent des événements a emporté ? Pas grand chose peut-être dans la métropole, car les équivalences n'ont n'ont été admises qu'ultérieurement. Beaucoup plus tard seulement, j'appris qu'il était devenu bon.

Cependant, Charles Lemire, qui avait assisté à l'examen de son futur employé, me dit :

— Vous pourrez passer ici, un peu plus tard un autre examen analogue à celui du baccalauréat ès sciences, et cela vous suffira pour prendre vos inscriptions d'étudiant en médecine à Sydney ou Melbourne... Peut-être même un jour à Paris... si vous y retournez. À moins que vous ne préfériez à ce moment entrer à l'École supérieure de télégraphie, d'où vous sortiriez sous-ingénieur.

Comme mon maître Berthereau, il avait prévu les modifications du baccalauréat et l'application des équivalences !

Peu de temps après, j'étais nommé employé colonial de troisième classe, aux appointements annuels de deux mille francs, avec la ration de vivres en nature.

CHAPITRE VI À bord de *La Seudre* Le dernier chef des Nouméas

La Nouvelle-Calédonie, aujourd'hui débarrassée de l'élément pénitentiaire, à l'exception de quelques patriarches de l'ancien bagne qui s'éteignent à Bourail, comptait, il y a un demi-siècle, beaucoup plus de fonctionnaires que de colons. Ce qui a été la règle dans toute colonie française.

Les bureaucrates de rang supérieur étaient, pour la plupart, de parfaits ruminants - les ronds-de-cuir de Courteline — qui somnolaient entre deux apéritifs dans l'attente de la décoration ou de l'avancement. D'aucuns de leurs sous-ordres étaient, pris individuellement, de fort braves gens et même qui ne manquaient pas tous d'intelligence ; mais, considérée en bloc, l'administration néo-calédonienne apparaissait un admirable monument d'incapacité, de routine et de gabegie.v

L'administration pénitentiaire, divisée en deux services distincts : *déportation* et *transportation*, avait pour directeur une parfaite canaille. Le lieutenant-colonel Charrière, resté capitaine jusqu'à cinquante ans, pouvait être un tacticien médiocre, mais il se révélait maître dans l'art de faire danser le budget.

Un transport venait-il de débarquer pour le compte de l'administration pénitentiaire un certain nombre de barriques de vin (celui expédié de France à Nouméa est suffisamment riche en alcool, autrement il ne supporterai pas à travers) ? Une commission nommée par Charrière refusait ce vin comme impotable. Soucieux des deniers de l'État, l'honnête directeur le faisait aussitôt vendre — à vil prix naturellement — à un compère, l'épicier Rolland. Quelques jours plus tard, ce mercanti revendait le même vin à la même administration qui, cette fois, le trouvait bon. Et les deux Gaspards se partageaient la poire !

L'âme damnée de Charrière était le commissaire de police Audet, ci-devant garde-chiourme de deuxième classe, sadique tortionnaire qui, après avoir été révoqué de ses

¹⁰ Émile Burnouf (1821-1907) : directeur de l'École française d'Athènes. Auteur prolifique, républicain obstiné.

fonctions, a, paraît-il, fini au bagne dans une affaire de viol. Merveilleusement doué pour la chasse à l'homme, chaque soir, après le coup de canon de dix heures, il parcourait les rues de Nouméa à la tête d'une troupe de sauvages peu vêtus, mais bien armés de sagaies et de casse-têtes. Malheur au déporté que cette police indigène surprenait déambulant ! Passage à tabac, emprisonnement d'un mois au fort Constantine et, à la première récidive, renvoi à l'île des Pins.

Charrière haïssait furieusement les déportés et, conséquemment, ceux qui les touchaient de près. Ma nomination dans un service public d'esprit indépendant et même avancé l'exaspéra. Cette rage était d'autant plus vive que le télégraphe, qui relevait de la direction de l'intérieur, n'avait rien à voir avec l'administration pénitentiaire, et que je ne me trouvais pas sous sa coupe.

Mais l'hostilité d'un despote sans scrupule, venant presque *ex æquo* avec le colonel Gally-Passebosc, commandant militaire, après le gouverneur de la colonie, était redoutable.

Pour me soustraire aux griffes de cette hyène à masque de civilisé, le chef du service télégraphique eut l'excellente idée de m'envoyer chez de francs sauvages. Il m'affecta à la gérance du bureau d'Oubatche, récemment créé, tout au nord de la colonie, dans la pittoresque région que dominaient, du haut de leurs montagnes, les grandes tribus cébias et pemboas. Tribus nominalement soumises, comme celles qui s'échelonnaient le long de la côte, mais encore indépendantes de fait et même discrètement anthropophages. Il n'y avait pas très longtemps qu'elles avaient dévoré quatre hommes et un caporal — escouade venue le plus tranquillement du monde les réquisitionner pour une corvée.

Je fus ravi de cet exil. C'est dans le voisinage de ces braves anthropophages que j'ai passé le meilleur temps de ma vie ! Cependant, je n'eus point tout d'abord à aller à Oubatche. Une insurrection venait tout juste d'éclater à une centaine de kilomètres au sud de ce point, chez les Ti-Pindjiés, provoquée par le zèle remuant du missionnaire mariste de Wagap. Mon collègue Fournier, titulaire du bureau de Houailou, fut appelé à suivre, muni d'un appareil de campagne, la colonne expéditionnaire envoyée pour rétablir « l'ordre », et j'assumai la gérance intérimaire de son poste, à l'arrière du front.

La vie d'aventures s'ouvrait pour moi : celle aussi de folklore, car j'étais bien décidé à étudier sur place, aussi consciencieusement que possible, dans leurs mœurs, dialectes et légendes, ces derniers sauvages d'Océanie que notre race blanche est allée détruire au nom de la civilisation.

Avant de partir constater les beautés de la fureur des hommes, j'avais été témoin de celle des éléments. Un cyclone épouvantable, comme il s'en produit dans cette aire à peu près tous les quatre ans, avait balayé du nord au sud la colonie et ses dépendances, déracinant les plus gros arbres et jetant bas ou emportant dans l'espace les frêles maisons de Nouméa. Déambulation qui, transformant les immeubles en objets mobiles, n'était pas sans danger pour leurs occupants.

sute
(*Le Peuple*, 28 novembre 1937)

Il avait fallu attacher au sol, avec des câbles, les demeures, qui se refusaient à demeurer, pour enrayer ce vagabondage insolite. Et à l'ouragan du ciel répondait la tempête sur l'océan déchaîné : c'était terrible et très beau.

Le 21 avril, au matin, mon ordre de départ étant arrivé, je m'embarquai à bord de la frégate *La Seudre*, en compagnie d'un sympathique Narbonnais. Simonin, ancien maître de marine, devenu chef surveillant des lignes télégraphiques. Ma mère, très émue de cette séparation, me donna les meilleurs conseils et fourra du chocolat dans ma valise ;

mon père y joignit une bouteille de vieux *torino*, et tous deux recommandèrent chaleureusement mes dix-huit ans à l'expérience de Simonin.

Aujourd'hui, voyager de Nouméa un point quelconque de la brousse néo-calédonienne n'est pas plus hasardeux qu'une promenade de Paris à Saint-Cloud et l'est beaucoup moins qu'une traversée de la place de l'Opéra sillonnée d'autos. Mais à l'époque lointaine de mon adolescence, c'était une véritable aventure, digne d'être contée par Gustave Aimard ou le capitaine Mayne-Reid. L'insurrection du grand chef tipindjé Poindi Patchili contribuait à donner à l'aventure un caractère pittoresque, fort intéressant, mais combien troublant pour ma mère !

Je vis sa silhouette et celle de mon père s'enlacer pendant que *La Seudre*, s'empanachant de fumée, s'éloignait du port de Nouméa.

Une nouvelle page de ma vie allait s'écrire !

.....
En Nouvelle-Calédonie comme dans toutes les colonies françaises, le galon jouait un grand rôle. Je n'en portais pas aux manches de mon veston gris tendre, non plus que sur mon pseudo-panama, mais je me trouvais, de par mes fonctions, assimilé au rang d'adjudant, Simonin aussi. Ce qui nous valut de vivre avec les premiers maîtres durant ce court voyage. *Mocos*, c'est-à-dire méridionaux, comme tout le reste de l'équipage, ils étaient beaucoup plus joyeux et expansifs que les Bretons du *Var*, ankylosés dans une rigide discipline datant de Colbert. Les trente-six heures passées à bord de la *Seudre* ne m'ont laissé de désagréables souvenirs.

Mais c'était surtout la côte néocalédonienne que je regardais de tous mes yeux, Partie de Nouméa à huit heures du matin, la frégate atteignait dans l'après-midi la baie du Prony, ou baie du Sud, qui, à l'extrémité méridionale de l'île, s'ouvre dans une belle région de rivières, de lacs et de forêts. Autant fatigue à la longue l'aspect monotone de Nouméa, entouré de collines rougeâtres sans ombrage et sans le moindre cours d'eau, autant repose celui de la verdoyante baie du Prony, où croissent les plus belles essences : hêtre moucheté, tamanou, chêne-gomme, milnéa, ébène, kaori, araucaria, et où, partout, jaillissent les sources.

Pourquoi l'amiral Tardy de Montravel n'a-t-il point pensé à fonder dans cette belle région le chef-lieu de la colonie, au lieu de l'établir dans l'aride presqu'île de Nouméa ? Sans doute parce que cette dernière avait un plus bel aspect défensif, bien que celui de la baie du Prony ne fut pas mauvais. Peut-être aussi estimait-il que, dans un pays de gardes-chiourmes, l'eau n'était pas un élément de première nécessité, les surveillants militaires n'ayant qu'à lamper leur absinthe pure et à ne point se laver !

Notre navire, après avoir longé la baie, traversa le canal de la Havannah, où la mer, resserrée entre la côte et les récifs, fait sentir un très fort roulis. Le dîner fut gai, la bonne humeur méridionale se donnant libre cours : nous passions devant un point appelé « Toupéty » pour aller jeter l'ancre à Port-Bouquet, d'où l'on partit le lendemain au petit jour.

Ces points, et toute la côte est jusqu'à Yaté, étaient inhabités. La Nouvelle-Calédonie était une colonie sans colons et la race indigène était en train d'y mourir. De grandes tribus avaient jadis occupé cette région ; il ne subsistait, vers Yaté, qu'un nombre très restreint de Touaourous : environ trois cents.

Indigènes de Kunié, de Nouméa, de Touaourou étaient de la même famille et parlaient la même langue à peu de chose près. Ceux de Kunié, d'un type assez analogue à celui des fameux cannibales fidjiens, passaient dans les légendes de la côte, seule histoire de ces peuplades, pour des géants redoutables. Partis de l'île des Pins dans leurs grandes pirogues de guerre, ils apparaissaient soudainement, débarquaient sur le rivage pour enlever des femmes rapidement, puis repartaient avec leur proie aussi rapidement qu'ils étaient venus.

Le dernier grand chef de Nouméa, Damê, fut un véritable Énée canaque, à la gloire duquel il ne manqua qu'un Virgile. Vaillant guerrier et terrible anthropophage, il était

doublément redouté de ses voisins. Ceux-ci, à la fin, se coalisèrent contre lui, surprirent sa tribu, une nuit qu'elle se livrait au plaisir chorégraphique d'un pilou-pilou, et massacrèrent la plupart des Nouméas, brûlant leurs cases et, cela va sans dire, enlevant leurs femmes.

Damê, emportant son vieux père Sésagni sur ses robustes épaules, et rassemblant en hâte ses guerriers survivants, traversa les contreforts de la chaîne centrale. Il déboucha sur la côte est et s'en fut demander l'hospitalité pour lui et les siens au grand chef des Touaourous, Kanté. Ce dernier était un homme magnanime, comme le sont souvent les sauvages et comme ne le sont presque jamais les civilisés. Il accueillit les fugitifs et même les installa sur des terres.

Damê, que son jeune fils Capéia et quelques guerriers pareillement échappés au massacre avaient pu rejoindre, se refit une puissance.

Plusieurs fois, traversant les montagnes à la tête d'une bande, ils tombaient comme la foudre sur les ennemis qui l'avaient contraint à fuir et brûlait à son tour leurs villages.

C'est la gloire des chefs sauvages comme celle des grands capitaines. À l'anthropophagie près, l'illustre Turenne a fait dans le Palatinat bien pis que Damê. Car le mal n'est pas tant de dévorer un mort que de tuer ou torturer un vivant.

Damê s'était toujours conduit fort correctement vis-à-vis de ses nouveaux voisins. Néanmoins, deux tribus, les Tyas et les Dodgis, commencèrent à s'alarmer.

— Il devient trop puissant ! se dirent-ils.

Et, une nuit, Tyas et Dodgis, tombant sur les Nouméas endormis, en massacrèrent bon nombre.

Damê reposait dans sa case. Une voix l'arracha au sommeil et à la mort : elle criait :

— Maître, levez-vous ! Les Dodgis nous frappent.

Le grand chef bondit avec un rugissement. Il appelle son fils, les guerriers nouméas les plus proches, gagne avec cette bande la forêt de Coronourou et envoie un messenger à Kaâté.

Informé de tout, Kaâté ne perd pas de temps. Il rassemble en un clin d'œil ceux de ses hommes qui se trouvent dans le voisinage et vole à leur tête joindre les fugitifs.

Damê prend le commandement des deux troupes et prononce ces paroles mémorables :

— Ils nous ont frappés par surprise et de nuit ; nous les frapperons en face et de jour.

En deux combats, les perfides furent écrasés. Les survivants s'enfuirent dans les pirogues : les Dodgis à l'île Ouen, les Tyas à l'île des Pins.

Plus tard, les premiers envoyèrent à leur vainqueur des messagers pour solliciter la permission de retourner dans leur patrie. Damê feignit de leur pardonner et une fois qu'ils furent revenus, il les extermina.

Les Tyas ne furent pas plus heureux. Sur les conseils perfides du chef de l'île des Pins, ils partirent pour rentrer dans leur pays. Ils n'avaient pas fait leur soumission à Damaë, mais ce qui, croyaient-ils, valait mieux, ils s'étaient munis de fusils acquis des navigateurs blancs, qui commençaient à trafiquer dans les archipels océaniques.

Nouméas et Touaourous, prévenus, les attendaient au débarquement.

Lorsque les Tyas voulurent faire usage de leurs armes à feu, ces engins de pacotille refusèrent de fonctionner. Et ce fut un nouveau massacre.

Damê, une fois de plus vainqueur, régna glorieusement et vécut longtemps, fidèlement uni jusqu'à la fin à son ami Kaâté.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire épique du dernier chef des Nouméas. Elle me fut contée, quatre ans plus tard, par un jeune blanc, Pierre Delhumeau, qui, grandi en pleine vie sauvage, avait connu le redoutable potentat noir, alors octogénaire — longévité anormale chez les Canaques.

CHAPITRE VII

Canala et ses Canaques.
L'hospitalité dans la brousse.
(*Le Peuple*, 29 novembre 1937)

Après un jour et demi de traversée exempte de tempêtes, la Seudre mouilla devant Canala, chef-lieu d'arrondissement important- pour le pays et pour l'époque : il comptait bien 300 habitants de race européenne, libre ou libérés, et une compagnie d'infanterie de marine. Quelques milliers de Canaques, sujet des grands chefs Gélima et Kaké, encadraient cette population blanche et vivaient en bons termes avec elle.

Kaké était le type de l'ancien sous-officier fortement bronzé par un soleil tropical et ne boudant pas devant les petits ou. même les grands verres. Gélima, pieds nus mais vêtu d'un vieil uniforme de capitaine, qu'il portait aux jours solennels, avait l'air intelligent et sagace.

Un troisième grand personnage indigène devait se révéler un peu plus tard : le chef de guerre Nundo. Géant à la musculature formidable, à la figure épaisse et couturée de petite vérole, il représentait l'Hercule canaque. Sa physionomie était rendue plus farouche encore par une énorme toison crépue, rougie à la chaux, selon le procédé indigène employé pour la destruction des poux.

Au moral, c'était un monstrueux ivrogne qui, portant à ses lèvres un plein litre de tafia, ne le rejetait à terre que complètement vide.

On peut juger quelles étaient alors les colères de ce guerrier sauvage : saisissant un gourdin, il sortait de sa case en frappant sur ceux qu'il rencontrait. À jeun, il livrait aux soldats du poste, pour des prix variant de dix à quarante sous, la vertu de ses propres sœurs. Oserai-je dire que, quatre ans plus tard, Nundo, Ménélas volontaire, m'a donné la preuve qu'il trafiquait tout aussi bien de l'indifférente passivité de ses multiples épouses ? Mais, alors, il majorait fortement le tarif.

Au-dessous de ces potentats, il y avait encore un beau type de soudard canaque : Sandouly. Ses moustaches fortes — rareté chez les indigènes — lui donnaient, une allure de vieux mercenaire enrôlé dans le camp de quelque Wallenstein. L'administration l'avait gratifié, en même temps que du titre de sergent, d'une vieille capote de troupier portant sur les manches les prestigieuses sardines dorées. Sandouly allait, à la tête de cent auxiliaires canaliens, prendre part aux opérations contre Poindi Patchili, et il parlait avec une grande désinvolture de couper la tête à ses frères de race.

Nundo devait jouer un rôle analogue au cours de la grande insurrection canaque de 1878-1879.

Ce fut à Canala que je vis, pour la première fois, des indigènes néo-calédoniens en costume national, c'est-à-dire les hommes porteurs — je ne puis dire « vêtus » — du *moinô*, les femmes enjuponnées du *tapa*.

Le *moinô*, aujourd'hui appelé *baghilô*, est un cache-sexe beaucoup moins complet que la feuille de vigne ; sa forme a fait dire qu'une paire de gants pouvait suffire à l'habillement de dix Canaques.

Cet étui, fait primitivement d'herbe, était, au lendemain de l'occupation française, devenu plus coquet, constitué par un lambeau de calicot, de préférence rouge ou bleu ; la civilisation et le commerce marquaient ainsi leur développement. Chacun met l'élégance où il peut.

Le *tapa* est un jupon très court en filaments d'écorce, ou même quelquefois en feuilles frangées de bananier. Il s'étend, ordinairement, de l'extrémité la plus inférieure du ventre jusqu'à mi-cuisse ; quelques-uns, d'apparat, tombent jusqu'au jarret et sont parfois teints en noir. Vêtement, en somme, économique et peu encombrant.

J'ai connu, plus tard, des insulaires océaniens beaucoup moins vêtus encore que les Néo-Calédoniens. C'étaient des natifs des îles Salomon, que les négriers avaient

« engagés » à leur façon pour venir travailler dans la colonie française. Le costume des deux sexes consistait en de petits cailloux incrustés dans les ailes du nez.

Simonin ayant obtenu du chef d'arrondissement la baleinière du poste, et du chef Kaké six rameurs indigènes, nous quittâmes Canala le lendemain matin de notre arrivée, descendant la rivière que nous avions remontée la veille dans le canot de la *Seudre*.

La rivière de Canala, comme toutes les autres de l'île, est à sa source un ruisseau torrentueux qui, à son embouchure, devient un bras de mer, emplissant la vallée comprise entre des montagnes en hémicycle qui entourent la rade.

De tous les cours d'eau de la Nouvelle-Calédonie, un seul, tout au nord. le Diahot, mérite le nom de fleuve.

Notre baleinière était mâtee, Simonin déploya l'unique voile ; un bon vent arrière nous poussait pendant que nous longions la côte au nord-ouest. Les rameurs, qui n'avaient plus à ramer, se reposaient en chantant des mélopées lentes et tristes qui incitent à une rêverie mélancolique. Mon compagnon blanc, assis au gouvernail, me nommait les points du littoral en vue desquels nous passions.

Voyage agréable, malgré quelques grains qui brouillaient le ciel, sans d'ailleurs nous retarder. Dans l'après-midi nous mouillions à Kua, où l'unique colon, M. Vincent, ex-officier de marine, possède une superbe caférie. Assez indépendant pour se moquer du qu'en-dira-t-on, il s'est, au grand scandale des autorités, établi là avec une compagne de son choix, sinon de son monde, qui possède, à défaut d'allures élégantes, de sérieuses qualités domestiques. La naissance d'un bébé est venue cimenter leur libre union.

L'hospitalité est une vertu qui subsiste dans les pays qualifiés de « sauvage », c'est-à-dire où notre civilisation mercantile n'a point encore pénétré. M. Vincent nous accueille à bras ouverts. Promenade dans la plantation, longue causerie, plantureux repas. Après quoi, Simonin et moi allons nous étendre sur deux bottes de paille... non humide, déposées à notre intention dans un hangar. Tout habillés et enveloppés d'une vieille couverture, nous passons là une nuit délicieuse, durant laquelle des petits cochons viennent nous mordiller les pieds. C'est charmant, beaucoup plus pittoresque que dans un palace !

Le lendemain, un peu avant le lever du soleil, nous fûmes sur pied. Nous allâmes réveiller nos compagnons noirs qui, eux non plus, n'avaient pas jeûné, et disant adieu à nos excellents hôtes nous remîmes à la voile.

Un peu avant-midi, nous fîmes escale à Poro, localité distante de Houaïlou de dix kilomètres et habitée par une douzaine de mineurs, parmi lesquels un ancien quartier-maître, ami de Simonin. Ces braves gens logeaient ensemble dans une grande case sombre, meublée de nattes et de caisses leur servant de couchettes, de sièges et de table. Ils nous accueillirent avec la même cordialité que M. Vincent et nous firent fête en un déjeuner plantureux, très arrosé, selon l'usage du pays. Touché de leur réception, je les invitais à user sans crainte de mon hospitalité lorsque leurs affaires les conduiraient à Houaïlou. Ils me le promirent et ont tenu parole. D'autres, que je n'avais jamais vus, vinrent aussi avec eux et m'amènèrent de nouveaux contingents toujours prêts à faire honneur à une bonne table.

Cette louable pratique de l'hospitalité entraînait quelquefois, comme les meilleures choses, de regrettables abus. Il s'est trouvé des sans-scrupules abhorrant le travail pour se faire héberger indéfiniment en s'arrêtant dans toutes les cases de colons ou même d'indigènes qu'ils rencontraient sur la route. Le plus souvent, ils payaient cette hospitalité par le récit de mille bruits courant sur la côte, et quand les nouvelles leur faisaient défaut, ils ne se gênaient point pour en inventer.

C'était le journal parlé !

La plupart de ces indécents se donnaient pour *prospecteurs* (chercheurs de filons métallifères). En réalité, le seul filon qu'ils connaissaient et exploitaient était la confiance généreuse des colons. Nulle mine pour eux ne valait celle-là.

Aussi le tour complet du littoral néo-calédonien, que notre chef de service Charles Lemire avait effectué à pied en soixante-douze jours, pour indiquer le tracé de la future ligne télégraphique, était-il pour ces faméliques paresseux d'une durée indéfinie.

Par contre, elle était dure, la vie du vrai prospecteur qui allait à la découverte de gisements, portant ses lourds instruments, pic et pioche, sa gourde pleine et son bissac gonflé de provisions.

Suite
(*Le Peuple*, 30 novembre 1937)

Durant des semaines, et souvent des mois, il errait dans les montagnes, bivouaquant à la belle étoile quand il ne rencontrait pas sur sa route de cases abandonnées. Il voyait ses vivres s'épuiser, se trouvait souvent réduit à se nourrir de biscuit arrosé d'eau claire ; seul l'espoir le soutenait.

Et quand il avait découvert un gisement, planté ses piquets sur son claim ¹¹, ses tribulations n'étaient pas terminées. Il avait parfois à se défendre contre les aventuriers qui suivaient sa piste en requins affamés et qui, lui à peine éloigné, piquant sur ce terrain leurs propres piquets, marque de propriété, déclaraient la mine à leur nom.

Lorsqu'à la fin, le prospecteur, absolument hors d'état d'exploiter lui-même sa trouvaille, avait rencontré le capitaliste généreux qui voulait bien lui acheter pour une bouchée de pain la mine paraissant valoir un trésor, c'était l'orgie. Une stupide ripaille de huit ou quinze jours, au bout desquels l'homme dessaoulé, le gousset vide, reprend le chemin des montagnes pour recommencer sa tâche.

Nos hôtes de Poro appartenaient à la catégorie des bons lurons. Après le déjeuner, suivi du café et de l'inévitable pousse-café, nous nous arrachâmes à leurs instances pour nous retenir.

— Il y a assez de vent dans les voiles pour reprendre la mer, déclara finement Simonin. Tout à l'heure, il pourrait y en avoir de trop.

Bon convive, certes, mais employé consciencieux, il ne perdait pas la tête.

Jamais, jusqu'à mon embarquement sur le *Var*, je n'avais bu de spiritueux. À bord, j'avais reçu, comme tous mes copassagers, le boujaron, ration réglementaire de six centilitres de tafia, nécessaire, déclarait-on, pour suppléer à l'insuffisance de nourriture pendant le long voyage. J'avais goûté cette eau de feu avec une forte grimace, et ne pouvant ni ne voulant m'habituer à la boire pure, lorsque je ne l'abandonnais pas à quelque compagnon de traversée, je la vidais intégralement dans le breuvage noir et nauséabond qui nous était servi sous le nom de café.

Maintenant je voyais que, dans la brousse néo-calédonienne, le tafia, comme la démocratie en Amérique au temps de Tocqueville, coulait à pleins bords !

Notre voyage de Poro à Houailou ne fut traversé par aucun drame mais ne manqua pas d'intérêt.

En route, nous croisâmes nombre de pirogues. Ces embarcations, faites d'un tronc d'arbre creusé au feu et relié à un balancier d'à peu près même longueur étaient montées chacune par deux ou trois Canaques. Elles se retournaient parfois mais, grâce au balancier, comme le symbolique vaisseau de Lutèce, assaillies par les vagues, elles flottaient toujours.

Ces indigènes flânaient en mer comme des Parisiens flânent sur le boulevard ¹².

D'autres pêchaient à l'embouchure de la Boima, la rivière sinueuse qui traverse Houailou entre des bouquets de cocotiers près desquels s'élevaient des cases canaques.

¹¹ Petite mine [permis de recherche].

¹² En laissant subsister cette ligne, écrite il y a nombre d'années, j'ai bien peur de commettre un anachronisme. Aujourd'hui la multiplication des autos a, dans Paris, supprimé à peu près ta flânerie... avec beaucoup de flâneurs.

Simonin me nomma une pointe qui s'avançait dans la mer, à droite de La Beima :

— Le pic des Morts.

Un nom tout à fait réjouissant ! Mais la Bretagne n'a-t-elle pas, également macabre, la pointe des Trépassés ?

C'était là que les indigènes de Houailou, conformément à l'usage, exposaient leurs défunt à l'air libre qu'ils empoisonnaient. Sous l'action des oiseaux et des rats, du soleil et des éléments, ils étaient assez rapidement réduits à l'état de squelettes. Les ossements étaient alors recueillis et déposés dans des cimetières naturels très retirés et presque inaccessibles, îlots de hautes roches perdus dans des océans de végétation sauvage.

CHAPITRE VIII

Les « civilisateurs ». — Un peu de folklore.— Canaques blancs.

Mon séjour à Houailou dura trois mois. Ce fut dans ce premier poste que je pus commencer mes études de folklore canaque. La vie des indigènes m'intéressait et m'attirait bien plus que celle des blancs. La première parlait à mon imagination, éveillait en moi des réminiscences classiques, des comparaisons avec les épopées de l'antique Grèce ; la seconde était laide et brutale.

La découverte de gisements de nickel, dont le plus important, celui du Bel-Air, était seul exploité, avait attiré dans cette localité, naguère ignorée, une population blanche considérable pour le pays. Trois à quatre cents Français, panachés d'Anglo-Australiens, ouvriers de la mine ou prospecteurs, que le mercanti Girard, affable, souriant et rapace, rançonnait avec maestria.

Quelles beuveries, le dimanche, dans la grande salle du *store*, où s'entassaient les travailleurs descendus de la mine ! Le vermouth, l'absinthe, le bitter, le curaçao, le gin, le whisky, le brandy, le peppermint mêlaient leurs couleurs et leurs senteurs à celles des vins et des bières coulant à flots au milieu des chants, des hurlements et des batailles. Il y avait là une marchande d'amour, que je n'ai jamais cherché à voir, Adèle. Elle était la femme commune de la mine, l'égout où se déversaient tous les ruts.

À ces éléments civilisateurs de la race supérieure s'ajoutaient quinze à vingt forçats qui avaient construit le bureau télégraphique — moins la toiture restée en route — et dont l'unique tâche était, pour le moment, de cultiver le jardin des deux surveillants, Cohuau et Bailly.

Le premier, chef du camp des transportés, faisait, en outre, fonction de commissaire de police. Malgré son métier, il n'avait pas l'absinthe méchante — cela lui vint par la suite. Ses rapports avec moi, qui se bornaient à l'envoi de quelques télégrammes, demeurèrent corrects.

Le second était un jeune homme de belle mine, dévoyé dans la chiourme. Il ne manquait pas d'élégance et eut même été affiné sans un fâcheux penchant pour la bouteille. Devenu peu après chef du camp par intérim, il donna libre cours à son intempérance et, plus d'une fois, les forçats, qu'il gouvernait, sans rudesse, le rapportèrent sur leur dos à sa case. Échange de bons procédés !

Dans la population flottante de Houailou se trouvait un buveur remarquable entre tous, qui s'appelait Charissou et ajoutait à ce nom trisyllabique : « Comme un Polonais. »

Combien était plus saine la compagnie des Canaques ! J'entends des Canaques sauvages, car la civilisation pervertissait les autres, encore peu nombreux, heureusement. Une dizaine de ces derniers formaient une police sous les ordres de l'indigène Némoin, remarquablement intelligent et d'un beau type polynésien.

Mais Némoin, à qui j'expliquais le principe de la télégraphie électrique — et qui comprenait — ne se sentait pas de fierté lorsqu'il pouvait écrire à Bailly, son supérieur hiérarchique (il savait lire et écrire !) un billet comme celui-ci, dont le texte m'est resté dans la mémoire :

« Monsieur Bailly, je reste chez Girard, parce que je suis saoul comme un cochon. Je vous envoie le Canaque (!) pour porter le courrier. Demain matin, je serais (*sic*) de retour au poste. — NEMOIN. »

Saoûl comme un cochon ! Ainsi que d'autres Canaques également bien doués que j'ai connus, il se gonflait d'orgueil en écrivant ou prononcent ces mots : il lui semblait s'égaliser aux blancs !

Houaïlou était une ancienne colonie de Canala, devenue autonome, et qui en parlait le dialecte à peine modifié. La numération en donnera un exemple :

Français	Canala	Houaïlou
Un	Cha	Chaga
Deux	Barou	Kouaourou
Trois	Basi	Kasill
Quatre	Kanafoué	Kafoué
Cinq	Kannnini	Kani

Les Néo-Calédoniens ignoraient l'écriture qui fixe la langue, et ils s'arrêtaient à la numération semi-décimale, la main servant naturellement de base. Après avoir compté les cinq premiers nombres, ils poursuivaient en disant : « Cinq et un », « cinq et deux », etc.

(suite)

(*Le Peuple*, 1^{er} décembre 1937)

Vingt s'exprimait par un *homme*, tout individu, à moins d'être manchot ou unijambiste, pouvant compter vingt sur ses doigts de mains et de pieds. *Deux hommes* signifiaient quarante ; *trois hommes*, soixante, et ainsi de suite ; après quoi, réfractaires aux mathématiques, même élémentaires, ils se contentaient de dire beaucoup, terme imprécis qui pouvait signifier aussi bien des centaines que des milliers.

Ces primitifs n'avaient d'autre histoire que leurs traditions orales, dont j'ai recueilli un certain nombre durant mon séjour sous le tropique du Capricorne.

D'après cette tradition, les premiers habitants de la Nouvelle-Calédonie auraient été des petits hommes noirs nommés *sininganés*, qui ne savaient ni faire du feu ni construire des cases. Échantillons de ces Négritos qu'on trouve encore — un peu plus évolués — dans les îles malaises. D'autres Mélanésiens plus grands et plus forts, des Papous au nez busqué et à l'épaisse chevelure crépue, venus ensuite, auraient dévoré une partie de ces homoncles et asservi les autres, formant peu à peu par le croisement des deux variétés une race nouvelle.

Puis sont arrivés par l'est les Polynésiens, peuple jaune supérieurement doué. Ils se sont infiltrés sur la côte orientale en jouant des coudes et mélangés aux Mélanésiens. La famille néo-calédonienne s'est ainsi trouvée constituée en ses trois variétés de nuances.

Mais ces peuples noirs ou jaunes ont-ils été les seuls occupants du sol néo-calédonien ?

Lorsque, au bout d'un certain temps de séjour et de déplacements dans la brousse, je m'occupai de recueillir des notes sur les légendes et dialectes indigènes, je fus surpris de rencontrer certaines analogies. Par exemple, le mot canaque *Koundous* (boire) et le substantif grec *kundukus* (vase), le son néo-calédonien *tè*, exprimant une idée de puissance : *tèo* (tonnerre), *tèama* (chef), *tèhin* (fils de chef) et le mot hellénique *théos* (dieu).

Peut-être ne faut-il voir dans le nom donné au tonnerre par les Canaques qu'une simple onomatopée. Néanmoins, je me demandai plus d'une fois si des navigateurs de l'antiquité n'avaient pu, poussés par les tempêtes ou par la passion exploratrice, parvenir jusqu'aux terres du Pacifique. Par exemple, lorsque Alexandre le Grand, vers la fin de son aventureuse expédition dans l'Inde, envoya une flotte, sous le commandement du Crétois Néarque, longer la côte asiatique, de l'Indus à l'Euphrate, quelques galères ne se seraient-elles point trouvées entraînées dans une direction opposée à celle que suivait le reste de la flotte ? D'abord au sud, en haute mer, puis à l'est, de plus en plus loin.

Qui sait ?

Ce qu'il y a de certain c'est que, postérieurement à mon séjour dans le pays, l'archéologue Archambault, étudiant les roches de la Nouvelle-Calédonie, a relevé un certain nombre de vestiges de figures géométriques très régulières pouvant offrir un sens hiératique. Il a même, parmi ces épigraphies, constaté l'existence d'un caractère de l'alphabet couthite.

Avec une étude patiente et des connaissances que je ne possédais point, Archambault a établi ce que mon jeune esprit imaginaire avait seulement soupçonné d'intuition : l'arrivée en Nouvelle-Calédonie d'une race toute différente des races mélanésiennes.

Que sont devenus ces représentants de l'ancien continent, perdus dans le monde austral ? Ont-ils succombé dans l'isolement et la misère ou sous la dent des anthropophages, comme devaient succomber, bien des siècles plus tard, La Pérouse et ses compagnons ? Leur séjour a pu n'être que très éphémère car il ne subsiste, pour attester leur passage, que quelques cercles concentriques gravés sur des pierres et presque effacés par le temps. Épigraphies qu'il est impossible d'attribuer à des primitifs mélanésiens.

Un jour, je crus rêver. Je descendais le cours de la Boima dans l'embarcation du poste pour aller chercher le sac du courrier à bord d'un petit vapeur ancré devant la côte. Soudain, sur la rive gauche, devant quelques cases qu'ombrageait le vert panache des cocotiers, m'apparut un petit groupe d'indigènes presque blancs. Ils ne portaient d'autre costume que le moinô — le cache-sexe à forme d'étui — et la vue de ces corps jaune pâle, qui semblaient ceux d'Européens, me laissa une impression de stupeur.

Des métis eussent été plus foncés.

Deux Canaques d'une tribu voisine étaient attachés à mon bureau. L'un, Péronéva, était un vigoureux noir, brave garçon, sauf lorsque l'ivresse lui inspirait le désir de tuer un Malabar ; l'autre, Coumoni, grand, svelte, intelligent, et affectionné, était d'un rouge jaunâtre : type nettement polynésien. La différence des deux races se soulignait par la nuance de leurs épidermes.

Mais ces riverains de la Boima étaient encore beaucoup moins foncés que Coumoni. Ils me donnaient l'impression d'Européens tout au plus brunis au soleil, comme certains débardeurs de la Seine travaillant le dos nu.

Un jour, à Nouméa, sous la véranda des docks Rataboul et Puech, j'ai aperçu, au milieu d'un lot d'engagés néo-hébridais attendant les acheteurs, un homme presque nu comme ses compagnons et entièrement blanc. J'ai longtemps gardé l'impression pénible de cette peau blanche à vendre.

Pourtant, l'esclavage n'est-il pas également odieux sur quelque race qu'il pèse ? Et ne subsiste-t-il pas, sous des décors et des noms différents, dans les sociétés dites civilisées de la vieille Europe et de la « libre » Amérique ?

Ce blanc-là et ceux de Houaïlou étaient-ils des albinos ? L'albinisme est, sinon fréquent, du moins existant dans les pays noirs. J'en ai rencontré plus tard des échantillons dans les tribus du Nord, entre autres le rejeton — entièrement blanc — du chef d'Yambé, Mouaou — entièrement noir comme la mère. Le nouveau-né avait la peau laiteuse, les cheveux blonds et la pupille légèrement rosée.

Je crois bien que le père, estomaqué de voir lui arriver un héritier dont la couleur le troublait, administra une sérieuse raclée à madame Mouaou, stupéfaite et bien innocente.

CHAPITRE IX

L'anthropophage Kombô. — La Boima. — Enlisé. — Une messe à Houaïlou.

Durant trois mois, je remplis consciencieusement mes fonctions de télégraphiste au milieu de mineurs terriblement assoiffés.

L'argent, lorsqu'ils en possédaient, leur brûlait les doigts. À propos de tout et de rien, ils envoyaient un télégramme, et lorsque, sur une pièce de cinq francs déposée à mon guichet, il leur en revenait quatre, je devais me disputer avec eux pour leur faire reprendre la monnaie.

Force Canaques des tribus environnantes arrivaient aussi à mon bureau, non pour expédier des dépêches. mais pour contempler avidement l'invention européenne qui permettait à des gens séparés par la distance de communiquer entre eux. La manipulation de l'appareil Morse les intriguait et inquiétait. Je les entendais, lorsqu'ils se communiquaient leurs impressions, me qualifier du nom flatteur de « tacata » (sorcier) ¹³.

Heureusement, ces braves gens, étant païens, n'ont jamais eu l'idée catholique de me brûler !

Lorsque j'avais contemplé les ripailles dominicales des mineurs au *store* Girard — les buveurs attablés se levant tour à tour pour vider d'une seule lampée leur verre empli jusqu'au bord, pendant que leurs compagnons hurlaient : « Qu'il file ! Qu'il file ! » ; le mercanti bonasse, mais prêt à se muer en tigre, marquant à la fourchette et ajoutant des queues aux zéros — ce m'était un indicible soulagement de m'élancer dans la brousse et vivre en pleine nature, au milieu des « sauvages ».

À la fin du dix-huitième siècle, les races indigènes pullulaient en Océanie. La Nouvelle-Calédonie comptait, approximativement, une soixantaine de mille habitants. lorsque le 4 septembre 1774, le fameux capitaine Cook rendit à ces pauvres diables le mauvais service de la découvrir. En reste-t-il aujourd'hui dix mille ? Je n'oserais l'affirmer.

(suite)

(*Le Peuple*, 2 décembre 1937)

Et pourtant, les Canaques de la grande île ne se mangent plus !
Mais la civilisation a été plus meurtrière pour eux que l'anthropophagie.

¹³ Mot venu vraisemblablement du polynésien tahala (homme). Le sorcier serait l'homme par excellence, celui qui sait interpréter ou dominer la nature.

J'ai connu d'anciens cannibales — et même quelques-uns qui, je crois, pratiquaient encore, infiniment plus sympathiques que les gens du beau monde. Ceux-ci vous prodiguaient flatteries et politesses tout en s'efforçant de vous poignarder dans le dos et de vous assassiner moralement à coups d'épingle. Combien j'aime mieux les sauvages !

Je reçus, un jour, la visite d'un personnage de marque, à la fois comme chef et comme anthropophage. Il s'appelait Kombô et gouvernait une tribu établie à quelque deux kilomètres de la Boima. Pieds nus, mais resplendissait dans un vieil uniforme de capitaine, il était accompagné de son sorcier et ministre. Ce cumulard, vêtu uniquement d'une redingote dont les pans flottaient sur ses fesses nues, abritait son auguste maître sous un parapluie taisant fonction de parasol.

Kombô était célèbre non pour avoir remporté des victoires, mais pour avoir été exilé dans une île, comme Napoléon 1^{er}. Plus heureux que le vaincu de Waterloo, il en était revenu. Un jour, dans sa tribu, une femme avait disparu. Sans doute des bruits étranges parvinrent-ils aux oreilles de l'autorité, car celle-ci, contrairement à ses habitudes, s'émut, ouvrit une enquête et... retrouva la *popiné* à l'état de lanières de viande séchée dans les poches du pantalon royal transformé en garde-manger.

Kombô, qui avait ainsi pressenti les conserves alimentaires, fut déporté à l'île des Pins. Mais généralement les dirigeants ne se mangent pas entre eux : ils se contentent, comme le chef Houaïlou, de dévorer leurs sujets. Au bout de peu de temps, Kombô fut rendu aux siens pour faire leur bonheur, et ce fut une sérieuse joie dans la tribu.

Malgré mon aversion pour les grands de la terre, grands seulement par l'agenouillement de la multitude — comme l'a écrit Loustalot —, je reçus l'auguste anthropophage et son ministre avec les égards dus à leur rang. J'offris même à chacun un petit verre de tafia, qu'ils vidèrent d'un trait. Ce geste protocolaire étant accompli, mes visiteurs partirent.

Je les suivis du regard et aperçus à cent pas plus loin le potentat noir s'affaler, évanoui, entre les bras de son ministre.

Je sursautai : avais-je inconsciemment assassiné le vieux mangeur de noires ?

Coumoni et Péronéva calmèrent mon émotion en m'apprenant que Kombô, usé par les excès, ne pouvait plus supporter l'absorption du moindre petit verre sans se trouver mal. Ce qui ne l'avait pas empêché de siffler incontinent celui que je lui offrais.

Mais, déjà, Kombô revenait à lui et, sans doute, quoique titubant, prêt à recommencer. Aussi laissai-je sans remords le pauvre ministre remorquer son souverain.

J'eus quelques aventures avec la Boima. Les rivières néo-calédoniennes, belles à leur source quand elles cascadenent en filets d'argent du flanc des montagnes, et majestueuses à leur embouchure où, aux heures de reflux, elles s'étendent en nappes immenses, véritables bras de mer, ne laissent pas d'être perfides. Avec la marée montent de jeunes requins se poussant de la nageoire. Leur approche n'est pas de tout repos pour les baigneurs ou pour les voyageurs qui, dans ce pays dépourvu de ponts ¹⁴, passent plus ou moins à gué, parfois avec de l'eau au-dessus de la ceinture.

Souvent le colon qui a tendu une forte ligne de fond trouve accroché à l'hameçon, gros comme un solide crochet, la tête seule d'une énorme anguille : le corps du poisson immobilisé a été dévoré par quelque squalo en quête de pâture.

À la suite de pluies torrentielles pendant l'hiver néo-calédonien — un hiver où le thermomètre ne descend pas au-dessous de 32° ! — les rivières débordent ; les plus dormantes deviennent des torrents impétueux qui charrient des arbres arrachés aux rives. Puis, lorsque la rivière, fatiguée de ses débordements, est, comme une honnête femme rentrée dans son lit, ce lit est tout changé : là où, naguère, on avait pied se

¹⁴ Du moins à l'époque à laquelle se rattache ce récit. Je souhaite qu'il en soit différemment aujourd'hui.

trouve un gouffre, tandis que, plus loin, le gouffre d'autrefois se trouve remplacé par un gué.

Je voulus, un jour, me rendre dans la tribu de Kombô et, vu l'inexistence de pont, entrai de confiance dans l'eau, le pantalon roulé au-dessus de ma tête, à un endroit qu'on m'avait obligeamment indiqué comme guéable. Je faillis m'y noyer et y laissai choir mon pantalon, qui contenait les clefs du bureau.

Ce fut en chemise et par le toit que je rentrai dans mes pénates. Moins d'une demi-heure plus tard, Némoin avait repêché mon vêtement immergé.

Cette légère odyssée nautique m'avait montré, du moins, que j'étais capable de traverser une rivière à la nage en cas de besoin. Ce bain inattendu avait été plus sérieux que celui pris sept ans auparavant dans le bassin du Luxembourg.

La Boima me réservait une autre aventure, où je courus le risque d'une mort beaucoup plus affreuse que la noyade pure et simple.

Ayant, un jour, traversé cette rivière à gué, à la marée basse, pour me rendre chez un colon, je voulus la retraverser deux heures plus tard, au même endroit, pour retourner chez moi. Je rentrai dans l'eau sans plus me déshabiller qu'à l'aller — depuis l'aventure qui m'avait vu rentrer au télégraphe, panet battant, je gardais mon pantalon et m'en remettais au soleil néo-calédonien du soin de le sécher sur moi.

Mais j'avais compté sans le reflux, qui emplissait le lit, tout à l'heure guéable, et qui m'emporta, nageant, dans des marécages où je faillis m'enliser. J'avais déjà de la boue jusqu'aux genoux et, pris dans cet étau vaseux, y entrevoyais ma prochaine disparition. Encore quelques minutes et je serais enserré jusqu'à la ceinture, puis jusqu'au menton ; la bouche, les yeux disparaîtraient à leur tour dans la bourbe immonde. Les petits crabes des marais se repaîtraient de ma chair, juste revanche de la race des crustacés sur la race humaine.

J'en étais là.

Au-dessus de ma tête, dans un ciel implacablement bleu, qui semblait sourire à mon agonie, le soleil resplendissant dardait ses rayons, à peine tamisés par le feuillage sombre des palétuviers. La rivière, coulant à quelques trente mètres de moi, m'apportait doucement le murmure de la marée montante. Et moi je me remémorais sans trop d'enthousiasme la belle description de l'enlissement tracée par Victor Hugo dans *Les Misérables*.

À ce moment suprême, jetant le regard autour de moi, j'aperçus un tronçon de cocotier apporté par la marée et gisant sur la vase, à portée de mes mains. C'était la partie arquée et charnue qui, se détachant du stipe, sert de point d'attache aux longues feuilles s'épanouissant en vert éventail au sommet de l'arbre. Bien que le nom de branche ne lui soit point décerné par la botanique, il m'apparut comme la branche de salut.

Allais-je l'atteindre ?

Oui !

Me courbant au-dessus de la vase qui immobilisait mes jambes, étendant mes longs bras, j'arrivai à le saisir, à l'attirer jusqu'à moi. De chaque main, je pesai sur les extrémités de ce levier à bascule. Ô vertu, du point d'appui qu'invoquait Archimède : je réussis à me dégager !... On peut croire que je respirai de bon cœur.

Dans les efforts faits pour échapper à l'étau mortel, mes pieds avaient quitté leurs chaussures, que je tins à honneur de reprendre. À genoux sur la branche et la main tenant en équilibre sur la surface gluante du marécage, je plongeai les bras jusqu'aux aisselles dans la vase et en retirai mes souliers.

Dans quel état !

Comme j'allais, avec mille précautions, chercher à m'éloigner de cette fondrière, j'aperçus une fillette canaque. Sans crainte d'engloutissement, elle s'avancait, cherchant des crabes : les indigènes néo-calédoniens, quoique n'atteignant pas le développement palmipède des Andamènes, ont le pied plus sûr que les Européens pour s'aventurer sur

ces surfaces mobiles. La *picanini* vint à mon appel et m'orienta jusqu'à la Boima. De l'eau courante. Je m'y plongeai, tenant de chaque main un soulier rempli de vase.

(suite)
(*Le Peuple*, 3 décembre 1937)

Malgré ce bain purificateur, ma rentrée au bureau télégraphique ne fut pas celle d'un élégant.

Mon séjour à Houailou touchait à sa fin avec l'insurrection de Poindi-Péte Patchili, qui n'avait pas été très meurtrière. Quelques cases brûlées, quelques Canaques tués,, quelques soldats blessés (ce qui ne compte pas pour les bellicistes de l'arrière), peu de combats, en somme, mais beaucoup de marches, deux ou trois promotions, ce fut tout. Le grand chef, sommé de se rendre, avait d'abord fièrement déclaré qu'il n'en ferait rien avant d'avoir mangé quelques moutons du missionnaire. Réponse d'un héros d'Homère et d'un gastronome. Cependant, traqué dans les gorges de la Ti-Pindjié, il dut mettre bas les armes, ce qu'il fit avec beaucoup de dignité.

On le déporta à l'île des Pins, ainsi qu'un certain nombre de ses guerriers.

Plus tard, tout comme Kombô, il en revint. Je fis sa. connaissance l'année suivante, à Oubatche, où avait relâché le bâtiment qui le ramenait dans son pays.

C'était un bel homme, d'à peu près deux mitres, à la physionomie nullement féroce, plutôt pensive, avec un sourire mélancolique.

Mélancolique, il avait certainement des raisons pour l'être : son frère Onine avait été tué par les Français dans les premiers temps de la prise de possession et, maintenant que la colonisation se poursuivait, il voyait le pouvoir des chefs indigènes s'annihiler devant celui des missionnaires. véritables rois de l'île.

Fut-ce pour éviter de nouveaux conflits ou pour exproprier davantage les Canaques ? L'autorité supérieure, c'est-à-dire le gouverneur et son conseil privé, nomma une commission de délimitation des territoires indigènes. Mon chef de service, Lemire, en faisait partie, hommage rendu à sa compétence dans les questions coloniales. À côté de lui, deux autres fonctionnaires, un colon républicain — il osait lire ouvertement le « Rappel » — mais négrophobe en diable, et un mariste, le père Vigouroux, dont la robe passait pour se familiariser avec la quasi-nudité des *popinés*.

Cette commission, arrivée sans bruit, s'installa chez Girard et commença ses travaux.

Sans doute pour attirer sur ses membres les lumières du Saint-Esprit, le missionnaire pria son collègue, le chef du service télégraphiques, de lui prêter une des cinq pièces du vaste bureau (toutes moins meublées l'une que l'autre) pour y célébrer une messe.

Ni fanatique ni anticlérical, Lemire, qui s'en fût bien passé, satisfît ce désir et, pour la première fois, les habitants de Houailou purent jouir des joies ineffables de l'Eucharistie.

Mon autorité de gérant intérimaire disparaissant devant celle de mon grand chef, je n'eus rien à dire et me bornai, le grand jour venu, à observer du dehors.

Une messe à Houailou, c'était un numéro inédit. « Great attraction ! » Bien qu'on n'eût point apposé des affiches ni fait tambouriner, la population était avertie.

Toutes les femmes blanches — une huitaine, ce qui n'était guère pour quatre cents hommes ! — se trouvaient là, harnachées et se pavanant. L'une d'elles, sous prétexte d'allaiter son nourrisson, se dégrafa à peu près jusqu'au nombril ; mais elle était, bien faite et aucun assistant mâle ne s'en plaignit.

Le mercanti avait gracieusement prêté des chaises. Les belles dames et les membres de la commission, à l'exception du colon républicain, s'y prélassaient ; quelques mineurs aussi. Mais il n'y avait pas de chaises pour tout le monde ; le plus grand nombre resta debout.

Ces gens abrupts, aux saouleries bruyantes, se tinrent fort bien durant la cérémonie. Malheureusement, il n'en fut pas de même d'un gros chien qui avait suivi son maître.

Ce quadrupède s'en vint, au moment solennel de l'élévation, lever une patte impie sur la robe de l'officiant. L'insolent animal fut expulsé, mais cet incident pénible avait causé quelque tumulte.

Pour le faire oublier, le père Vigouroux prononça un discours fort beau mais, un peu long ; incontinence qui déplut moins que celle du chien. Les deux sexes donnèrent des signes d'émotion, puis, après l'« Ite missa est », les mineurs, suffisamment abreuvés de la parole sacrée, s'en furent rapidement vers le « store » se désaltérer de façon très profane.

CHAPITRE X Oubatche

Fournier m'ayant enfin remplacé à la gérance du poste télégraphique, je quittai Houaïlou à la fin de juillet, m'embarquant à bord de l'« Ocean-Queen ». J'allais prendre possession du bureau d'Oubatche.

J'y suis resté un peu plus de deux ans. Bien que complètement dépourvu des attractions qui, dans les pays « civilisés », peuvent séduire les jeunes gens, ce séjour a marqué le meilleur temps de ma vie.

Ni établissements de plaisir ni centres d'études ! Pas plus de théâtres, cafés, maisons closes que de bibliothèques. Pour toute population blanche, vingt soldats d'infanterie de marine avec leur officier ; une famille écossaise, les Henry : père de soixante ans ; encore vigoureux ; mère de cinquante, encore belle, et fillette de quatre ans, jolie sauvageonne, habitant une façon de manoir à perron et tourelle, à mille mètres du blockhaus ; un colon français, à cinq kilomètres ; deux Maristes à Pouéro, district de trois lieues, point du littoral où s'élevait la plus grande mission de l'île et, dans l'ombre de cette mission, un trio de Français, les Costes : père, mère et fils adolescent.

Tout autour, encadrant ces rares échantillons de la race européenne, quatre ou cinq mille Canaques, répartis en tribus, dont deux montagnards — les Oébias et les Pemboas — étaient encore discrètement anthropophages.

Rien que la nature ! Mais quelle nature admirable !

Autant la côte sud-ouest aux environs de Nouméa est aride et calcinée avec ses montagnes rougeâtres où ne poussent que des arbrisseaux rabougris, autant la côte nord-est se déroule superbe et luxuriante de Touho à Bonde, en passant par Panié, Hienghène, Oubatche et Pouébo. Ce ne sont partout qu'imposantes sierras couronnées de forts, d'où se précipitent en cascades écumantes des ruisseaux, devenus bientôt des rivières au cours sinueux et, à leur embouchure, de véritables bras de mer. Ces rivières coulent sous des massifs de verdure, encaissées entre des roches qu'endiamantent des paillettes de mica. Et pendant quarante lieues sur toute la longueur du littoral, une forêt de cocotiers ombrage de ses verts panaches les cases indigènes.

Le travail n'était pas excessif dans ce poste : en moyenne deux télégrammes par jour. L'un d'observations météorologiques, recueillies par moi le matin ; l'autre, rédigé, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, par le lieutenant ; chef du détachement, rapport intermittent et généralement oiseux, qui n'était qu'un signe de vie. De loin en loin, une dépêche de quelque caboteur en relâche de vingt-quatre heures devant la localité ; tous les mois, une du steamer — le « Havilah » ou l'« Ocean-Queen » — effectuant son tour de côte en transportant le courrier ; tous les semestres, une du navire de guerre amenant la relève du détachement.

Ce peu de besogne me laissait infiniment de loisirs pour folkloriser et pousser des excursions vers des recoins inaccessibles, où j'ai failli cent fois me rompre le cou. Je poursuivais mon étude des dialectes indigènes, commencée à Houaïlou, et explorais les anciens terrains pour y découvrir des fossiles. Mais en vain !

À défaut de fossiles, je découvrais, perdues dans des abîmes de verdure, bien loin des regards profanes, d'anciennes sépultures canaques. Énormes pâtés de roches qu'entourait, en les cachant, un inextricable réseau d'arbustes et de lianes ; elles contenaient, déposés à même le sol tout au plus recouverts par endroits d'une légère couche de terre ou de cailloux, les ossements des ancêtres.

Des fientes d'oiseaux et aussi des débris de grands coquillages, restant de provisions déposées pour l'alimentation des morts, me guidaient vers ces nécropoles. Combien de fois j'y ai, sans le moindre scrupule, enlevé des crânes dont l'indice céphalique me paraissait remarquable !

(suite)
(*Le Peuple*, 5 décembre 1937)

Profanation de sépultures, certes, et je m'en confesse ! Mais étais-je plus coupable que les anthropologistes officiels qui approvisionnent nos musées d'histoire naturelle d'échantillons analogues ? Ou que les archéologues anglais qui violent avec le même sans-gêne tombes et sarcophages des pharaons.

Et dire que de toutes mes collections de crânes, d'armes, de coquillages et de madrépores, il ne devait absolument rien me rester !

Mon père et ma mère étaient venus, au bout de six semaines, me surprendre à Oubatche — unique faveur qu'ils avaient demandée au gouvernement et qui leur fut accordée sans difficulté. La vie familiale recommençait très douce pour moi dans cet Eden sauvage.

Pour vingt francs par mois, mes parents avaient loué aux Henry une case perchée sur un monticule, à cent mètres au-dessus de leur habitation. Blanchie à la chaux, comprenant deux pièces et entourée d'une véranda, elle ressemblait assez à notre paillote de l'île des Pins. Un poulailler fut bientôt aménagé tout près, qui compta un nombre grandissant d'hôtes emplumés, achetés aux Canaques.

Quel cadre ! Un clair ruisseau, dérivé des montagnes, coulait sans murmure devant notre véranda et, après avoir alimenté la buanderie de nos propriétaires, allait se perdre vers la mer. Des plateaux, auxquels se reliait le nôtre, se rattachaient à la grande sierra du fond, enfermant des recoins enchanteurs, petites vallées où poussaient l'arbre à pain et toute une végétation luxuriante sur laquelle tranchait la note violente de longues fleurs écarlates. Des touffes de citronnelle croissaient çà et là, nous fournissant un thé au parfum de verveine.

S'élevant en amphithéâtre sur un fond d'azur immaculé, les montagnes étaient traversées horizontalement de la base au sommet par d'étranges rangées de gradins superposés, semblables à ceux d'un cirque immense.

Ces gradins marquaient l'emplacement des anciennes tarodières étagées régulièrement et arrosées par une ingénieuse série de canaux. Car la culture du taro, cet énorme tubercule qui, avec l'igname, remplace la pomme de terre dans les archipels océaniques, demande beaucoup d'eau, et le Canaque, maître dans les travaux d'irrigation, sait emprunter aux torrents voisins celle qui lui est nécessaire.

Par le même vapeur que mes parents était débarqué à Oubatche, le surveillant du télégraphe Dubois, récemment libéré de son service militaire dans l'infanterie de marine. Il se mit en ménage avec une Canaque, jeune encore, au teint pain d'épices et dont le nom harmonieux de Boulias signifiait quelque chose comme « blague à tabac ». La couleur de Boulias était d'autant plus remarquable que sa mère Béata, son père... putatif Siliaco et sa sœur Cahouane — quelle bonne fille, celle-là ! appartenaient à la variété noire. Mais Béata, qui vivait en indépendante, séparée de son compagnon d'autrefois, avait eu des contacts fréquents avec des hommes de toutes races.

Triste sort que celui de la femme chez les primitifs ! La jeune fille est absolument libre de son corps, mais une fois qu'elle a pris époux, son esclavage commence. Elle est à la fois la propriété effective de son mari et celle nominale de sa tribu. Il y a un demi-siècle encore, le premier avait le droit de la tuer s'il la surprenait en flagrant délit d'infidélité ; la seconde sanctionnait de sa force cette tyrannie. Au cours de pilous-pilous, il arrivait assez fréquemment que des guerriers d'une tribu invitée enlevaient, dans l'excitation de la danse, une femme en puissance de mari. La tribu de celui-ci, prenant fait et cause pour le Ménélas noir, déclarait immédiatement la guerre à celle du ravisseur.

Les enlèvements de femmes étaient une des grandes causes de conflits entre peuplades indigènes. Rivalités rappelant, avec l'anthropophagie en plus, celles de villages européens, créées quelquefois par un incident de bal.

La belle Hélène et l'*Illiade* sont de tous les temps et de toutes les races !

Boulias avait été civilisée par plusieurs blancs, dont l'un l'avait rendue mère d'une gentille petite métisse. Aussi était-elle soigneuse de sa personne sachant, en outre, bien parler français, cuisiner et laver le linge. Avec toutes ces perfections, sa couleur et sa maternité l'empêchaient de pouvoir être pour Dubois autre chose qu'une « femme d'attente ». Il la congédia sans façon, trois ans plus tard, pour épouser, cette fois de la main droite, une blanche, fille de colons.

Que sont devenues Boulias et son enfant ? Je l'ignore. Cette partie du littoral contenait déjà quelques petits métis, échantillons d'une race future.

Du reste, les unions entre blancs et noires étaient le plus souvent temporaires. Sans parler du chef de poste, auquel sa fonction et son titre de « commandant » (de fait, simple lieutenant) conféraient du prestige auprès des *popinés*, les deux sous-officiers avaient chacun une compagne. Les deux ménages vivaient ensemble, d'une vie doucement bourgeoise ; seulement, tous les six mois, à la relève du détachement, elles changeaient de maris, léguées par les partants aux arrivants, au même titre que le matériel de literie.

CHAPITRE XII

Les missionnaires et l'insurrection canaque

Les vrais rois du pays étaient les missionnaires.

À une époque où, en France, le commun des petits vicaires et même nombre de curés de paroisses rurales devaient tirer le diable par la queue, exercice particulièrement désagréable pour des ecclésiastiques, les missionnaires maristes, venus en Nouvelle-Calédonie sous le fallacieux prétexte de conquérir des âmes au Seigneur, y vivaient comme coqs en pâte.

Certes, ils avaient pu avoir des commencements difficiles, mais cela n'avait pas duré longtemps. Ayant su capter l'esprit de quelques chefs par des petits cadeaux et, à l'occasion, par des tours de physique amusante, ils avaient eu tout naturellement les guerriers. Possédant les dialectes indigènes, alors que la plupart des colons bafouillaient tout au plus le « bichelamar », ils dominaient tout de leur influence : l'administration et le gouverneur, comme les chefs de tribus.

L'action des missionnaires, sans être la cause déterminante de la sanglante insurrection de 1878-1879, n'y fut pas étrangère ¹⁵.

¹⁵ « Nous considérons jadis comme une légende invérifiable l'opinion des plus anciens colons relativement à la part prise par les missionnaires dans la fomentation de troubles plus anciens. Nous avons été amenés à penser que cette opinion avait une base réelle, et que le présent rendait vraisemblables les accusations du passé. » ([Rapport de la commission d'enquête sur la révolte fiscale de 1899](#)).

Ce soulèvement des Canaques néo-calédoniens contre leurs dominateurs blancs fut la suprême convulsion d'une race qui ne voulait pas mourir.

En 1875, la découverte, à Houaïlou, de grands gisements de nickel, avait donné l'essor à l'industrie minière. Cela ne dura pas deux ans : l'idée élémentaire de construire des hauts fourneaux n'étant pas venue aux capitalistes néo-calédoniens, le minerai très impur, expédié en France à grande frais, demeurait inutilisé. Les sacs le contenant pourrissaient, abandonnés, sur les quais de débarquement.

D'où débâcle. La Banque de Nouméa tomba en faillite, entraînant dans sa ruine la Société foncière de Gomen et une foule de petits spéculateurs. Ceux-ci se rejetèrent sur l'agriculture et l'élevage.

Pour donner des terres à ces nouveaux concessionnaires, pressés de réparer leurs pertes, on expropria brusquement, et sans la moindre compensation, des tribus de la côte ouest. celles qui détenaient les territoires fertiles des régions de La Foa, Uraï et Bourail. Pendant ce temps, les bestiaux errants des éleveurs dévastaient les plantations canaques.

On comprend les sentiments qu'un pareil état de choses devait faire éclore dans l'âme des indigènes.

Parmi ces Mélanésiens communistes, demeurés à l'âge de pierre, il se trouva un homme qui avait l'âme d'un Toussaint-Louverture.

Ataï, grand chef des tribus de Poquereux et de Farino, dans la circonscription d'Uraï, était un noir de haute taille — peut-être de descendance papoue — déjà âgé, avec une âme énergique, qui ne se pliait pas en face des autorités. Une fois, convoqué par le gouverneur en tournée, il avait refusé de se découvrir devant le chef de la colonie, en lui disant, au grand scandale des officiers : « Quand toi ôter ta casquette, moi ôter la mienne ! » Cet homme conçut l'idée d'une insurrection générale des tribus contre la domination des blancs et, avec le concours de deux grands chefs voisins il s'efforça de la réaliser.

(suite)

(*Le Peuple*, 6 décembre 1937)

De ces deux alliés, l'un Naïna, était un noir comme Ataï, petit, du genre Négrito. L'autre, aval et de teint jaune-rouge, était évidemment de souche polynésienne, comme le confirmait son nom d'Aréki, légère déformation du mot tahitien *arihi* (seigneur). Ainsi les trois éléments de la famille canaque et trouver représentés par ces chefs dans la lutte contre les blancs.

Les missionnaires, hommes le plus au courant de tout ce qui se passe chez les indigènes, chrétiens ou non, connurent certainement ces menées. Ils pouvaient s'interposer comme médiateurs entre les deux races, épargnant ainsi aux Canaques l'inévitable écrasement final et aux Blancs des scènes d'une horreur tragique où la mort était la moindre chose.

Ce rôle humain de médiateurs eût été honorable pour des ministres d'un dieu de paix et de miséricorde ; les pères maristes se gardèrent bien de le remplir. Ils laissèrent s'enfermer les pauvres indigènes dans une tentative héroïque mais sans issue, joyeux de voir les difficultés qui se préparaient pour le gouverneur Olry, et d'où pourrait sortir son rappel. Ils firent plus : ils soufflèrent sur le feu. Par l'intermédiaire de leurs ouailles noires, ils poussèrent à l'action immédiate les païens d'Atai et des deux autres chefs. Puis, après avoir participé aux premiers massacres, les bons catholiques firent brusquement défection et ne sortirent de cette neutralité que pour se faire, une fois l'insurrection enrayée, les alliés des blancs contre ces mêmes frères de race qu'ils avaient entraînés à leur perte.

Ce fut le rôle ignominieux de la tribu de Thio et de son inspirateur, le Père Morris. Je pus m'en convaincre l'année suivante en allant gérer le bureau télégraphique de Thio.

Ataï avait envoyé des messagers à toutes les grandes tribus de l'île pour les inviter à s'unir dans une action commune contre les blancs.

Mes voisins, les Cébias, ces terribles rois des montagnes, en avaient certainement reçu une nuit où, avec deux aventureux compagnons — un Suisse coureur de brousse et un soldat échappé du blockhaus après l'extinction des feux — j'étais allé participer à un pilou monstre sur leur territoire, à douze kilomètres du poste. Tous trois, nous nous étions grimés en Canaques, c'est-à-dire noircis et dévêtus, à l'exception du pudique (?) moinô, cette demi-feuille de vigne. Nuit mémorable, qui eût pu être notre dernière !

Ces Cébias avaient, peu d'années auparavant, dévoré quatre soldats et un caporal, venus pacifiquement les convier à une corvée. Leur fréquentation n'était pas de tout repos.

Ataï avait projeté l'insurrection générale pour le 24 septembre, anniversaire de la prise de possession par le gouvernement français. Ce jour-là, pendant que, dans les localités de la Grande-Terre, les blancs eussent assisté aux réjouissances officielles du plus haut goût : ascension du mât de cocagne, courses en sac, jeu des ciseaux, les noirs eussent reconquis leur indépendance à coups de casse-tête, massacrant les spectateurs, puis incendiant leurs demeures. Seul Nouméa, avec sa garnison et ses bâtiments de guerre, leur eût échappé.

Mais les Canaques de la région d'Ataï n'attendirent pas le moment fixé par le grand chef. Soit dans l'ardeur de se ruer à la révolte, soit sous l'excitation de conseils perfides, ils massacrèrent le 19 juin, à 25 kilomètres de Bouloupari, un concessionnaire, le libéré Chêne, sa compagne canaque et leurs deux enfants. La brigade de gendarmerie de La Foa arrêta les chefs des tribus voisines pour connaître les meurtriers et, le 25 au matin, les indigènes, pour délivrer leurs chefs, tuèrent tous les gendarmes.

L'insurrection commençait, brusquée. C'était l'avortement du plan d'Ataï. Néanmoins, le premier choc des Canaques fut terrible. Il n'y avait plus pour eux qu'à se lancer à fond. Au lieu d'attendre devant leurs villages les troupes d'infanterie de marine envoyées du chef-lieu, ils se dirigèrent, en deux fortes bandes, les uns sur Uraï, chef-lieu de l'arrondissement, les autres sur Bouloupari, dans la direction de Nouméa, massacrant, pillant et incendiant.

À Bouloupari périt presque toute la population blanche, comprenant des déportés que leur mauvaise fortune avait jetés bien malgré eux en pays canaque. Les insurgés ne faisaient aucune différence entre les catégories sociales : colons libres, libérés, forçats, déportés, gendarmes, surveillants militaires, étaient également blancs, c'est-à-dire ennemis.

Mon collègue Riou, gérant du bureau télégraphique, mourut très bravement à son poste, ayant la présence d'esprit d'établir instantanément la communication directe entre Uraï et Nouméa. Le surveillant des lignes Clech, qui se précipitait à son secours, fut également tué à coups de hache. Tuée aussi M^{me} Clech, après avoir été garrotée avec les draps de son lit et violée. Les Canaques lui ouvrirent l'abdomen et lui coupèrent les paupières.

Les insurgés faisaient la guerre à leur manière, en sauvages, faisant expier à des individualités innocentes les maux que leur avait apportés la colonisation. Peut-être aussi pensaient-ils que ces horreurs dégoûteraient à tout jamais les bancs de venir les « civiliser » !

Une ironie sadique se mêlait à leur rage de massacre. Les femmes européennes qui tombaient entre leurs mains étaient d'abord violées, revanche de race qui ne leur sauvait pas la vie. Puis, maintes fois, dans leur ventre ouvert était déposé un cadavre d'enfant. Ou bien encore une bouteille était introduite, col en avant, dans la matrice sanglante.

Quelques colons, dans une fuite éperdue, vinrent jeter l'épouvante à Nouméa. La population, affolée, croyait les révoltés sur leurs talons.

Mais non. Ils s'étaient arrêtés à dix bonnes lieues de la petite ville.

De son côté, la bande qui s'était dirigée sur Uraï avait massacré une quarantaine de concessionnaires, à Moindou et à Teremba, s'avançant jusqu'au chef-lieu d'arrondissement et brûlant la briqueterie.

Sans l'arrivée fortuite de la frégate *La Vire*, Uraï eût été enlevé.

Le commandant du navire, Rivière, qui devait périr quelques années plus tard au Tonkin, débarqua aussitôt une compagnie de fusiliers marins et prit le commandement supérieur des opérations. L'élan des Canaques fut arrêté : ils ne pouvaient, avec leurs sagaies, lutter contre des chassepots !

Ataï, audacieusement, était allé seul reconnaître la position ennemie. Il passa devant le blockhaus et, se jetant à l'eau à l'embouchure de la rivière, gagna, à la nage la rive opposée où l'attendaient les siens.

Quelques soldats, qui l'avaient pris pour un tronc d'arbre flottant, s'aperçurent de leur erreur en voyant une pirogue se détacher de la côte et venir le chercher. Ils tirèrent, mais déjà le chef disparaissait dans les marécages.

Tel fut le début de l'insurrection, qui ne s'éteignit qu'au bout de dix mois, ayant coûté la vie à environ deux cents Européens et à trois mille Canaques. Avec les déportations et les expropriations qui suivirent, la race devait en recevoir un coup mortel.

Combien différente des insurrections antérieures était celle-ci ! Les autres, malgré la valeur personnelle des chefs canaques, n'avaient été, en somme, que des escarmouches peu meurtrières. Maintenant, les rebelles frappaient fort, anéantissant les concessions de terrain avec les concessionnaires et détruisant partout, où ils pouvaient les lignes télégraphiques.

Quelques jours plus tard, le colonel Gally-Passebosc, commandant militaire de la colonie, chevauchant en tête d'une colonne de reconnaissance, tombait mortellement atteint de deux balles.

Ce militaire professionnel, sur le point de passer général à quarante-quatre ans, n'avait pas l'âme féroce. Il s'efforçait d'atténuer les rigueurs disciplinaires, distribuait des cigares aux hommes punis et défendait qu'on leur portât « le motif », ce qui le rendait très populaire dans la troupe. Mais il aimait comme un sport les risques de la guerre et il devait être victime de son métier.

CHAPITRE XII

Heures angoissantes

La vigueur inaccoutumée de la révolte m'avait surpris. Ma première idée fut, que le mouvement devait être appuyé, guidé même par des forçats évadés.

(suite)
(*Le Peuple*, 7 décembre 1937)

Je me trompais, et c'est leur aveugle haine de tous les blancs, englobés dans la même menace d'extermination, qui a condamné les insurgés canaques à la défaite. Ils s'étaient emparés d'une cinquantaine d'armes à feu : des instructeurs leur eussent enseigné l'entretien des fusils et l'usage de la hausse. Faute de quoi, les chassepots, encrassés de poudre après quelques coups tirés, ne devenaient plus que d'inutiles bâtons finalement jetés.

J'avais, dès l'enfance, en dépit de ma timidité d'allure, adoré les aventures. Celle-ci, dans laquelle je me trouvais jeté avec mes parents par le fait de notre exil et de mes fonctions dans la brousse, en était une terrible : pourtant, elle ne m'enthousiasmait pas.

D'abord, le sort de mes parents et surtout de ma mère m'inquiétait infiniment. Un homme peut encore avoir la bonne chance d'être tué en se défendant, mais une femme avait en perspective toutes les horreurs avec des ennemis comme les Canaques !

Puis ces mêmes ennemis étaient des hommes qui luttèrent pour reconquérir leur indépendance. Si atroces qu'ils fussent dans leur façon de faire la guerre, ils n'en avaient pas moins le droit absolu de se soulever contre une civilisation qui, plus meurtrière que la sauvagerie, condamnait implacablement leur race à mourir.

Quelle cruelle ironie pour des amis de la liberté d'avoir à se battre contre ces hommes !

Pourtant, s'ils venaient nous assaillir, il faudrait bien se défendre !

À ce moment, j'étais fort mal avec mon voisin, le lieutenant Gaillard. Mon bureau se trouvant contigu au poste militaire dont les limites étaient assez vagues, il eût prétendu y étendre son autorité et se trouva fort mécontent lorsque j'y fis venir mes parents isolés sur leur montagne et très exposés.

Je ne m'arrêtai pas un instant à ses criailleries et eus à m'en féliciter.

Mon père et ma mère étaient venus un samedi camper chez moi, n'emportant qu'un peu de linge et quelques effets : le transport du reste devait se faire le lundi. Dans la soirée du dimanche, leur paillote brûlait ! Qui l'avait incendiée ?

Pemboas et Oébio, les deux grandes peuplades montagnardes voisines, redoutées des petites tribus du littoral conservaient le vieil esprit guerrier et la haine des envahisseurs blancs. Or, nous avions eu beau nous montrer très fraternels avec les Canaques, nous étions blancs !

De plus, la case que nous occupions en qualité de locataire appartenait aux Henry, très honnêtes marchands (ce qui, dans les pays civilisés, est souvent contradictoire), concessionnaires d'un immense terrain en friche où paissait leur bétail. Et ces braves gens avaient eu dans le temps maille à partir avec les indigènes. Assiégés par ceux-ci, ils s'étaient bien défendus, M^{me} Henry faisant le coup de feu comme un homme : les Canaques avaient une revanche à prendre.

Ils la prirent en brûlant notre demeure où-tout fut consumé, sauf une marmite en fonte.

Il pouvait être dix heures du soir.

Je revenais d'une promenade avec Dubois qui, ayant fêté le jour du Seigneur, se trouvait un peu éméché.

Nous venions de passer à pied sec le petit torrent presque desséché qui limitait le poste au sud-est. Soudain, la sentinelle en faction de ce côté m'interpella :

— Monsieur Malato, regardez donc ! On dirait qu'il y a le feu à la maison de vos parents.

En trois bonds, je suis sur le plateau où s'élève le bureau télégraphique; je regarde au nord-ouest. La paillote abandonnée flambe. Au même moment, plusieurs détonations se succèdent, partant de la maison Henry.

Je me précipite à la table de manipulation pour appeler mes deux correspondants. Pas de réponse ! L'aiguille aimantée des deux galvanomètres, au lieu d'osciller régulièrement sous les intermittences du courant, *renverse* follement.

— Le fil est coupé des-deux côtés m'écriai-je.

Erreur ! Il ne l'était que d'un seul : sur la ligne d'Oégoa, au nord, c'est-à-dire dans la direction de l'incendie, ce qui prouvait bien que le sinistre n'était pas accidentel.

Sur la ligne de Touo, au sud, la communication se rétablit le lendemain. Un violent orage ayant éclaté vers le soir, mon correspondant avait cru prudent de *mettre à la terre*, c'est-à-dire de couper le circuit.

À jeun, Dubois n'était pas, un héros, mais, ce soir-là, sa demi-ébrété lui donnait du courage. Les Henry étaient évidemment en péril : leur famille s'était augmentée par l'arrivés de trois de leurs enfants : deux charmantes filles de dix-sept et quatorze ans, Lizzie et Emma, et un fils de quinze, Targuy. Quelle proie pour les Canaques !

— Il faut aller à leur secours, fit résolument Dubois.

— Allons-y ! répondis-je, émerveillé de son accès de bravoure.

Nous étions armés, lui d'un coupe-chou, acheté,, à Nouméa, moi d'un vieux mousquet prêté par les Henry et chargé... à cailloux. Pas de balles et une seule capsule !

Peu après, l'administration, pour nous éviter le sort de mon collègue Riou, envoya un revolver avec vingt-cinq cartouches à. chacun des agents du télégraphe détachés dans la brousse. Celui qui me fut expédié était une arme dérisoire, dont le chien s'abattait sans atteindre le percuteur. Trois fois, je le renvoyai à la direction de l'artillerie pour qu'on daignât le changer ou en faire autre chose qu'un simulacre ; trois fois il me fut retourné sans la moindre réparation.

Ce fut cependant avec une telle arme que je vécus à Oubatche pendant les quatre premiers mois de l'insurrection !

Quant au fusil prêté par les Henry, il était aussi illusoire que devait l'être le revolver. La nuit où Dubois et moi volâmes au secours de la famille anglaise, l'unique capsule me faussa compagnie et la platine de l'arme tomba à terre.

Très heureusement, nous n'eûmes pas à livrer bataille. Les Henry étaient sur leurs gardas, armés, bien approvisionnés de munitions, Ils étaient cinq d'âge à combattre et comptaient de plus avec eux un libéré à leur service, leur cuisinier malabar Ruinsamy et quelques « engagés » néo-hébridais, qu'ils ne malmenaient point : ils eussent pu se défendre.

Les Canaques, qui avaient incendié sans risques notre paillote abandonnée, n'osèrent point donner l'assaut à leur massive habitation où une dizaine de fusils pouvaient les recevoir. Ils s'égaillèrent dans les fourrés, observant le camp dont les séparait un large ruisseau au cours torrentueux.

— Rentrons au poste, dis-je à mon compagnon. On doit nous chercher et nous croire tués. Ici en peut se passer de nous.

L'air frais de la nuit, en dégrisant Dubois, lui avait enlevé son intrépidité passagère.

— Vous avez raison, me répondit-il. Allez tout doucement : je serre la main au fils Henry et vous rejoins dans deux minutes.

Et, me faussant compagnie, il s'en va... boire du vin chaud avec les Anglais pour se donner du cœur.

Le ciel était assez sombre, parcimonieusement éclairé par un mince quartier de lune. Cette circonstance me sauva probablement la vie : les Canaques, s'ils entrevirent à distance ma silhouette se détachant vaguement dans la pénombre, durent la prendre pour celle de quelque arbrisseau.

Après avoir attendu en vain mon compagnon, je me décidai à reprendre seul le chemin du poste où mes parents devaient me chercher, terriblement anxieux de ma disparition.

Et voilà que les soldats, apercevant des lueurs suspectes dans l'épaisseur des fourrés, commencent un feu roulant dans ma direction !

Par bonheur, un détachement de forçats envoyés jadis à Oubatche pour y tracer un embryon de route, avait creusé le long de cette voie inachevée un fossé pour l'écoulement des eaux. Je me précipitai dans cette tranchée et, le dos courbé, le pas rapide. débouchai sur le pont établi en aval sur le torrent.

— Halte là ! Qui vive ? crie la sentinelle en armant son fusil.

— Télégraphe !

Les soldats ébahis et mes parents, qui me cherchaient partout, accourent. Tous s'étonnent que j'aie pu échapper à l'œil des Canaques et aux balles des Français.

(suite)
(Le Peuple, 8 décembre 1937)

Le lendemain fut calme jusqu'au soir. Mon correspondant de Touho étant rentré en ligne, je pus transmettre de ce côté la nouvelle alarmante à Nouméa, en même temps que j'envoyais Dubois avec son aide-surveillant indigène rétablir le fil dans la direction d'Oégoa.

Le lieutenant Gaillard, qui avait perdu la nuit précédente, se réfugiant au blockhaus après avoir fait noyer inutilement une provision de poudre, s'était décidé, le jour venu, à réintégrer son habitation. Il faillit y être tué : un geste de la *popiné* qui vivait avec lui le fit se retourner alors qu'un Canaque, arrivé sans bruit, allait vraisemblablement le frapper de son casse-tête. L'indigène disparut.

Dans la soirée, la montagne dominant le camp ce hérissa de lueurs étranges, à moins de deux cents mètres du bureau télégraphique. Les Canaques — sans doute les mêmes qui avaient brûlé notre paillote — étaient là, rampant silencieusement et tentant d'incendier les herbes sèches qui eussent communiqué le feu aux bâtiments du poste. Ils demeuraient invisibles, mais on voyait leurs torches s'avancer ou reculer au ras du sol.

Une demi-douzaine de soldats grimpèrent aussitôt sur le flanc de la montagne et ouvrirent un feu à volonté sur ces cibles mouvantes. Fusillade parfaitement inoffensive, car les torches étaient non portées à la main mais attachées à l'extrémité de sagaies longues de deux mètres.

Néanmoins, si peu meurtrière qu'elle fut, cette fusillade tint en respect les assaillants. Les Oébias, ces farouches rois de la montagne, frémissaient d'impatience : ils voulaient la guerre aux blancs ; mais les petites tribus de la côte la redoutaient tout en souhaitant au fond du cœur l'anéantissement des *poupoualés*. Elles-mêmes eussent été les premières anéanties.

Les velléités de révolte sur ce point du littoral n'allèrent donc pas plus loin. Quelques Canaques revinrent au poste les jours suivants, d'abord timidement, apportant bananes, ignames et volailles, en se déclarant naturellement innocents de l'incendie de notre paillote dont ils ne pouvaient deviner les auteurs. Le lieutenant Gaillard sut profiter de la situation dans son propre intérêt. Tantôt sévère, tantôt conciliant, il arracha aux indigènes nombre de cadeaux en nature.

Lorsque, plus tard, des indemnités furent réparties aux victimes de l'insurrection, nous ne reçûmes pas un centime, non plus que d'autres déportés établis dans la brousse. Comme il est de règle, les grosses sommes allèrent aux riches concessionnaires ou éleveurs qui en avaient le moins besoin.

Il y eut encore quelques chaudes alertes. Toute la région nord était fébrile : au centre minier d'Oégoa, distant d'Oubatche de trente-cinq kilomètres. la population, fréquemment prise de panique, courait se tapir dans une galerie à l'entée de laquelle des colons anglais avaient braqué un canon bizarre fondu avec des boîtes de conserves.

Un jour entre autres se produisit une bousculade effarée vers le souterrain. Deux cents guerriers, annonçait-on, s'approchaient, traversant le Diahot, pour tout massacrer. L'émoi calmé, on sut qu'il s'agissait simplement de quelques pupilles venant avec des sacs faire la récolte des sauterelles qui, périodiquement, s'abattent par nuages comptant des myriades de ces insectes sur les cultures. Ces ravageurs ailés, longs comme le doigt, sont à la fois un fléau pour la végétation et un régal pour les gastronomes.

L'autorité calma un peu les frayeurs des habitants d'Oégoa en envoyant de Nouméa un détachement de marsouins occuper la vallée du Diahot. À Oubatche, la situation demeurait inquiétante. Constamment, le fil télégraphique était coupé dans l'une ou l'autre direction. À peine avais-je envoyé Dubois réparer une rupture vers le nord qu'une autre se produisait vers le sud. Il était d'un intérêt vital qu'en pareil moment, la

localité ne demeurât point isolée ; je portais alors avec mon facteur indigène, emportant un rouleau de fil de fer et réquisitionnant en route deux ou trois Canaques, que j'avais bien soin de faire marcher devant moi. De temps à autre, je portais négligemment la main à la crosse de mon revolver... qui n'eût point fonctionné en cas de besoin.

Cette arme de parade, que je portais à mon côté, comme le sabre de la grande-duchesse, me protégeait moralement. Une fois, elle sauva la vie à mes parents et à moi.

C'était un dimanche. Nous avons reçu la visite de Malakiné, chef de Diahoué, venu nous vendre un gros poisson fumé. et l'avons retenu à déjeuner. C'était un homme sympathique, point quémendeur comme la plupart de ses confrères : désintéressement, du moins apparent, dont on lui tenait compte.

Au dessert, il nous proposa une promenade jusqu'à sa tribu, distante de douze kilomètres. Nous acceptâmes, confiants en la bonhomie du potentat noir. Toutefois, j'emportai mon revolver.

À un kilomètre du poste, un certain nombre de Canaques feignaient de labourer avec des bâtons pointus durcis au feu. Je ne sais quelle intuition me fit deviner en eux des Oébias, c'est-à-dire les plus redoutables sauvages de la région.

À cette époque, je ne connaissais guère le dialecte d'Oubatche ; mes parents encore moins. Je ne pus donc saisir le sens de quelques mots que Malakiné échangea avec eux. Nous poursuivîmes notre route.

Plus tard, j'ai compris que ces Canaques s'étaient réunis pour nous attaquer, mais qu'ils n'avaient pas cru l'instant arrivé pour le faire. Sans doute n'étions-nous pas encore assez éloignés du poste, ou bien, nous supposant armés tous trois, ne se jugeaient-ils point assez nombreux. D'autres allaient les rejoindre : ils pourraient avec plus de facilité nous surprendre et nous massacrer à notre retour.

Ce plan faillit réussir. Arrivés à Diahoué, mes parents trouvant suffisante une marche de trois lieues, s'assirent sur le gazon. Et moi, infatigable à cette époque, tourmenté d'un irrésistible besoin de locomotion — car j'avais passé trois mois rivé à la table de manipulation, dormant dans mon fauteuil devant l'appareil Morse — je les quittai pour pousser un peu plus loin.

Toutefois, j'eus la bonne idée de laisser à mon père le revolver, sous prétexte qu'il m'embarrassait.

Puis, je poussai à un bon kilomètre plus loin. À un lieudit « le Vieux-Diahoué », près d'un joli ruisseau ombragé d'un bouquet d'arbres, s'élevait une petite case habitée par une *popiné*. Créature avenante avec laquelle, lors de précédentes excursions, j'avais échangé gaiement quelques mots sans m'arrêter.

Elle était là, à sa place favorite, sous un bel arbre qui plongeait ses fortes racines dans le clair ruisseau tout en chauffant sa tête feuillue au soleil flamboyant. À côté d'elle, une vieille et quelques *tayos* d'âge plutôt mûr étaient accroupis sur le sol, formant un tableau champêtre qui évoquait les Géorgiques.

Désireux de participer à cette pastorale virgilienne, je vins m'asseoir sur le vert gazon, auprès de ces braves gens auxquels il ne manquait que la flûte classique. Mais bientôt, je fus frappé par l'attitude des Canaques et l'expression inquiétante de leurs visages. Ces physionomies noires semblaient s'assombrir encore. La plus jeune des *popinés*, ordinairement souriante, était elle-même toute changée ; un regard rapide comme l'éclair, que je surpris dans ses yeux, me révéla toute une haine de race.

Et maintenant, de nouveaux indigènes arrivaient, descendant de la montagne, tous avec un air des moins rassurants. Maigre la confiance que j'avais toujours eue en Malakiné et qui devait rejaillir sur ses sujets, l'intuition finit par s'éveiller en moi que ces enfants de la nature voulaient m'occire. Ils en avaient sans doute le droit puisqu'ils étaient noirs et que j'étais blanc ! Sans doute, comme les premiers rencontrés sur la route, hésitaient-ils encore, attendant d'être plus nombreux avant de s'attaquer à un « capitaine télégraphe » qu'ils pouvaient croire armé d'une foudre portative !

Mais cette hésitation ne durerait pas longtemps.

(suite)
(*Le Peuple*, 9 décembre 1937)

Je songeai à mon père, à ma mère surtout, qui allaient être surpris et massacrés. Un homme pouvait mourir en se défendant, mais une femme ? Si angoissante que fût cette pensée, je n'en laissai rien paraître sur ma figure. Je fis part à mes excellents compagnons de mon intention de poursuivre ma promenade et leur demandai d'aller pendant ce temps me cueillir un régime de bananes que je prendrais à mon retour.

Sur ce, m'étant levé fort tranquillement, je fis, sans me presser, quelques pas dans la direction opposée à celle que je voulais prendre. Puis, certain d'être caché par le feuillage aux yeux des indigènes, dupes de mon machiavélisme, je dessinai brusquement un crochet à gauche, et, me courbant dans les hautes herbes, je partis au triple galop vers Diahoué..

Derrière moi, j'entendais ceux que j'avais quittés en appeler d'autres par des sifflements aigus et rapides auxquels il était répondu de même façon. Sans doute les avais-je quittés à temps !

Quelques minutes d'une course échevelée m'amènèrent au but, hors d'haleine.

Je respirai en voyant mes parents vivants et fort tranquilles.

Pourtant, ils étaient debout, prêts à s'en retourner vers Oubatche. Malakiné leur avait conseillé de ne pas m'attendre, afin de pouvoir cheminer plus commodément le long du rivage avant la marée montante. Bon marcheur et connaissant bien le pays, je les aurais rejoints par des sentiers de traverse, assurait le chef paterne.

Ce désir de nous séparer n'était pas sans accroître mes suspicions nées vaguement de la rencontre des pseudo-cultivateurs et fortement accrues par l'attitude des Canaques du Vieux-Diahoué. Et cependant, Malakiné avait pendant si longtemps inspiré à tous une telle confiance que j'hésitais encore à voir en lui un traître de mélodrame.

D'ailleurs, que faire ? Nous étions dans sa tribu, loin du poste, et prévenir de mes soupçons mes parents eût pu provoquer un geste irrémédiable. Malakiné, d'ailleurs, comprenait le français et l'idée ne me vint point de les avertir en italien.

Je résolus de ne pas perdre de vue le chef : c'était la seule chose à faire pour le moment.

Nous marchions, Malakiné, ma mère et moi sur la même ligne, mon père formant l'arrière-garde. Il était profondément absorbé dans la lecture d'un numéro du « Siècle », que lui avait prêté un colon de passage et qui ne datait que de trois mois. Son ignorance du danger me faisait frémir, mais comment lui donner l'éveil sans risquer de précipiter la catastrophe ?

Le village apparaissait désert, les cases derrière lesquelles nous passions étaient vides sauf deux ou trois, où quelque vieillard impotent, accroupi à l'entrée, nous considérait d'un œil narquois. À chacun d'eux, Malakiné jetait en passant quelques mots que je ne comprenais pas, sans doute de l'argot canaque employé dans certaines occasions spéciales.

Et il me semblait que les regards des vieux anthropophages luisaient plus sardoniques.

Malakiné tenait à la main un grand poisson fumé qu'il avait vendu à mes parents. Sans doute songeait-il que nous n'aurions guère le temps de le manger, étant nous-mêmes destinés à alimenter ses compatriotes.

Vint à passer un indigène de force et d'âge moyens. Le chef l'appela et, lui donnant à porter le poisson, l'invita à se joindre à notre groupe.

Cette rencontre fut heureuse pour nous, car de la phrase impérative du chef, je compris tout juste les deux derniers mots « poupoualé lékem », qui constituaient, une injure ordurière à l'endroit, si j'ose dire, des étrangers blancs.

Désormais le doute n'était plus possible ; j'étais fixé sur les bons sentiments de Malakiné, plus réaliste que Cambronne.

À voix basse, je mis ma mère au courant du danger imminent. Elle avait peur des souris mais elle ne craignait pas la mort. : résolument sa main étreignit le manche de son ombrelle. Pauvre arme qui eût été bien vite brisée !

Sur la plage, je ramassai une branche assez droite pouvant à la rigueur servir de bâton.

Mon père, lui, lisait toujours le « Siècle » ! Son esprit était en France, tout à la lutte des républicains contre Mac-Mahon.

Et voici, arrivés à un tournant de la côte, que devant, nous, à un kilomètre, se dessine une langue de terre assez boisée, surplombant la grève.

— Endroit propice à une embuscade, pensai-je.

À ce moment, un point rouge au faite d'un arbre attire mon attention...

Je le montre à ma mère et nous devinons.

C'est un des Oébias rencontrés à l'aller que ses camarades ont mis en vigie pour signaler notre retour, afin de nous attaquer alors que nous reviendrons fatigués et que leur nombre se sera accru.

Seulement, pourquoi ces sauvages bien intentionnés ont-ils commis la maladresse de choisir pour sentinelle le seul d'entre eux qui fût vêtu — et vêtu d'une chemise de laine rouge ?

Ignorent-ils donc que cette couleur se détache particulièrement sur le vert du feuillage ?

Sous les arbres se meuvent des points noirs ; d'autres Canaques qui, tout à l'heure, vont tomber sur nous.

L'instant critique est arrivé. Je tourne la tête vers mon père, qui marche toujours à trente pas derrière nous. Bonheur ! Il a enfin levé les yeux de dessus son journal et, mon regard rencontrant le sien, je lui fais un signe auquel il ne peut se méprendre : en un instant, il est auprès de nous.

Deux mots chuchotés suffisent : il tire de sa gaine le revolver impuissant mais décoratif ; je brandis mon bâton et, passant sans façon de chaque côté de Malakiné, nous l'encadrons fermement.

Ce potentat, maintenant, n'en menait pas large. Il nous avait crus sans défiance, et craignant seulement d'être lui-même atteint par les projectiles, pierres ou sagaies, qui devaient pleuvoir sur nous, il avait cheminé le plus possible à l'écart de notre trio, tout en le surveillant. À présent, son regard indiquait l'angoisse. Quant à son compagnon, qui portait toujours le poisson, il marchait abasourdi, semblable à un automate.

Et nous passâmes ! Les Canaques, nous voyant sur nos gardes et nous jugeant prêts à brûler la cervelle au chef de Diahoué, n'eurent pas un mouvement pour nous attaquer.

Une fois ce lieu dangereux bien dépassé et parvenus à proximité du poste, nous relâchâmes notre otage, non sans lui avoir adressé d'amers reproches. Il protesta de son innocence avec toute la tartuferie d'un gouvernant européen, mais il ne remit plus les pieds à Oubatche tant que nous y demeurâmes.

CHAPITRE XIII Retour au chef-lieu

Le 1^{er} septembre fut une date fatale pour l'insurrection canaque. Ataï qui, pendant neuf semaines, avait réussi à tenir campagne contre les colonnes mobiles, fut surpris avec les restes de sa tribu décimée dans la forêt d'Amboa. Avec lui périrent nombre de ses guerriers ainsi que son sorcier Rako. Ce dernier offrait la particularité d'être nain et bossu, anomalie chez les Canaques, en général modèles de la statuaire.

La tête d'Ataï fut envoyée en France. Une oreille lui manquait, qui avait été dévorée par un auxiliaire canala : les vainqueurs galonnés, pour rapporter leur trophée, y firent, dit-on, coudre une autre oreille, prélevée sur un cadavre de simple guerrier. Ne fallait-il pas affirmer de façon matérielle le triomphe de la civilisation sur la sauvagerie ?

Depuis vingt-sept mois, je vivais à Oubatche en pleine nature et la monotonie de ce paradis terrestre finissait à la longue par peser. L'immensité bleue et sereine qui nous enveloppait semblait quelque majestueux linceul étendu par la déesse de l'oubli. Mon père, d'abord charmé de la beauté pittoresque de ce coin de l'île, s'y sentait maintenant mourir d'inaction ; il ruminait, exaspéré, les phases de sa vie tempétueuse, ses colères et ses souvenirs.

L'homme, dit-on, n'est pas fait pour vivre seul, bien qu'il ne soit pas toujours un être très sociable. Mon père fût peut-être devenu enragé si le hasard n'avait amené un jour, devant notre habitation, un trio de déportés des plus sympathiques avec lesquels nous fûmes heureux de fraterniser.

(suite)
(*Le Peuple*, 10 décembre 1937)

Gemer, Barbant et Brunetti, habitants d'Oégoa, avaient, en prospectant dans notre région, découvert à Galarinou un gisement aurifère. Il apparaissait sérieux à en juger par des paillettes qu'on ramassait dans un ruisseau, mêlé au sable et au quartz. Ces braves camarades eurent une vision de fortune qui ne se réalisa point.

C'était, du reste, le meilleur compagnon du monde : généreux et bon vivant. Possédant à Paris, dans le haut de Charonne, une modeste bicoque il s'était trouvé à le fois, comme petit propriétaire et comme esprit avancé — deux choses qui vont rarement ensemble — désigné aux suffrages de son quartier comme chef de bataillon. Brave homme et homme brave, Gomer était demeuré à son poste jusqu'à l'agonie de la Commune et il avait eu la chance d'en être quitte pour la déportation simple.

À chacun de ses voyages entre Oégoa et Galarinou, Gomer gravissait la colline sur laquelle était perchée notre paillote et venait s'asseoir fraternellement à notre table. Quelquefois, il passait la nuit sous notre toit et la conversation se prolongeait : on évoquait Paris, si lointain et toujours présent à notre esprit.

— À notre retour *là-bas* disait Gomer, c'est vous qui serez mes hôtes.

.....
À la veille l'Insurrection, j'avais demandé mon rappel au chef-lieu où, du moins, on pouvait recevoir une fois par mois des nouvelles télégraphiées d'Europe en Australie et apportées en six jours par le courrier de Melbourne-Sydney.

La révolte déclenchée et le séjour dans la brousse n'étant plus de tout repos, j'avais prié mon chef de service de ne point donner suite à ma demande. Question de dignité ! Et ma mère fut la première à m'approuver, malgré le péril incessant qu'on courait à demeurer dans le voisinage des Oéhias.

Après la mort d'Ataï, il y eut une courte accalmie et je pus, sans rougir, renouveler ma demande. Elle était fort légitime — deux ans et demi de brousse ! — et reçut un bon accueil.

Vers la fin d'octobre, mes parents et moi nous nous embarquions à bord du vapeur *Havilah* qui, longeant la pointe nord et la côte ouest, nous ramenait à Nouméa.

Déjà, l'insurrection rugissait de nouveau. À peu près étouffée dans la région d'Uraï et de Boulgupari, elle s'éveillait soudainement sur la même côte ouest, au nord du pénitencier agricole de Bourail. Le riche éleveur Houdaille, qui vivait en voluptueux satrape, sur sa concession de la Poya, était massacré, ainsi que divers colons, des libérés et des Chinois. Le chef indigène Mavimoin, coupable de sympathie pour les blancs, tombait lui-même sous les coups des Canaques de Mouéo.

Notre retour au chef-lieu fit sensation parmi nos amis déportée. Les scènes tragiques de la brousse, racontées par des rescapés, avaient bouleversé les esprits. On nous demandait par quel miracle, ayant eu pour voisins les terribles Oébias, nous n'avions pas été dévorés.

Nous revenions dans une agglomération urbaine après plus de deux ans passés en pays noir, passablement déshabitués des habitudes et presque du langage des villes. Notre digne ami Étienne, boulanger démocrate, qui avait été condamné à mort, peine commuée en déportation, pour le soulèvement communiste de Marseille, se chargea de nous remettre au courant de la vie normale. Il y réussit sans trop de peine et, peu de temps après, me demanda de servir de professeur à sa fille qui, âgée de quatorze ans, s'épanouissait en une beauté victorieuse sous les feux du soleil tropical.

Je maudis *in petto* l'ami qui condamnait un jeune homme de vingt et un ans, sortant d'un jeûne prolongé, à un rôle de Tantale. Je n'abusai pas de la confiance paternelle, mais ce fut dur.

Nous trouvions Nouméa changé : une bouffée d'air frais commençait à y pénétrer — contre-coup des événements politiques de France. Le maréchal de Mac-Mahon était, battu par les républicains, devenue majorité à la Chambre : l'amnistie commençait à se destiner à l'horizon. La situation morale des déportés s'en trouvait améliorée.

Grand événement : la presse avait fait son apparition. Un journal satirique venait d'être fondé par l'ex-commis de la marine Locamus, esprit avancé et hardi. Hebdomadaire de combat, la *Revue Illustrée* menait une campagne acerbe contre les satrapes locaux, suffoqués de pareille irrévérence. La population, condamnée jusqu'alors au régime du *Moniteur officiel*, se soulageait en s'esclaffant des attaques dirigées contre les autocrates. Le directeur des postes, M. de Signorio, sous l'administration duquel les lettres demeuraient boîte restante pendant quatre ans, passait un mauvais quart d'heure ; *Errare postalum est sed perseverare signoricum !* écrivait Locamus.

Sous la libérale administration du gouverneur Olry, un fait énorme, juge la veille invraisemblable, se produisit : un conseil municipal vint remplacer le grotesque conseil privé. Conseil municipal élu au suffrage presque universel (les résidents français et libres, seule électeurs, ne formant qu'une partie de la population).

Mon père, s'était lié d'amitié avec un ancien trésorier-payeur du Sénégal du nom de Simon, devenu à Nouméa épicier et conseiller municipal. Simon, destiné à conquérir les fonctions de maire, était radical et franc-maçon, ce qui, en Nouvelle-Calédonie, en l'an de grâce 1878, équivalait presque à l'anarchisme d'aujourd'hui. Quinquagénaire bedonnant, moins vif de corps que d'esprit, il vivait en vieux garçon.. avec une gouvernante créole sénégalaise qui s'était fort attachée à ma mère.

Chère Mme Laroque ! Elle était tout cœur, avec une tournure d'esprit un peu islamique. Elle nous affectionnait tous trois. Mais qui peut scruter sa destinée. Comme Aziz, elle eût dit : « C'était écrit ! » Elle m'avait fait présent d'une belle gandoura ¹⁶ blanche que j'ai longtemps conservée. Qu'est devenu ce souvenir ? il est parti dans quelque bourrasque, comme sont partis le béret de Ponsard, une fine jaquette de soie, cadeau d'Aziz, et les livres que m'avait donnés, à mon départ de France, mon maître Berthereau. reliques destinées à s'éparpiller au vent des orages ! Où sont les neiges d'antan ?

CHAPITRE XIV

La mort entre chez nous.
Louise Michel à Nouméa

¹⁶ Robe arabe, d'une seule pièce et sans manches, avec trois ouvertures pour passer la tête et les bras.

Le coup le plus douloureux allait nous frapper.

Ma mère était arrivée à un âge très critique pour la femme. Jeune fille au système nerveux affiné et au sang pauvre, elle avait été condamnée par les médecins, oracles faillibles, à ne point dépasser sa quinzième année. Plus tard, angoisses, secousses l'avaient torturée et l'eussent laissée broyée sans son grand courage qui lui donna la force de réagir. Ruine, emprisonnement au milieu des plus tristes créatures, lamentables victimes de la société, exil aux antipodes après une dure traversée de cinq mois, marquée par des tempêtes et la faim perspective de supplice et de mort sous la hache des cannibales, elle avait gravi tout ce calvaire. Maintenant, que la destinée lui laissait, à quarante-huit ans, un faible répit, la détente devait s'effectuer, irrémédiable.

Ce répit même n'était que relatif : l'insurrection canaque, enrayée dans le centre de l'île, continuait de se dérouler dans le nord. Après les massacres de la Poya et de Mouéo, le grand centre de Bourail avait été, pendant plusieurs nuits, l'objet de tentatives audacieuses de la part des révoltés.

Sans autres engins que leurs sagaies, munis d'un tison enflammé, les Canaques s'étaient efforcés d'incendier les paillotes des concessionnaires. Devant le littoral de la même région, trois petits bâtiments, que pilotaient Je vieil Espagnol Marianne et ses deux fils — caboteurs chargés de ravitailler une colonne de troupes — avaient été surpris et leurs équipages massacrés. Les soldats affamés, battant les marécages à la recherche des ravitailleurs, y trouvèrent d'abord un bras, puis des paniers indigènes remplis de chair cuite et désossée.

(suite)

(*Le Peuple*, 12 décembre 1937)

Les nécessités obligeaient à augmenter le nombre des bureaux télégraphiques dans la brousse, et ma mère qui ne craignait rien pour elle-même, craignait que j'y fusse envoyé. Cette appréhension, qu'elle s'efforçait de dissimuler, la minait.

Un soir, étant demeurée plus longtemps que d'habitude sous la véranda de nos amis Étienne, alors que commençait à tomber la fraîcheur vespérale, elle se sentit frissonner. Je me trouvais, à ce moment, dans une amicale réunion de collègues. En rentrant à la maison, je vis ma mère malade. Le lendemain, elle demeura alitée. Le médecin de marine, appelé en hâte, ne nous rassura pas : il prescrivit pourtant de la glace.

De la glace ! Où en trouver sous ce ciel de feu ? Oh ! mes galopades effrénées dans les rues de Nouméa, me disant que tout retard pouvait être fatal. Finalement, on m'indiqua le cercle fondé par le marquis de Boisserolles. gentilhomme décavé. J'y courus, le cœur se rompant d'angoisse, et revins, bondissant comme un fou. J'emportais ce trésor : quelques fragments de glace. Hélas ! il était trop tard : au milieu d'une effrayante hémorragie, ma mère agonisait !

Elle mourut le lendemain.

Ce que furent nos sentiments, à mon père et à moi, je n'ai pas à le décrire ici : nous nous sentions broyés au plus profond de nous-mêmes. Je dirai seulement que mon amour mystique de la liberté — religiosité retournée — s'aviva de la haine irréconciliable des proscripteurs et des tyrans. Plus tard, cette haine devait, avec la réflexion et l'étude, s'étendre des individus aux institutions.

Pourtant, les obsèques de ma mère furent religieuses. Par respect non pour un culte ennemi, mais pour la volonté de la morte. Libérale et tolérante, elle était demeurée déiste et, quoique ne pratiquant point, avait maintes fois exprimé le désir d'être enterrée comme l'avaient été ses ascendants. Ce fut une dure épreuve pour mon père, qui s'était battu à Rome contre la Papauté ; cependant, lui et moi nous nous inclinâmes.

Le libertaire que je suis devenu ne regrette pas de l'avoir fait.

Quelques jours après. Louise Michel, que nous ne connaissions pas, arriva chez nous, venant de la presqu'île Ducos, avec une lettre de Mabilley, qui avait été le compagnon de cage de mon père à bord du *Var*. La vaillante révolutionnaire était autorisée, ainsi que plusieurs autres blindés, à résider au chef-lieu, où elle pourrait exercer sa profession d'institutrice.

Mon père s'empessa de la présenter à Simon et à quelques autres amis. Celle que, naguère, on dépeignait comme une furie vomissant la flamme et le pétrole, était maintenant reconnue une sainte laïque, d'une abnégation sans bornes, égale à son courage.

Grande, vigoureuse et laide, mais d'une laideur que le front immense et la douceur magnétique des yeux, où rayonnait la pensée, transformait en beauté. Louise Michel apparaissait non la virago, mais la prophétesse.

Musicienne, poète, dessinateur, avec une intuition et des envolées admirables, elle était, en outre, d'une érudition encyclopédique.

On lui trouva un local pouvant servir d'école, un piano et même des élèves. Mais Louise était la générosité poussée aux dernières limites : elle ne se faisait pas payer la moitié des leçons et distribuait à des quémandeurs le produit des autres.

Aussi ne faisait-elle pas ses deux repas tous les jours, et sans l'intervention autoritaire de ses amis n'eût-elle pas mangé du tout.

Mon père s'était, en quelque sorte, improvisé son tuteur, et c'était bien nécessaire. Cette femme à l'intelligence supérieure vivait entièrement dans sa vision d'avenir, étrangère aux contingences et aux besoins courants.

Elle se laissait emporter par son rêve, poétesse de la Révolution !

Écrivain imagé, dont les envolées reflétaient l'âme ardente, Louise Michel apparaissait dans ses œuvres, vers ou prose, la romantique nourrie de Victor Hugo. Elle excellait dans la ballade. Par contre, ses romans et pièces de théâtre, en dépit de la note profondément humaine et des hautes pensées qu'on y rencontre, donnent une impression de décousu : quelque chose comme le rêve du fumeur d'opium.

À la presqu'île Ducos, elle avait connu quelques Canaques recrutés dans les tribus de l'intérieur pour le compte de l'administration pénitentiaire. L'un d'eux, Daoumi, auquel la déportée apprit à lire, lui communiqua, en échange, d'intéressants détails sur la vie de ces primitifs : vie qui a ses épopées et même ses idylles. J'ai admiré la sincérité de coloris et de sentiment avec laquelle Louise Michel, dans des légendes que publiait la *Revue Illustrée*, savait broser des tableaux de la vie canaque. Et, pourtant, durant ses huit ans de séjour en Nouvelle-Calédonie, elle n'a jamais eu l'occasion de dépasser le périmètre de la presqu'île de Nouméa, soit quelque dix kilomètres.

De l'aride territoire de la déportation, parsemé d'une maigre végétation et de miaoulis rabougris, Louise Michel voyait, dans un rêve étonnant de réalisme, les vertes profondeurs de la brousse : frais bouquets de bananiers et de cocotiers aux troncs élancés, clairs ruisseaux bondissant sur des roches pailletées de mica, cases semblables à des ruches, surmontées de bizarres sculptures en bois. Et, dans ce cadre, le déroulement de la vie primitive, avec les mêmes passions humaines qui impulsaient nos ancêtres de l'âge de pierre.

J'avais, de mon côté, les poches bourrées de notes et l'esprit saturé d'observations glanées pendant un séjour de deux ans et demi dans la brousse. Je livrai à Louise Michel mon trésor, qui s'ajouta à celui apporté par Daoumi.

Ce fut vers ce moment que le sépulcre en lequel étaient ensevelis vivants les vaincus de La Commune, commença à s'entrouvrir. Le courrier de Sydney, mouillant en rade de Nouméa, apporta, un beau jour, la nouvelle, transmise en Australie par le télégraphe, que le Parlement français venait de voter une amnistie... partielle.

Certes, cette loi, qu'avaient précédées un certain nombre de grâces, n'était pas encore la grande libération : elle ne touchait qu'une partie des communards. Mais,

attestant la force grandissante du courant républicain, elle présageait la venue de l'amnistie générale.

En attendant ce beau jour, Louise Michel nourrissait un grand projet qu'elle me communiqua en me proposant de le réaliser avec elle. C'était d'effectuer à pied, dès que l'amnistie plénière lui aurait rendu toute liberté de mouvements, le tour du littoral néo-calédonien.

Mon chef de service, Charles Lemire, avait, quatre ans auparavant, exécuté en soixante-douze jours un voyage de ce genre, reconnaissance préparatoire à l'établissement d'une ligne circulaire. Cette randonnée, qui, aujourd'hui, n'est plus qu'une agréable promenade, offrait alors de sérieuses difficultés, sans parler des risques.

Pas de ponts sur les rivières !

Force était, si l'on ne rencontrait pas de gué, de les traverser sur les épaules d'un Canaque ou à la nage.

— Cela ne fait rien, me disait tranquillement Louise Michel. D'abord, je m'habillerai en homme : ce sera plus commode pour voyager dans la brousse. Pour les rivières ?... Je ne sais pas nager, mais je ferai la planche et vous me remorquerez sur l'eau. Voilà tout !

Belle occasion pour des journaux satiriques d'exercer leur verve. Mais cette perspective nous troublait pas.

Toutefois, ce dessein d'étudier sur le vif, dans leurs tribus, la vie de ces indigènes dont elle faisait d'intuition un tableau poétisé, ne devait jamais se réaliser. Louise, retenue au chef-lieu par son école, revint en France l'année suivante, au lendemain de l'amnistie, rappelée par des nouvelles alarmantes de sa mère, qu'elle aimait tendrement. Et moi, je fus renvoyé dans la brousse, chargé de la gérance du bureau de Thio.

CHAPITRE XV

Mon dernier poste. — Le chef Kary et le P. Morris. — Les éclaireurs canaliens.

Après six mois de retrempe au sein de la civilisation (!), j'allais me replonger dans la vie sauvage.

Muni, cette fois, d'un revolver fonctionnant, je pris congé de mon père, de tous nos amis, le 21 avril 1879, m'embarquant à bord du transport la *Dives*.

(suite)

(*Le Peuple*, 13 décembre 1937)

L'insurrection canaque était morte, l'amnistie s'approchait. Quelle nouvelle page de ma vie allait s'écrire maintenant ?

Je voyais mon père étouffer dans cet exil. Il se remémorait les luttes de sa vie passée : la barricade de la rue Santa-Brigitta, à Naples, où il était tombé, le front fendu par le sabre du commandant Pignaterra et prisonnier des bourboniens ; sa première évasion ; ses exploits à Livourne, où il avait, à son tour, capturé le gouverneur Leonetto Cipriani et proclamé le triumvirat Guerrazzi-Montanelli-Mazzoni ; sa seconde évasion à Frusino, dans une caisse trouée ; la résistance au coup d'État du 2-Décembre ; puis la vie calme de famille, repos auquel allaient succéder les tempêtes de l'Année Territoriale et, au lendemain de la Commune, l'effondrement, la ruine. Ce n'était pas la faute des hommes d'ordre si, après avoir sacrifié à son idéal de république universelle liberté et fortune, il n'avait pas été jeté au bagne de l'île de Nou, non comme adversaire politique, mais comme banqueroutier fugitif !

Pareilles réminiscences le suffoquaient. Tempérament sanguin, exceptionnellement vigoureux, il tombait terrassé par l'apoplexie. Évanouissement dont il ne sortait que lorsque je lui avais vidé nombre de cuvettes d'eau sur la tête et desserré ses mâchoires.

La prolongation du séjour en Nouvelle-Calédonie eut été sa mort, si salubre que fût le climat. C'était Paris qui le hantait, comme, du reste, tous les déportés. Et puis, si complète qu'eût été notre ruine, il ne désespérait pas de prendre une revanche.

Quant à moi...

J'avais maintenant vingt et un ans. Sentimental, romantique, à la fois ardent et timide, ayant horreur du commerce qui attirait mon père aventureux, mais, quoique consciencieux dans ma besogne de télégraphiste, n'ayant pas l'âme d'un rond-de-cuir.

Certes, je pouvais me tailler en Nouvelle-Calédonie une situation de tout repos. Doyen en fonctions du cadre colonial malgré mon jeune âge, appelé comme gérant de bureau à détenir dans la brousse presque tous les autres services, ce qui faisait, en somme, peu de travail et des suppléments de solde, je n'avais qu'à me laisser vivre béatement, en bon ruminant.

Pour beaucoup, la voie eût été toute tracée : s'incruster dans l'administration, se prévaloir habilement, une fois l'imminente amnistie votée, des épreuves familiales subies pour la République, maintenant triomphante, afin de prendre place parmi les étoiles de la haute société nouméenne, épouser quelque fille de riche épicier amoureuse de la particule comme le font les nobles décavés, pêcheurs d'Américaines. Finalement, devenir un bureaucrate de marque avec un bout de chiffon à la boutonnière.

Cet idéal n'était pas le mien.

« Certes, j'aimais le pittoresque de la grande île océanienne, ses indigènes attardés au cycle préhistorique, les études du folklore, grâce auxquelles j'avais échappé à l'engourdissement bureaucratique. Et, sentimental comme je l'étais, je m'y croyais attaché par la tombe à peine refermée de ma mère. Plus tard, ma conviction s'est formée que les défunts vivent en nous, que leur souvenir fidèle seul méritait un culte, et non les éléments décomposés de leurs cadavres.

Mais devais-je sacrifier aux vains rites de la mort la vie de mon père, qui menaçait de s'éteindre sur cette terre d'exil ?

Telles étaient les pensées qui luttaient en moi tandis que la *Dives* m'emportait vers ma nouvelle destination.

Vingt-quatre heures après son départ de Nouméa, le navire fit relâche à Lifou, l'île centrale du groupe Loyalty. Bloc de corail surgi de la mer, elle est à peine recouverte d'une mince couche d'humus, et partout, sous son pied, le voyageur sent le calcaire. Cependant, une forêt y a poussé. Deux missions, l'une protestante, l'autre catholique, s'y concurrençaient âprement. Concurrence économique autant que spirituelle, la direction des âmes se complétant par la vente du calicot et de la ferraille.

Je débarquai avec les officiers du bord. Mais, ne me sentant attiré ni par l'homme de l'Évangile, ni par celui de la Bible, je m'en fus, après un coup d'œil sommaire sur les cases indigènes de Chépénéhé, lieu de notre mouillage, visiter les grottes, qui peuvent être classées comme l'unique attraction de la petite île.

Elles sont au nombre de deux.

L'une, remarquable par ses stalactites et ses colonnades, repaire de gigantesques chauves-souris qui, lorsque j'y pénétrai, s'enfuirent, effarées et tournoyantes, devant la torche allumée de mon guide canaque. L'autre, de dimensions immenses, qui semblait, par les spirales d'un escalier naturel, s'enfoncer dans les abîmes souterrains.

Je m'y engouffrai avec mon guide. Le reflet de sa torche endiamantait les cristallisations du roc : c'était très beau. Et comme j'avais gardé un tour d'esprit classique, revivifié dans ce cadre primitif, je ne manquai pas d'évoquer le souvenir des fameux personnages antiques : Ulysse, Télémaque, Énée, qui, de leur vivant, avaient effectué une descente aux enfers.

Certes, ils ne virent pas décor plus imposant. À la vérité, le Styx manquait, mais il était remplacé par la mince nappe d'un petit lac dont l'eau était salée : nous étions au niveau de la mer, qui s'infiltrait à travers la masse calcaire.

Quelques heures plus tard, la *Dives* levait l'ancre, mettant le cap à l'ouest. Le lendemain matin, à mon réveil, je la vis mouillée devant l'îlot escarpe de Bota-Méré, à l'embouchure de la rivière de Thio.

C'était l'heure du flux : la mer montante débordait dans la vallée en une nappe immense, mêlant ses eaux à celles de la rivière. Une baleinière, qui avait conduit à bord le sous-lieutenant chef du poste militaire, s'en retourna, m'emmenant vers un long bâtiment en bois, toiture de zinc, adossé au flanc d'une montagne rougeâtre et nue.

C'était le télégraphe.

Sous la véranda, j'eus la surprise d'apercevoir des visages connus d'immigrants venus en même temps que moi dans la colonie, à bord du *Var*, quatre ans auparavant. Le coiffeur Pricot, beau parleur prétentieux, seizième de savant, n'avait pas fait fortune, malgré son bagout, et s'était mué en surveillant du télégraphe. À côté de lui, sa femme, petite brune, laide et illettrée, qui, pendant tout son séjour à Thio, s'obstina à me qualifier de « régent » (pour gérant) et leur enfant, âgé de quelque huit ans, pauvre créature sans cesse rudoyée par ses père et mère...

Le collègue que je venais relever me donna sommairement les indications nécessaires, puis il me serra la main et partit s'embarquer, ravi de retrouver les délices de Nouméa. Il était jeune et, à Thio., l'élément féminin manquait terriblement. Seulement trois femmes blanches, dont une Anglaise acariâtrement vertueuse. Quant aux *popinés*, elles étaient monopolisées par le missionnaire mariste.

Mis ainsi au courant des êtres et des choses, je pris en mains la gérance du télégraphe, ainsi que celle de la poste, du timbre, de l'enregistrement, du domaine et des fonds publics (quelque chose, je crois, comme 400 francs !) Je devais même plus tard, le poste militaire ayant été supprimé, joindre à ces attributions les portefeuilles de la marine (le mouvement du port à signaler) et de la guerre (quarante Canaques commandés par le chef de guerre Simon, qui eussent croisé la sagaie à ma première réquisition).

Pouvoir discrétionnaire dont je n'ai pas abusé : j'eusse rougi de chercher à pourchasser comme des fauves les derniers débris des tribus insurgées errant affamés dans les montagnes.

*
* . *

Pourvu maintenant d'une documentation sérieuse, j'avais écrit une monographie sur la Nouvelle-Calédonie, ses habitants et leurs légendes.

Etude de folklore, qui ne contenait rien d'incendiaire ! Mais le directeur de l'intérieur, beau type de conservateur et rond-de-cuir vieux jeu, me fit notifier officiellement qu'il était interdit aux fonctionnaires de publier quoi que ce fût.

Ce personnage majestueux et autoritaire, qui interdisait la publication d'une œuvre sans même l'avoir lue, oubliait le grand nombre d'écrivains — prosateurs ou poètes — qui ont échappé à l'engourdissement bureaucratique en noircissant du papier : Rochefort, Armand Silvestre, le poète Joséphin Soulayr, et combien d'autres !

(suite)
(*Le Peuple*, 14 décembre 1937)

Je séjournai près de deux ans à Thio.

Cette localité était un centre minier où vivaient une vingtaine de blancs, colons où libérés, employés à l'extraction du nickel, avec un certain nombre de manœuvres néo-hébridais.

Au début de l'insurrection, l'attitude menaçante des Canaques de Thio avait forcé la population, y compris le gérant du télégraphe, à se réfugier en hâte à Canala. Seuls étaient restés trois durs à cuire qui, ne voulant pas abandonner leurs pénates aux pillards, patrouillaient dans la journée d'une habitation à l'autre et, la nuit, allaient coucher dans l'îlot de Bota-Méré, se relayant pour y faire bonne garde à tour de rôle. Thio étant considéré comme point stratégique, un détachement de vingt-deux marsouins y fut envoyé sous les ordres d'un sous-lieutenant. Dès lors, l'attitude des indigènes changea. Après avoir participé aux massacres de Bouloupari et pillé les paillotes abandonnées des fugitifs de Thio, ils se tinrent cauteusement sur l'expectative, puis bientôt offrirent leurs services aux *poupoualés* contre leurs frères de race. Commandés par le chef de guerre Simon, ils aidèrent à traquer les révoltés du massif de l'Aoui.

Catholiques, ils suivaient les instigations du Père Morris, leur directeur spirituel bien plus influent sur leur esprit que le piêtre Philippe Dopoua, leur chef temporel. Le plan des missionnaires se déroulait : brouiller les cartes pour faire pièce au gouverneur Olry.

Le Père Morris était un homme tortueux et sans scrupules, mentalement contemporain de César Borgia. Un jour, me promenant dans un village indigène, en compagnie de deux autres Européens, j'entendis ce Révérend qui, prêchant dans une case, sans soupçonner notre approche, exhortait ses ouailles à mépriser les avances des blancs et à décliner toutes relations avec eux.

Pour mieux consolider son influence sur son troupeau, il lui faisait accroire qu'il « travaillait papier » (c'est-à-dire était en relations épistolaires avec le bon Dieu. Ce qui lui permettait de prédire le temps, à l'instar des sorciers et faiseurs de pluie. À cet effet, il envoyait chaque jour vers mon prédécesseur un messenger chargé de lui rapporter les indications météorologiques. Lorsque je fus mis au courant de cette imposture, je vengeai la crédulité publique bafouée, en communiquant à l'astucieux missionnaire des renseignements légèrement erronés.

Comment les deux pères — le Révérend et l'Eternel — se sont-ils tirés de là ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'un beau jour, l'homme de Dieu cessa d'envoyer son messenger au bureau télégraphique.

Ce n'était encore rien : dans les premiers temps de l'insurrection, des Canaques de sa mission avaient empoisonné une source, à l'intention des marins et des soldats. *La Vire*, sous les ordres du commandant Rivière, étant au mouillage, quelques hommes descendus à terre se dirigèrent de ce côté. Ils allaient boire, lorsque certains indices éveillèrent leur suspicion. Les indigènes du lieu, pressés, firent des aveux ; leur directeur de conscience, interrogé, dut reconnaître qu'il n'ignorait pas cette tentative d'empoisonnement. Seulement, se hâta-t-il d'ajouter, l'ayant apprise en confession, il ne s'était pas senti le droit de crier gare à ses compatriotes. Le commandant Rivière n'était pas anticlérical ; cependant, sans la crainte de créer des complications au nouveau gouverneur, il eût fait fusiller le bon apôtre ¹⁷.

Il y eut quelque chose encore de plus grave que cette complicité par mutisme. La petite tribu de Thio, forte seulement de trois cents âmes, dépendait, au moins nominalement, du grand chef de Bourendy. Kary, ainsi se nommait ce suzerain de Philippo, était un tout autre homme que son piêtre vassal. Il avait toujours refusé de se convertir, comprenant parfaitement que c'était abdiquer son autorité entre les mains du

¹⁷ Malato reproduit ici *texto* un passage de son livre *De la Commune à l'anarchie* (1894). Force est cependant de constater qu'Henri Rivière ne mentionne pas cet épisode dans ses *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie*, bien qu'il n'y fasse pas mystère de son mépris des « enfantillages religieux » et porte un œil critique sur les missionnaires. Il ne les accuse pas davantage de complicité dans l'insurrection.

missionnaire. Au physique, c'était un colosse dans le genre de Nundo, mais non une brute comme le chef de guerre de Canala.

La période trouble de l'insurrection était favorable aux brusques disparitions de gêneurs. Le Père Morris, si discret sur les tentatives d'empoisonnement tentées contre ses compatriotes, dénonça comme suspect de menées subversives ce mécréant qui refusait de se laisser baptiser.

Mais cette dénonciation, qui eût été mortelle sous le précédent gouverneur, ne produisit pas l'effet attendu. Kary s'était déclaré nettement, du premier coup, en faveur des blancs. Une médaille d'or lui fut décernée, ainsi qu'à ses confrères Kaké et Gélima.

N'ayant pu le faire fusiller, le Père Morris s'y prit autrement : il se rendit auprès du grand chef de Bourendy sous un prétexte quelconque.

Kary n'aimait pas les missionnaires, mais il pratiquait l'hospitalité, cette vertu des primitifs à peu près disparue chez les civilisés. Il offrit sa case au voyageur et le fit dîner avec lui.

Fut-ce le missionnaire qui accommoda le poulet auquel fut tordu le cou en cette occurrence ? C'est ce que je ne pourrais en conscience affirmer. Ce que j'appris seulement, autant dire sur place, car Thio n'est distant que de trois lieues de Bourendy, c'est que le lendemain de ce repas en tête à tête, l'hercule canaque toussait pour la première fois de sa vie ; que, le deuxième jour, il était devenu poitrinaire et que, le troisième, il mourait, baptisé *in extremis* par son hôte.

Ainsi se passaient les choses au bon vieux temps du pape Alexandre VI et de son digne fils, César Borgia.

Le missionnaire avait son homme sous la main : le frère cadet de Kary, déjà christianisé sous le nom de Louis. Il le fit aussitôt proclamer chef. Chef, mais non grand chef : cette dignité fut transférée à Philippo, devenu ainsi de vassal, suzerain. C'était plus commode pour le Père, qui avait toujours près de lui son aveugle instrument.

Je cite cet épisode tragique, aussi édifiant que le bon missionnaire qui s'y trouva mêlé, pour montrer de quelle façon souvent sont évangélisés les candides primitifs impertinemment qualifiés de sauvages. Parmi les missionnaires, il a pu s'en trouver quelques-uns d'humains, comme ce Las-Casas, qui proclama les crimes des civilisateurs espagnols dans le Nouveau-Monde (seize millions d'Indiens anéantis en moins d'un siècle), mais pour le plus grand nombre, comme pour Escobar, « l'intention sauve le fait » et « la fin justifie les moyens ».

Qu'importe la mort du corps, cette guenille, si l'âme s'en va vivre dans une éternité bienheureuse, à la droite de Dieu !

À Thio, je poussai mes études de folklore, partageant mes loisirs entre cette occupation, la culture et la chasse.

Quoique sachant difficilement distinguer une romaine d'avec une laitue, j'étais bien obligé de cultiver mon jardin, comme Candide. Grâce à cet exercice rural, qui fut celui de l'empereur Dioclétien à Salone, j'ai fini par pouvoir reconnaître un chou milan ou un chou cœur-de-bœuf.

La chasse n'était pas moins nécessaire pour ravitailler mon garde-manger.

Maintenant je rougirais d'abattre un innocent pigeon et me bornerais à le manger après l'avoir accommodé aux petits pois. Mais, à cette époque, quoique sentimental, je trouvais du plaisir à exercer mon coup d'œil sur d'infortunés volatiles, sans doute parce que je n'étais pas encore imbu des idées de Lamarck et de Darwin ! Aujourd'hui, j'éprouve beaucoup plus de sympathie pour nos frères dits « inférieurs » que pour un mercanti rapace, en lequel je me refuse absolument à voir un congénère.

Ce fut à Thio que j'eus la bonne fortune de nouer connaissance avec Pierre Delhumeau, auquel j'ai dû une grande partie de ma documentation.

C'était alors un jeune homme de vingt ans. Il n'en avait que quatre lorsqu'il fut amené en Nouvelle-Calédonie par ses parents, pauvres émigrants du littoral vendéen. La famille s'établit dans le sud, près de la tribu des Touanourous, n'ayant de voisin blanc

dans cette brousse qu'un vieux missionnaire. C'était le pays où vivaient encore, devenus très âgés, les deux héros de l'Énéide canaque que j'ai relatée précédemment : Damê et Kaâté.

Pierre grandit en enfant de la nature, se mêlant aux indigènes, partageant leur vie et leurs coutumes, au cannibalisme près, et apprenant leurs dialectes, qu'il parlait aussi bien qu'eux. Il fut mon professeur de touaourou, langue que depuis un demi-siècle j'ai quelque peu désapprise. Grâce à lui, je recueillis l'épopée historique de Damê, d'une richesse poétique moindre que le « Ramayana », mais d'une réalité beaucoup plus grande. Et aussi quelques autres.

(suite)

(*Le Peuple*, 15 décembre 1937)

Le jeune Delhumeau, que j'appelais en riant « un sauvage blanc », était dévoré du désir d'apprendre. Avec une courageuse ténacité, il avait harcelé le missionnaire d'Yaté jusqu'à ce que celui-ci lui eût enseigné à lire, un peu à écrire et à additionner. À cela se bornait son savoir.

Nous convînmes aussitôt de nous donner mutuellement des leçons : lui de folklore canaque, moi de grammaire et de calcul. Après lui avoir enseigné la soustraction et la multiplication, j'entrevis le jour où j'allais l'initier aux mystères de la division — l'âme professorale de mon aïeul maternel revivait en moi — lorsque la destinée nous sépara, Pierre Delhumeau, nature d'élite, infiniment supérieur par le bon sens, la droiture courageuse à nombre de coloniaux qui en savaient plus que lui, dut quitter la mine à laquelle il travaillait et se rendre d'abord à Nouméa, puis dans le nord de l'île. Pendant des années, nous continuâmes de nous écrire. Les tempêtes de la vie ont, à la fin, rompu ce lien épistolaire, mais je suis sûr que, s'il vit toujours, mon souvenir doit se présenter encore à son esprit, comme le sien vit aussi dans ma mémoire.

À Thio, je fis connaissance de l'ancien membre de la Commune, Amouroux. Il était en ce moment forçat et allait, au lendemain de l'amnistie, devenir conseiller municipal de Paris — changements de situation fréquents dans la politique — lorsque la phthisie l'enleva comme il préparait sa candidature à la députation.

Amouroux et plusieurs autres bagnards politiques avaient offert leurs services contre les insurgés noirs. Était-ce sincère conviction que la civilisation française valait mieux que la sauvagerie canaque ? Ou bien désir de profiter des événements pour améliorer leur atroce situation ?

Qui peut le dire ? Peut-être les deux à la fois !

Quoi qu'il en soit, leur offre avait été acceptée. Amouroux et ses compagnons furent détachés à Canala, sous les ordres de l'autorité militaire, moins rigoureuse que la chiourme. On leur donna un large col marin pour les distinguer des forçats de droit commun ; on leur accorda le port des cheveux et de la barbe, ce qui complétait la démarcation.

Si leur intervention contre les insurgés canaques fut très discutée parmi les communards, je dois dire que les « éclaireurs canaliens » — ainsi les désigna-t-on — se montrèrent plus humains qu'on ne l'est généralement à la guerre. Au lieu de traquer les vaincus fugitifs avec la volupté du chasseur et des les abattre à loisir sans péril, les hommes au collet bleu s'approchaient d'eux à découvert pour leur crier que la résistance était impossible et les inviter à se rendre.

Quand je vis Amouroux pour la première fois, il m'apportait le sac du courrier expédié par mon collègue de Canala. J'eus un tressaillement devant son collet bleu qui, avec la fine moustache, décelait sa qualité de forçat de la Commune.

Je lui verrai la main avec la sympathie déférente due par un jeune homme à un martyr d'une cause généreuse et déclinai ma qualité de fils de déporté : nous fraternisâmes.

Quelque temps après, Amouroux revint à Thio avec plusieurs de ses camarades. Deux nouveaux habitants de la localité s'étant joints à moi, nous leur offrîmes un véritable banquet auquel participèrent courageusement les deux sous-officiers du poste — des Parisiens. Ce rapprochement de l'armée et de communards, encore nominalement des forçats, avait été accepté par le sous-lieutenant chef du détachement — grand signe des temps ! On sentait la venue imminente de l'amnistie générale !

Le repas fut plantureux et dûment arrosé. C'était plus que n'en pouvaient supporter les estomacs de nos hôtes, débilités par le régime du bagne.

« Ô Corse aux cheveux plats ! Que la France était belle »... avait commencé Amouroux lorsque le champagne, succédant au café et aux liqueurs variées, eut donné le signal des chants et déclamations.

Car la génération d'alors, moins guindée que celle d'aujourd'hui, ne rougissait pas d'extérioriser ses sentiments à la fin des fraternelles agapes.

Mais Amouroux, parti pour nous réciter d'un trait les célèbres iambes de Barbier, qu'il possédait parfaitement, ne put jamais dépasser le deuxième ou le troisième vers. Non pas que son esprit eût chaviré au fond de sa coupe, seulement la digestion était laborieuse.

Qu'on se représente Tantale convié aux noces de Gamache, à sa sortie de table !

Les autres communards résistaient.

L'atmosphère du banquet se maintenait dans une agréable chaleur exempte d'effluves orageux ; la bonne harmonie ne cessa de régner jusqu'à l'heure où nous nous séparâmes après avoir triplement toasté au triomphe de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Et ce fut sans doute pour affirmer cette fraternité que je me retirai en soutenant de chaque bras un sous-officier.

Aidons-nous les uns les autres !

CHAPITRE XVI L'amnistie

L'amnistie générale des vaincus de la Commune, qui avaient combattu pour sauver d'une restauration monarchique la République maintenant triomphante, fut votée à Paris le 14 juillet 1880, Date doublement mémorable, qui évoquait la gloire du passé en l'associant au bonheur du présent.

Cette grande mesure avait été précédée par un certain nombre de grâces, puis, la poussée libératrice devenant de plus en plus forte, par une amnistie très partielle, qui ne pouvait suffire. Maintenant la porte du retour était ouverte à tous : à tous, sauf ceux que la mort avait enveloppés de son linceul.

Cette amnistie générale était attendue depuis longtemps ; cependant, ce fut une commotion électrique. Toute la colonie en tressaillit, depuis la pointe septentrionale de Paâba jusqu'à la baie du Sud. Six mille communards : déportés simples, blindés et transportés, acclamèrent dans un même élan le triomphe de la République.

On croyait bien que cette République allait, une fois délivrée du pieux égorgeur Mac-Mahon, devenir autre chose qu'une étiquette illusoire.

Les forçats de la Commune, sortis du bagne, se promenaient dans les rues de Nouméa, toisant ironiquement les gardes-chiourmes qui ne semblaient pas fiers.

Parmi ces condamnés redevenus citoyens libres et peut-être, le lendemain, dirigeants, se trouvaient l'ancien maire de Puteaux, Roques de Filhol, Alphonse Humbert, Émile Girault. Le premier, jeté au bagne pour avoir favorisé des désertions de soldats versaillais sur le territoire de sa commune, allait être, d'enthousiasme, élu

député par ses anciens administrés. Humbert, condamné pour crime de journalisme, comme Maroteau, mais plus heureux que celui-ci, et sorti vivant de l'enfer du bagne, ne put, malgré ses efforts, pénétrer dans le paradis du Palais-Bourbon, mais il devait parvenir à mi-chemin : président du conseil municipal. Girault, d'un tempérament sanguin et combatif, plus propre aux luttes de barricades qu'aux joutes parlementaires, força l'enceinte du corps législatif et, s'y trouvant mal à l'aise, n'y resta pas.

Également sortis du bagne : Gaston Dacosta, mathématicien de valeur, qui eut à son retour la sagesse de se confiner dans le calcul différentiel et dans la « Grammaire des grammaires » ; Émile Giffault, géographe distingué, qui devait me voir, un jour son collaborateur à « L'Intransigeant » ; Émile Fortin qui, doux et souriant, s'était, jusqu'au dernier jour de la Commune, battu comme un lion à la tête d'un bataillon du vieux faubourg Saint-Antoine.

Désintéressé, il ne chercha pas à se prévaloir de ses souffrances pour pêcher un mandat et se contenta d'une modeste place de contrôleur au théâtre du Châtelet.

Après huit ans d'un martyre rendu plus douloureux par un amour brisé — toutes les femmes n'ont point la patience de Pénélope —, Fortin devait avoir une mort sans souffrance et même agréable : foudroyé par une embolie dans un repas au milieu de bons amis.

La plupart des forçats de la Commune appartenaient au groupement blanquiste qui, pendant la lutte, avait donné la note dominante.

Très en dehors de ce groupement était Allemane. L'antagonisme entre bourgeois révolutionnaires, tels qu'il s'en trouvait dans le blanquisme, et ouvriers des sections parisiennes de l'Internationale s'était manifesté pendant la Commune. Il devait revivre au lendemain de l'amnistie : Allemane, devenu un des chefs du parti ouvrier, soutint à ce moment des luttes acharnées contre les blanquistes. Éternels déchirements des partis d'avant-garde !

(suite)

(*Le Peuple*, 17 décembre 1937)

Plus tard, mon père m'a fait connaître deux anciens membres de la Commune : Dupont et Urbain. Fervents républicains mais exempts de tout sectarisme d'école, ils demeuraient à l'écart des disputes de groupes et témoignaient du plus aimable caractère. Ils semblaient avoir oublié, dans une douce atmosphère d'affection familiale, les horreurs de l'île Nou.

Deux fortes personnalités, types romantiques, méritent une mention spéciale parmi ces échappés de l'enfer : Charles Lullier et Maxime Lisbonne.

Le premier était un ex-lieutenant de vaisseau de quarante-deux ans, à la carrière athlétique. Élève officier, il s'était adonné à l'escrime avec des barres de fer en guise d'épée. Réformé sous l'Empire à cause de ses opinions avancées qu'il ne cachait pas, puis condamné plusieurs fois pour résistance à l'autorité, il était allé crânement-souffleter en pleine rédaction du « Pays » le directeur de ce journal, Granier de Cassagnac, insulteur des républicains. Ceux-ci, néanmoins, effrayés de sa violence de tempérament, l'avaient laissé à l'écart après le 4 septembre, le chargeant d'inutiles missions à l'étranger. Lullier possédait des capacités réelles, qu'obscurcissait malheureusement par intermittences un penchant accentué pour l'absinthe.

Le siège levé, Lullier était revenu à Paris, furieux d'avoir été joué.

Dans le vibrant meeting du Vauxhall, d'où sortit le Comité central, il se fit investir du commandement de l'artillerie fédérée.

Vint la journée du 18 mars où, Brunel et Duval, énergiques entraîneurs, eurent la grande part au succès. Toutefois ce fut Lullier qui, dans la nuit, reçut le commandement en chef des forces parisiennes.

Il fit occuper les forts du sud. Malheureusement, devant le Mont-Valérien, clef de la vallée de la Seine, il se laissa berner par le commandant Luckner. Celui-ci, gouverneur de la forteresse, fit appel aux sentiments de l'ancien officier de marine pour que la honte d'une capitulation lui fût épargnée, donnant sa parole d'honneur de demeurer neutre entre Paris et Versailles. Lullier, flatté de jouer un rôle magnanime, accéda à cette prière. Le bon escobar se hâta de télégraphier à Thiers pour se faire relever par quelque autre officier dont la parole ne fût point engagée ; Il en résulta le désastre du 3 avril.

Cette bétise de Lullier le fit accuser de trahison, destituer et incarcérer. Il s'échappa de prison et entama des négociations avec le gouvernement de Versailles.

Ces pourparlers n'avaient point eu de solution lorsque, le 21 mai, les troupes régulières pénétrèrent dans Paris. Lullier, arrêté, fut condamné à mort par un conseil de guerre et sa peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité.

Au bagne, où il rencontra la colère méprisante des forçats de la Commune, ce caractère de fer, que l'alcoolisme et un individualisme excessif avaient dévoyé, ne plia pas devant les gardes-chiourmes. Il refusa énergiquement de revêtir l'infamante livrée matriculée, demeurant nu jusqu'au jour où le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie lui fit envoyer de vieux effets de marin. Commisération pour un ancien frère d'armes qui s'était retourné contre la Révolution après avoir commencé à la servir ? Peut-être ! Peut-être aussi des influences s'étaient-elles exercées en haut lieu pour obtenir à l'ancien lieutenant de vaisseau un adoucissement de régime dont étaient loin de jouir les autres condamnés révolutionnaires.

Si Lullier forçat n'avait jamais voulu endosser le costume du bagne, un de ses cotransportés, une fois libre, refusa de se dépouiller du sien, l'arborant fièrement dans les rues de Nouméa comme un symbole du martyrologe révolutionnaire. On voyait passer dans sa vareuse de toile matriculée un homme d'à peu près quarante ans, à la physionomie ouverte et résolue, maintenant, la lèvre ombragée d'une courte moustache, bien pris dans une taille exiguë, mais boitant avec exagération. C'était Maxime Lisbonne qui, ancien acteur, puis directeur de théâtre, s'était trouvé, un beau jour, transformé en colonel de la Commune et avait rempli ce nouveau rôle avec le même brio que dans une pièce militaire. D'une intrépidité superbe et romantique, montant, cible vivante, au sommet d'une barricade pour allumer son cigare, il avait fini par tomber les deux jambes fracassées. Ce combattant, léonin comme Lullier mais d'une autre rectitude morale, eut une défense pathétique devant le conseil de guerre ; des témoignages à décharge le montrèrent humain, et généreux autant que brave. En considération de quoi il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Amnistié, Lisbonne reprit à Paris la direction d'un théâtre : les Bouffes du Nord, où il monta une pièce de Louise Michel, « Nadine », qui donna lieu à une bataille comparable à celle d'« Hernani ». Puis il ouvrit à Montmartre un établissement au caractère et au nom sensationnels « Le Bagne ». Tout Paris y courut pour contempler les portraits émouvants des forçats de la Commune et se faire servir des bocks, baptisés « boulets », par des garçons de café costumés en bagnards. Lisbonne gagna ainsi beaucoup d'argent, qu'il dépensa jusqu'au dernier sou, car il n'était point un ascète et tenait à rattraper le temps perdu à l'île Nou.

Mon père, en correspondance avec moi (la poste, maintenant reliée au télégraphe, fonctionnait mieux depuis le départ de M. de Signorino), me mettait au courant de ces particularités. Il m'apprit l'arrivée au chef-lieu de deux révolutionnaires italiens, Cipriani et Rava, demeurés pendant huit ans compagnons de paillote à la presqu'île Ducos.

Le premier avait commencé à dix-huit ans une vie aventureuse : désertant pour rejoindre Garibaldi à la veille d'Aspromonte ; se réfugiant en Égypte et y tuant, en légitime défense un compatriote suspect dans un conflit provoqué par la police ; passant ensuite en Crète et s'y mêlant aux insurgés avec Gustave Flourens ; finalement

compagnon de ce dernier devenu colonel de la Commune, et fait prisonnier dans la désastreuse sortie du 3 avril.

Rava, d'un révolutionnarisme profond et enthousiaste, sans la moindre pose théâtrale — ce travers dominant des Latins — avait été l'ami sincère et désintéressé de Cipriani, un peu autoritaire et d'un personnalisme absorbant. Plus tard, ils se séparèrent.

J'ai connu Pava à Paris, en 1881. Il était alors un beau jeune homme, d'allure douce et énergique, les yeux pensifs, la tête fine encadrée d'une épaisse chevelure noire. Douze ans plus tard, je l'ai revu à Londres, tout gris, vieilli par les soucis de la lutte pour la vie et d'une famille assez nombreuse à élever : son métier d'artiste peintre. Il lui avait point rapporté la fortune.

La journée du 14 juillet 1880, qui vit en France à la fois la promulgation de l'amnistie générale et la première célébration de la fête nationale, fut marquée à Paris par un enthousiasme immense. Ceux qui voient aujourd'hui dans cette fête devenue uniquement celle des bistros, la morne indifférence de la population, sceptique et saturée jusqu'au dégoût des grandes tirades politiciennes, ne peuvent guère se représenter la vibrante glorification de la République dans la capitale pavoisée partout du rez-de-chaussée au dernier étage des maisons.

À Nouméa, ville en miniature, dont la population se trouvait momentanément élevée par l'afflux d'une masse de déportés arrivés de l'île des Pins ou de la presqu'île Ducos, grand fut également l'enthousiasme. Dans ce fief de la chiourme et de l'autocratie galonnée, où régnait, la veille encore, une omnipotence grotesque, humide d'eau bénite, le cri de : « Vive la République ! » retentissait. Sur la place des Cocotiers, où allaient se célébrer les jeux populaires, dans un décor de drapeaux, banderoles, guirlandes et lampions, se dressait une estrade du haut de laquelle les autorités saluaient officiellement la démocratie et la liberté, traitées naguère en maudites. Le radical et franc-maçon Simon, devenu maire de Nouméa, siégeait à cette place d'honneur, entouré des conseillers municipaux. Et un frisson d'enthousiasme courut parmi la foule bigarrée des civils, des militaires et des Canaques, panachés, d'Arabes et de Malabars, lorsqu'on vit apparaître Louise Michel conduisant ses élèves qui chantaient la « Marseillaise ».

(suite)

(*Le Peuple*, 19 décembre 1937)

La « Marseillaise », ce chant jailli vibrant de la gorge des révolutionnaires de 1792, est encore, aujourd'hui, admirable de puissance, quoique les gouvernants bourgeois l'ai accaparé et que les socialistes l'aient répudié. Sous le despotisme mac-mahonien, cet hymne républicain avait été proscrit. Nulle n'était mieux qualifiée que l'héroïque combattante de la Commune, pour le faire entendre, victorieux, dans cette ville où les déportés avaient suivi leur martyr.

Peu de temps après parvint, par le courrier d'Australie, la nouvelle de cette amnistie plénière qu'on attendait de jour en jour. Maintenant les transports allaient arriver pour rapatrier les communards.

Ceux-ci se préparaient fiévreusement au départ. Un très petit nombre seulement allaient, de leur plein gré, demeurer dans la colonie, qu'ils seraient dorénavant libres de quitter : ceux qui, par une chance extraordinaire, s'ajoutant à un travail opiniâtre, avaient pu s'y créer une situation avantageuse.

Je dois confesser que, pendant cette période, les limonadiers firent de belles recettes.

La génération révolutionnaire de 1870, en majorité sanguine plutôt que nerveuse, n'était pas ennemie de la bouteille, non plus que de la chanson. Le premier siège de Paris accentua forcément cette tendance : on n'avait pas à manger, on but davantage

pour se soutenir, le vin et les spiritueux étant d'ailleurs à bas prix. L'habitude étant prise, on continua sous le second siège.

— Que voulez-vous ! déclarait avec une rondeur qui le quittait rarement l'authentique capitaine au long cours Peyrusset, ci-devant chef de la flottille insurgée. Pendant la Commune, tout le inonde se soûlait : je faisais comme tout le monde.

Il exagérait un peu, ce digne marin qui, avec sa haute taille, sa longue barbe et sa ceinture rouge, avait pastiché un type de forban très décoratif. Non, tous les défenseurs de la Commune ne s'enivraient pas ! Mais il y avait quand même beaucoup d'intempérants. Les soldats de Versailles, véritables fauves, se saoulaient à la fois de vin et de sang.

Déjà nos amis Étienne, Littré, Cipriani, Rava étaient partis ; Louise Michel également. Elle eût mis son honneur à s'en retourner la dernière, comme le capitaine qui abandonne son navire prêt à sombrer. Mais elle reçut de Paris des nouvelles la rappelant d'urgence auprès de sa mère. Très justement, elle sacrifia à l'affection filiale son désir un peu romantique et tout à fait inutile.

Avec les déportés, toute vie publique semble se retirer de ce pays. Plue de presse démocratique, de campagnes électorales, de courants d'opinion. Locamus, le fougueux polémiste, brise sa plume et s'adonne à la fabrication des conserves. Nouméa, un instant microcosme du Paris populaire, va redevenir la ville des épiciers et des fonctionnaires.

CHAPITRE XVII Départ de la colonie

À ce moment, ma situation à Thio était très sortable. J'avais enseigné la manipulation du Morse à mon surveillant et à un soldat, appelés à gérer des bureaux secondaires. Pricot étant parti, fier comme Artaban, fut remplacé par le surveillant métropolitain Caisson, accompagné de sa femme et d'un facteur adolescent, Simon. Celui-ci, fils d'un déporté mort à Urâï, me fut d'abord très sympathique et je m'efforçai de l'initier, comme Delhumeau, aux subtilités de la grammaire et du calcul. Peine perdue ! Passionné pour l'équitation et la chasse, le jeune Simon ne voulait connaître que le sport.

Le poste militaire ayant été retiré de Thio, je me trouvais détenir tous les services. Parti de l'exil volontaire comme fils de déporté, je représentais maintenant l'État français dans ce district perdu. J'eusse pu m'y montrer un autocrate au petit pied, et les colons m'y conviaient eux-mêmes, m'adressant, l'unique reproche de ne point m'immiscer dans leurs affaires.

J'avais assez de m'occuper de mes services, suffisamment multiples.

Une fois seulement j'usai d'autorité morale sur les indigènes : ce fut pour arracher à l'esclavage — peut-être à la strangulation — deux *popinés* des villages révoltés.

L'élément féminin étant sensiblement moins nombreux que le masculin chez ces aborigènes en voie d'extinction, les femmes des insurgés étaient laissées, comme un bétail, en propriété aux Canaques auxiliaires qui les avaient capturées après avoir massacré leurs maris. Deux d'entre elles s'échappèrent de la tribu de Nakéty, qui les gardait jalousement, pour se réfugier dans celle de Thio, où les attirait une inclination amoureuse. Les Nakétys vinrent réclamer âprement leur proie. Les malheureuses manifestaient l'intention de se pendre, solution qui eût été mauvaise pour tout le monde.

J'imposai ma médiation et les fugitives, du lieu d'être rendues à leurs maîtres, purent être acquises par leurs amoureux moyennant une rançon de monnaie calédonienne équivalant à environ trente francs. Les parties en litige s'en retournèrent dos à dos, également satisfaites, et je pus me considérer comme une sorte de Salomon.

Certes, la liberté pour tout individu de disposer de sa personne est, en principe, un droit imprescriptible qui ne devrait pas s'acheter. Mais, étant donné le milieu et les circonstances, cette solution était encore la plus pratique qu'on pût trouver.

La monnaie calédonienne, inventée par d'anonymes économistes canaques, pour faciliter les échanges, était faite des pointes trouées de certains coquillages, enfilées comme des perles, et s'évaluait à la longueur.

Lente à fabriquer, elle ne permettait pas à d'oisifs rentiers de vivre en se croisant les bras. Avec elle, au cours des fêtes, accompagnées de véritables marchés, les indigènes pouvaient acheter des produits de leur industrie, naissante, des cochons, quelquefois des femmes.

(suite)

(*Le Peuple*, 20 décembre 1937)

La libération par rachat des deux *popinés* fut le dernier acte de quelque importance que j'eus à accomplir dans la colonie. Cinq ans et demi s'étaient écoulés depuis que le *Var* nous y avait débarqués tous trois, nous demandant si nous verrions l'aube du retour. Hélas ! elle ne devait se lever que pour deux : la mort inexorable était venue frapper.

Maintenant, quel que fût mon serrement de cœur à la pensée de quitter sans doute à jamais la terre qui s'était refermée sur le corps de ma mère, j'étais décidé. Mon père, avec son vigoureux tempérament, à la fois sanguin et nerveux, étouffait dans cet exil en se remémorant Paris et les jours heureux d'autrefois. Les coups de sang se succédaient chez lui avec une fréquence alarmante : il est temps de partir. Naturellement, je l'accompagnerai au retour comme je l'ai accompagné à l'aller.

Tant pis ! Je troquerai la pâtée assurée pour l'incertain et la perspective de nouvelles luttes. Nous ne sommes pas plus riches qu'à notre arrivée ; il sera dur de se refaire une vie : qu'importe !

Sur ces entrefaites, une lettre de France nous annonce la mort, de ma grand-tante, venue de Lorraine habiter à Paris la pension Comoléra. Riche, tout au moins pour l'époque, et fortement avare, elle n'avait pour héritiers directs, que mon oncle et moi. Par prévoyance, elle nous avait, avant notre départ de France, manifesté son intention de reporter sur ma tête la part revenant à ma mère.

J'ai toujours eu horreur des calculs d'intérêts, successions, mariages d'argent et « espérances », mot affreux qui signifie le désir de voir mourir ses proches afin d'en hériter.

Mon père, de son côté, est juste le contraire d'un thésauriseur.

Cependant, la perspective de cet héritage d'une octogénaire racornie et dévote ne le désole pas outre mesure : il s'imagine qu'avec cet appoint, nous pourrions refaire notre vie.

Je ne partage pas cet optimisme. J'entrevois la silhouette de mon oncle, le chirurgien-major, vieil amuseur égoïste, dont mon père a jadis payé les dettes — crime que l'obligé pardonne rarement.

L'officier bonapartiste, qui ne s'est pas dérangé pour assister aux obsèques de ses parents morts sans fortune, a toujours été, par contre, assidu auprès de sa tante riche. Je suis sûr qu'il aura mis à profit notre éloignement.

Beautés de la famille ! L'affection, dans notre société où l'argent est dieu, ne se maintient pure qu'entre parents et enfants. Entre frères et sœurs, déjà, naissent les rivalités jalouses. Quant aux collatéraux, des ennemis intimes qui, neuf fois sur dix, éclaboussent et morigènent les parents pauvres, tout en cajolant les parents riches !

Je demande ma rentrée au chef-lieu et mon jeune collègue Desruisseaux vient me remplacer.

Mes préparatifs de départ sont vite faits. Deux indigènes pour porter mon bagage, un cheval pour franchir les 160 kilomètres me séparant du chef-lieu de la colonie, en traversant la chaîne centrale.

En route ! Adieu Thio, tes mines et tes mineurs, tes mercantis, ton cauteleux missionnaire, et son troupeau fanatisé ! Adieu la brousse !

En soixante heures de chevauchée, je vois disparaître successivement montagnes, forêts, rivières, marécages. Nulle mauvaise rencontre dans cette région, où naguère rugissait la révolte, pas même celle des fantômes irrités d'Ataï et de Judano !

J'ai dépassé Bouloupari, après être allé serrer la main à mon collègue Leterrier, successeur du malheureux Riou. Une famille anglaise, établie un peu plus loin, m'a donné, très affablement, ainsi qu'à mes compagnons noirs, cette hospitalité qui ne se marchande pas dans les pays neufs.

Puis, autre journée de marche et autre nuit de repos passée, celle-là, à la belle étoile, enveloppé de ma couverture, revolver au poing, dans la plaine de Cocétoloco. Et, le lendemain soir, je rencontre mon père, venu m'attendre à quatre kilomètres de Nouméa.

La petite ville me parut changée, plus morne qu'auparavant, par suite du départ de la grande masse des déportés. Nous allions partir les derniers ou les avant-derniers.

Je remis ma démission, renonçant par ce geste à devenir un jour retraité de l'État, ce qui est le rêve de tant de gens.

Cependant, mon excellent chef de service, paternel jusqu'au dernier moment, me délivra, après un examen passé non sans brio, un certificat élogieux en m'informant que je pourrais me présenter à l'École supérieure de télégraphie et, en sortir comme sous-ingénieur.

Ma démission ayant été acceptée, nous nous embarquâmes, mon père et moi, munis d'un viatique de 200 francs, à bord de la *Loire*. Ce bâtiment, imposant vaisseau et non plus simple frégate, appareilla dans la matinée du lendemain, 19 février 1881, à destination de Brest.

Brest, c'était de là que, cinquante-neuf mois auparavant, nous étions arrivés à trois sur cette terre d'exil, que nous quitions deux seulement !

Adieu, Nouméa !

Sous les yeux des flâneurs blancs et noirs, groupés sur le port, la *Loire* s'éloigne majestueusement de la rade. Sa machine trépide, sa mâture se couvre de toile, les commandements se succèdent.

Jusqu'au moment où, ayant dépassé la ceinture blanche des récifs et le phare Amédée, sentinelle de pierre immuable sur son roc, nous eûmes gagné la haute mer, je demeurai sans bouger, accoudé au bastingage.

Mon regard restait fixé sur le point du littoral, déjà s'effaçant, où se trouvait le cimetière de Nouméa.

Quand la Nouvelle-Calédonie eut complètement disparu à l'horizon, je redescendis dans la cage, maintenant ouverte, où, pendant un voyage de quatre mois, j'allais être le compagnon des rapatriés.

(suite)

(*Le Peuple*, 21 décembre 1937)

CHAPITRE PREMIER

Un retour de déportés

Emportant dans ses flancs bondés six cents personnes : équipage, passagers des deux sexes et de toutes catégories, le vaisseau-transport *Loire* laboure l'immense plaine de l'océan.

Aucune terre à l'horizon : rien que la grande symphonie en bleu du ciel et de la mer !

Le Pacifique se déroule à l'infini. Le navire, toutes voiles déployées — car la navigation à vapeur n'a pas encore complètement éliminé la voile — poursuit sa route au sud-est.

Vingt-huit communards amnistiés occupent au-dessus du pont, dans la partie basse, l'une des cages dans lesquelles, à l'aller, on empilait les prisonniers. Maintenant, au retour, la cage demeure ouverte.

L'amnistie du 11 juillet 1880, votée après neuf ans de luttes, rend la liberté à ces vaincus qui, la veille, étaient les uns déportés, les autres forçats.

Cependant, le capitaine Brown de Colstoun, qui commande le navire — « maître après Dieu » — affecte de considérer les amnistiés, rentrés de par la loi en possession de tous leurs droits civiques, comme de simples « graciés ». Nuance sérieuse. Quoique protestant, cet officier supérieur, fine fleur du réactionnarisme, était digne d'avoir étudié chez les jésuites.

Mon père est l'un des vingt-huit, et moi, qui l'ai suivi librement, je fais le vingt-neuvième. La veille, j'étais gérant de bureau télégraphique, détenant dans la brousse néo-calédonienne les divers services publics, maître Jacques de la bureaucratie, pouvant jouer au satrape. J'ai démissionné pour prendre place dans la cage, accompagnant l'amnistié comme j'avais accompagné le prisonnier.

Les déportés sont heureux de revoir la France. Pourtant, la plupart sont de pauvres hères qu'attendent, dès leur retour sur le sol natal, les désillusions et les amertumes. Quelques-uns sont vaguement hantés de rêves ambitieux : la politique, cette déesse capricieuse, ne leur doit-elle pas un dédommagement à huit années de martyre ?

Mon père et moi demeurons pensifs : nous songeons à ma mère qui, brisée par les épreuves successives : ruine, emprisonnement prolongé, exil misérable et risques angoissants au milieu de cannibales soulevés, repose maintenant dans le petit cimetière de Nouméa.

Il y a un demi-siècle, on était aussi mal que possible à bord des transports de l'État quand on n'appartenait pas à l'espèce supérieure des officiers ou fonctionnaires. Alimentation détestable et insuffisante, réduite encore en quantité et en qualité par les vols des magasiniers.

Aménagement abominable : c'est ainsi que notre grande cage, ouvrant à l'entrée, se terminait par une autre cage, petite et fermée, dans laquelle étaient enfermés quatre malheureux fous.

Dès la première nuit, comme, allongés dans nos hamacs, nous sommeillions, bercés par le roulis, nous fûmes réveillés en sursaut par des sons effrayants. Rauques, inarticulés, ils n'appartenaient à aucune langue et ne semblaient pouvoir sortir d'un gosier humain.

« Rrrango... rrrango... rrrango... ooû ! »

Je n'avais jamais entendu rien de plus sinistre, même dans les pilous-pilous canaques, alors que le fauve primate pouvait se déchaîner en pleine frénésie.

Ces sons incohérents, épouvantables à ouïr dans le silence de la nuit, venaient de la petite cage : ils étaient proférés par un des prisonniers, ex-quartier-maître, que la vie abrutissante du bord avait non seulement rendu fou, mais animalisé.

Malgré les protestations des amnistiés, ce voisinage exaspérant leur fut continué. Les malheureux déments, parqués dans un réduit sans air et demi-sombre de trois mètres carrés, subissaient le supplice des lions et des tigres encagés au Jardin des Plantes.

Au bout de quelques jours, la mort vint libérer le quartier-maître et rendre le repos à ses voisins.

Les autres fous étaient : un bureaucrate, qui avait perdu l'esprit en même temps que son avoir dans de mauvaises spéculations sur les mines. Complètement taciturne, il se promenait de long en large, d'un pas automatique d'ours en cage, en se frottant les mains ;

Un surveillant militaire alsacien, détraqué du militarisme, dont la marotte était de réciter à haute voix, des heures durant, la théorie de l'école du soldat. Quelle revanche pour les communards, maintenant libérés, de voir cet ancien garde-chiourme, portant encore l'uniforme, captif à son tour derrière des barreaux ;

Un gendarme. De superbe carrure, avec une physionomie ouverte et intelligente, ce dernier était de tous le plus sympathique. Il pouvait avoir la trentaine. Indépendant et imaginaire, probablement réfractaire à la discipline, il avait dû s'attirer l'hostilité, voire la haine des autres pandores. En butte à leurs tracasseries, il avait fini par sombrer dans le délire de la persécution. Ses collègues, disait-il, avaient installé dans leur compartiment un téléphone spécial leur permettant de surprendre ses paroles et même sa pensée. Un traitement humain eut pu lui rendre la lucidité ; jeté avec de fous frénétiques dans une cage sans air ni lumière, il devait fatalement devenir incurable.

Ces trois malheureux demeuraient abandonnés à eux-mêmes. Le médecin ne se dérangeait pas pour eux, et, d'ailleurs, qu'eût-il pu faire ?

C'était tout juste si on leur apportait dans les récipients en bois à forme d'auges, dénommés *bailles* dans la marine et communs à l'équipage comme aux passagers de dernier ordre, les aliments que nous-mêmes allions chercher à la cambuse. Et quels aliments ! Un liquide noirâtre et tiède représentant le café et où flottaient parfois des choses bizarres ; une eau chaude fallacieusement dénommée bouillon et ressemblant beaucoup plus à de l'urine ; une carne tri-hebdomadaire, toute nerfs, peau et os, dont le partage soulevait les plus grandes complications, et des légumes secs, contemporains, pour le moins, à la guerre de Crimée.

Cet ordinaire, qui était le nôtre, était aussi celui des fous et, tant bien que mal, ils arrivaient à se répartir leur pitance.

— De l'eau ! À boire ! demandait quelquefois l'un d'eux.

Sans les communards, qui leur passaient leur quart rempli d'eau, ces pauvres déments fussent morts de soif pendant que la *Loire* traversait les latitudes torrides.

C'était surtout le gendarme qui souffrait, ses deux voisins étant réduits à la simple vie végétative. Son imagination enfiévrée travaillait, travaillait.

— La terre n'est pas ronde, déclamait-il. Elle a la forme d'une colonne torse. C'est moi qui l'ai découverte, moi, fils de Sodome, et qui m'en glorifie !

Et, pendant que l'insensé débitait ces incohérences, le surveillant militaire commandait :

— Par la file de drôte... sur la gauche... prenez vos distances !

Pendant que le troisième aliéné, immuablement silencieux, continuait sa marche mécanique en se frottant toujours les mains.

Pendant les cent douze jours que dura le voyage, pas une fois ces prisonniers ne furent autorisés à quitter leur étouffoir.

Et, pourtant, à deux reprises, la porte de la cage se trouva ouverte.

Oubli d'un geôlier ou intervention pitoyable d'un communard ?

Le gendarme, traversant en toute sécurité notre compartiment, se dirigea vers l'escalier et monta sur la pont respirer à pleins poumons la brise vivifiante de l'océan.

Quel émoi ce fut, surtout la seconde fois !

La première, il s'était laissé ramener à peu près tranquillement dans sa cage, amadoué par de fallacieuses promesses. Mais, la seconde, il était arrivé au comble de l'exaspération et sa main droite étreignait un large couteau. Comment avait-il pu se le procurer ?

Oui, cette fois, ce fut émouvant.

Sur le passage du gendarme révolté, armé de son couteau, officiers, marins, soldats et même passagers se reculaient prudemment.

L'homme put ainsi monter sur la dunette de l'avant. Je l'admirai, superbe dans son attitude d'Ajax défiant les dieux, aspirant largement la forte brise chargée d'émanations salines. Quel sujet pour un peintre ! Sous la double immensité du ciel et de la mer, cet homme seul et dominant mille autres massés sur le pont et les tenant en respect !

(suite)
(*Le Peuple*, 23 décembre 1937)

L'enseigne de service avait appelé le capitaine d'armes, chargé de la police à bord, Celui-ci avait donné des ordres à son subordonné, le sergent d'armes, lequel les avait transmis au caporal d'armes, et, finalement, ce dernier aux gabiers. Mais aucun de ces braves n'osait s'approcher du redoutable couteau. D'assez loin, ils lançaient des nœuds coulants, que le gendarme évitait ou tranchait, puis des pièces de bois aussi par-dessus lesquelles il sautait avec une adresse de clown.

Grimpés sur les haubans, une dizaine de marins guettaient le moment de s'abattre sur lui, mais, en attendant, tous demeuraient figés.

Drame d'une émotion intense et qui dura bien sept minutes !

Finalement, le commandant de la *Loire* ordonna de faire jouer les pompes.

Aveuglé, assommé, submergé de paquets liquides, l'évadé comprit qu'il ne pouvait lutter contre l'intangible et inépuisable élément. Avec un grand geste, non de soumission aux hommes, mais de résignation stoïque à l'inexorable destinée, il jeta son couteau à la mer. À l'instant même, quinze braves se précipitèrent sur ce désarmé et, victorieusement, le réintégrèrent dans sa geôle.

Le *Var*, six ans plus tôt, en nous transportant de Brest à Nouméa, avait employé la bagatelle de 147 jours pour accomplir ce demi-tour du monde. C'était une vieille frégate, usée par les randonnées sur les océans. La *Loire*, qui détenait le rang supérieur de vaisseau, devait effectuer l'autre demi-tour Nouméa-Brest en un peu moins de quatre mois. Mais ce voyage de retour allait être très pénible pour le *vulgum pecus*, dont, j'étais, avec les communards rapatriés.

Ayant quitté le tropique pour descendre dans les régions tempérées, puis bientôt dans les régions froides, afin de doubler le cap Horn par 60 degrés de latitude, nous nous ressentîmes sans plaisir du changement de température. Nous traversâmes ainsi toute la largeur du Pacifique, courant toujours au sud-est, sans voir aucune terre et à demi congelés dans nos vêtements estivaux. Nous risquions d'être transformés en statues de glace, métamorphose au moins aussi vraisemblable que celle de M^{me} Loth en statue de sel, lorsque le commissaire du bord consentit enfin à nous délivrer des vareuses et des chaussettes de laine achetées avec les souscriptions parisiennes pour les communards rapatriés.

Sous l'action combinée du froid, d'une alimentation exécrationnelle et du manque de soins, trois des vingt-huit déportés passèrent de vie à trépas.

Le premier était -un vieillard, libre penseur naturellement. Il expira sans avoir eu le temps de se reconnaître et, malgré les protestations indignées de ses camarades, l'aumônier vint officier en face du cadavre. D'un même mouvement spontané, les amnistiés firent le vide devant l'homme noir, qui débita rapidement son latin sur le sac mortuaire. Puis, départ du prêtre, retour des déportés, salve de mousqueterie, balancement des couleurs et immersion dans les profondeurs du Pacifique.

L'amnistié qui décéda le second avait conservé jusqu'au bout sa lucidité et signifié sa ferme volonté d'être jeté à l'eau sans patenôtres. Ainsi fut-il fait. mais le haineux autocrate du bord l'en punit en refusant à sa dépouille les honneurs usuels.

Le troisième fut Lenôtre, brave capitaine de la Commune, à l'esprit lucide et ferme. Le régime du bagne et les corvées épuisantes, infligées de préférence aux forçats politiques, l'avaient rendu phthisique. Il mourut entre le cap Horn et Sainte-Hélène, alors que l'on remontait vers les altitudes chaudes. Sans doute le commandant de la *Loire* commençait-il à appréhender l'effet des protestations qu'allaient adresser les amnistiés de marque aux députés et journalistes libres penseurs, car il capitula : le prêtre s'abstint de paraître et les honneurs funèbres furent rendus à notre camarade.

Les cadres de la cavalerie — cette arme surannée — et de la marine étaient particulièrement bondés de réactionnaires, gentillâtres cléricaux, comme ils l'étaient à l'aurore de la Grande Révolution... comme ils le sont encore aujourd'hui !

Au lendemain de notre embarquement, un premier conflit avait eu lieu entre les communards et le commandant. Ceux-là avaient demandé à celui-ci l'exemption d'assister à la prière dite chaque soir sur le pont, devant l'équipage et les passagers.

— J'y assiste bien, moi qui suis protestant, avait répondu Brown de Colstoun, refusant péremptoirement.

C'était surtout l'obligation de se découvrir devant le représentant du Seigneur qui révoltait notre dignité. J'émis alors l'idée de monter sur le pont tête nue à ce moment solennel. Solution qui sauvegardait notre amour-propre, sans donner motif à des rigueurs.

Quelque chose comme la motion transactionnelle qui, dans les assemblées politiques, a pour but de concilier les contraires !

Pendant environ un mois, cela marcha, au grand dépit de l'état-major ; mais les choses allaient se gâter.

Le 18 mars approchait : anniversaire de la révolution communaliste. Trois blanquistes, camarades de lutte, de bagne et de gamelle : Dacosta, Fortin et Girault, avaient, depuis quelques jours, économisé une partie de leur vin pour fêter la grande date.

Mais l'autorité veillait, soupçonneuse, et, dans la matinée du 18, une minutieuse inspection du capitaine d'armes amena la découverte de cette réserve de vin, qui fut aussitôt confisquée.

Ce bon tour réjouit beaucoup les galonnés de l'arrière, défenseurs de la propriété, en théorie, mais qui, dans la pratique, n'hésitèrent pas à approuver la mainmise sur un capital liquide formé par l'épargne.

Indignés de cet abus de pouvoir, Dacosta, Girault et Fortin se rendirent ce soir-là à la prière, le chapeau sur la tête et refusèrent de se décoiffer. Ils furent immédiatement conduits à fond de cale et mis aux fers.

C'était à prévoir.

Au bout de huit jours, ils nous revinrent. Cette fois, Dacosta, seul, récidiva à ses dépens. Ses deux amis, aussi courageux que lui, mais estimant inutile d'engager la lutte du pot de terre contre le pot de fer, se bornèrent à monter sur le pont, comme les autres, décoiffés, un peu avant la prière.

— Les *purs* ! ricanait le monde bien pensant des cabines.

Parmi les amnistiés se trouvait un homme d'une quarantaine d'années, d'apparence et de mine bourgeoises, auquel personne n'adressait la parole. C'était l'ex-délégué de la deuxième commune de l'île des Pins, le nommé Saint-Brice. On lui reprochait d'avoir causé l'exécution de quatre déportés.

L'immense majorité des communards internés dans l'île étaient des travailleurs probes et laborieux. Il s'y trouvait, cependant, comme dans tout groupement humain, des indésirables. Peu nombreux, mais incommodes, ils étaient un fléau pour leurs compagnons, qui devaient se défendre contre leurs déprédations, ou leurs violences.

Une nuit, cinq hommes — communards bon teint ou non, je ne sais — s'en furent réveiller Saint-Brice, l'interpellant violemment au sujet d'une distribution d'effets retardée. Il voulut les expulser : collision, au cours de laquelle ils le malmenèrent au

point de lui crever une loupe poussée sur son crâne. Ils n'avaient pas eu l'intention de le tuer ; quand ils le virent étendu sur le sol, inanimé et sanglant, ils s'enfuirent.

L'autorité militaire fut ravie de pouvoir faire un exemple. Cinq hommes, désignés comme les agresseurs, furent arrêtés et traduits devant le conseil de guerre de Nouméa. Quatre furent condamnés à mort, un aux travaux forcés à perpétuité. Tous étaient des jeunes gens.

Les quatre condamnés à mort subirent leur sort avec le plus grand courage.

Parmi eux se trouvait un enfant de vingt ans, nommé Althos ou Athos. Il avait été arrêté sans avoir participé à l'agression, à la place d'un autre qu'il connaissait. Tous proclamaient son innocence, ses coaccusés les premiers. Mais ni eux ni Althos ne voulurent nommer le vrai coupable, et celui-ci, qui s'appelait Thomineau, n'ayant pas l'énergie de se dénoncer lui-même, laissa fusiller à sa place l'héroïque jeune homme.

Cet épisode poignant atteste à quel point les communards déportés tenaient en horreur la délation.

(suite)

(*Le Peuple*, 25 décembre 1937)

Saint-Brice, transporté à l'hôpital, d'où il revint bientôt guéri, avait reconnu pour ses agresseurs les cinq hommes qu'on lui présentait et parmi lesquels se trouvait Althos. Peut-être les conditions physiologiques dans lesquelles il se trouvait au début de l'enquête, la fièvre qui devait brûler son cerveau, affaiblirent-elles à ce moment sa lucidité. Sans doute aussi sa rancune exaspérée l'aveugla-t-elle. Mais les déportés, inexorables ne lui découvrirent aucune excuse, aucune circonstance atténuante : ils le mirent « au silence », c'est-à-dire en interdit, et pendant les quatre mois que dura le voyage, cette excommunication persista.

Admettant le droit de se défendre jusqu'à l'extrême, mais non celui de torturer par vengeance, je ne pus m'empêcher d'adresser quelquefois la parole à ce malheureux que la fatalité avait, dans un drame poignant, rendu successivement victime et bourreau et qui ne paraissait pas un méchant homme. Je fus d'ailleurs le seul.

CHAPITRE II

« Le sifflet ». — Sainte-Hélène.
Turillo di San Malato

Mes débuts dans le journalisme datent de ce voyage de retour.

Parmi les rapatriés de l'infanterie de marine se trouvait un soldat nommé Paul Limon, beau jeune homme d'esprit cultivé.

Nous nous liâmes et l'idée nous vint de tromper le désœuvrement de ce voyage monotone en créant un journal.

Un journal à bord !

Nous lui trouvâmes un titre qui n'avait rien de farouchement subversif : *Le Sifflet*. Faute d'un matériel d'imprimerie, dont nous n'eussions d'ailleurs pas su nous servir, nous en copiâmes à la main un nombre très restreint d'exemplaires, huit ou dix, que les lecteurs se repassaient.

Si pauvre qu'il fût — d'autant plus pauvre qu'il se distribuait gratuitement — ce journal obtint un succès de curiosité. Menus incidents du bord, bavardages, « impressions de *poulaine* », ce lieu collectif... d'aisances si l'on veut, étant, sur un transport, le dernier salon — en plein vent ! — où le fretin démocratique puisse causer. Agrippés d'une main à un câble de fer, tandis qu'ils se dégonflent, côte à côte, au-

dessus du réceptacle impur, leur nudité fouettée par la brise ou par l'écume des hautes lames, les assistants échangent des pensées profondes.

Non, il ne relevait pas du brûlot, non plus que du *Moniteur officiel*, ce *Sifflet*, notre enfant. Et cependant, les échos parfumés de la poulaine trouvèrent le sommeil du commandant Brown de Colstoun. Au troisième numéro, je crois, le *Sifflet* fut interdit par ordre supérieur. Simple plaisir d'étouffer les voix d'en bas sous le poids d'une autocratie brutale.

Nous avons doublé le cap Horn par une température quasi-glaciale et remontions maintenant vers des zones plus clémentes. La rencontre tumultueuse des deux océans, en ce lieu de notre planète, comme au large du cap de Bonne-Espérance, soulève de véritables montagnes liquides entre lesquelles notre navire disparaissait, filant toujours à l'est-nord-est. On se sentait comme emporté vers le ciel pour retomber, l'instant d'après, dans les profondeurs entre deux mouvantes murailles d'écume.

La navigation à vapeur, en éliminant, avec la navigation à voile, le tangage et le roulis, a éliminé aussi les fortes impressions de l'atome humain emporté par les éléments. Presque toujours le confort s'achète aux dépens du pittoresque.

Un grand cétacé qui, sans doute, n'avait pas appris à se défier des hommes, surgit des profondeurs océaniques et, filant entre deux -eaux, longea quelque temps la *Loire* par tribord, s'efforçant de lutter de vitesse avec elle. Duel entre deux monstres ! L'avantage finit par rester à celui de toile et de bois.

La familiarité de cet amphibie m'étonna. Seuls les requins, entraînés par leurs exigences stomacales, ont l'habitude de suivre avec autant de persistance les navires où règne le « tout à la mer ». Mais il était difficile de s'y méprendre : notre accompagnateur ne montrait pas d'aileron et ses dimensions dépassaient de beaucoup celles d'un squal.

Au cours d'une manœuvre, un matelot courant sur le bastingage tomba à la mer. Sans doute, quelque écoute, propulsée par le vent, l'avait-elle frappé à la tête et étourdi. L'instant d'après, il avait disparu.

Un de ses camarades, d'un mouvement spontané, se jeta par-dessus bord à son secours. Héroïsme inutile : rien n'apparaissait à la surface mouvante ! La *Loire* arrêta sa marche, une bouée fut lancée, une embarcation descendit à la mer : on ne put que repêcher le sauveteur.

Aujourd'hui encore, grand est le nombre des marins qui ne savent pas nager. Quand on leur demande la cause de cette ignorance, étrange chez des hommes dont la vie se passe sur l'eau, ils répondent, pour la plupart, que la lutte contre une mer en furie est impossible et que mieux vaut couler à fond tout de suite que de prolonger son agonie.

Pendant ce voyage, qui dura 112 jours, notre unique relâche allait être Sainte-Hélène.

Nous avons quitté les flots verts des zones américaines, charriant ces végétations en grappes appelées « raisins du tropique », et nous naviguons maintenant sur un océan indigo, s'harmonisant avec le ciel d'azur sombre où flamboie un soleil incandescent. C'est dans ce cadre sévère que nous voyons surgir une île aux falaises rougeâtres et escarpées, sur lesquelles s'étagent des redoutes menaçant la mer impassible.

Au centre, une très petite baie où sont mouillées quelques barques. Et, derrière cette baie, s'ouvre, au milieu des masses calcinées, une vallée qui semble étroite et assez verdoyante : c'est Longwood où, après Waterloo, durent se confiner les ambitions du César vaincu.

Combien la vérité a de mal à se faire jour sous l'amas des légendes ! Le formidable sans-scrupules que fut Napoléon, génial par son art de massacreur et monstrueux par son égoïsme qui lui eût fait sacrifier le monde entier à sa personne, a été déifié à la fois par ses adorateurs et par ses ennemis. L'Angleterre, après l'avoir combattu sans trêve pendant quinze ans, l'a dressé sur un piédestal pour se grandir elle-même d'avoir

abattu un géant. Ceux qui n'apprennent l'histoire que dans les manuels scolaires ont accepté la légende.

Ils ignorent l'arriviste du début, louvoyant entre Robespierre et Barras, auquel il se raccrochera après Thermidor ; le famélique courtisan des femmes mûres, qui deviendra l'antiféministe brutal, plus tard, quand il n'aura plus besoin de protectrices. Ils ignorent l'aquatique spéculateur qui, après avoir courtoisé « pour le bon motif » (!) la riche M^{lle} Montensier (elle 66 ans, lui 23), épouse l'obsédante maîtresse de Barras, Joséphine, et reçoit pour prix de ce service le commandement en chef de l'année d'Italie. Ils ignorent le déserteur d'Egypte, abandonnant sans ordre, secrètement, son armée pour venir perpétrer contre la République, à laquelle il doit tout, l'attentat du 18 brumaire. Tout comme treize ans plus tard il abandonnera dans les neiges de Russie son armée en débâcle, vaincue par l'hiver et harcelée par les cosaques.

De quelle accumulation de mensonges et de mirages sont faites certaines gloires !

Des marchands montent à bord, apportant des bananes, des oranges, des maquereaux tout frais pêchés. Nous dévorons des yeux ces comestibles : enfin, on va pouvoir se sustenter, au moins pour un repas, avec autre chose que les conserves et les légumes ultra-secs du bord.

Puis viennent quelques négresses. Antithèse qui eût plu à Victor Hugo, elles étaient pour la plupart blanchisseuses ou s'annonçaient comme telles ; d'aucunes montraient des photographies du tombeau de « l'empereur » ou d'autres objets. Je n'examinai pas de trop près leur pacotille et soupçonnai que cette marchandise n'était peut-être pas celle dont la vente leur rapportait le plus. Il me sembla voir quelques-unes de ces darnes de couleur s'acheminer vers le carré des officiers.

Trois soldats britanniques nous rendirent visite. C'étaient des *highlanders* qui venaient de se faire battre au Transvaal par les Boers du général Joubert et qui, maintenant attendaient leur rapatriement dans la vieille Angleterre. L'un d'eux était porteur du « pibroch », la cornemuse calédonienne, et, sur le pont du vaisseau, ils nous donnèrent le spectacle d'une danse écossaise. Les trois défaites consécutives de Long's-Neck, Ingogo et Majuba-Hill ne semblaient pas les affecter outre mesure.

(suite)

(*Le Peuple*, 26 décembre 1937)

Notre relâche à Sainte-Hélène ne fut que de quelques heures. Cet îlot célèbre pour avoir logé, malgré lui, le plus grand massacreur des temps modernes, servait, en 1881, de relais entre l'Europe et le cap de Bonne Espérance. C'était aussi une boîte aux lettres installée en plein océan.

Le vaguemestre de la *Loire* y trouva un courrier pour les officiers et pour quelques passagers. Des lettres pour ces privilégiés et des journaux qu'on se passa de mains en mains.

Ce fut ainsi que nous apprîmes la mort de deux individualités bien différentes : Blanqui et le tsar Alexandre II.

Gustave Geffroy, dans son beau livre *l'Enfermé*, a puissamment ressuscité la figure d'Auguste Blanqui, type admirable du révolutionnaire intégral, à la fois penseur et homme d'action, combattant toutes les oppressions par le fusil et par la plume, passant trente-cinq années emmuré dans les geôles de la monarchie ou de la République bourgeoise, ne quittant la prison que pour la conspiration et la barricade. L'âme indomptable des grands Montagnards et des babouvistes revivait en lui, unie à un savoir encyclopédique.

Sa vie d'apostolat et de martyr n'avait pourtant pas empêché la calomnie de le mordre. Barbès, très beau paladin de la démocratie révolutionnaire, mais qui fut abusé par les apparences, put, à un moment donné, croire que Blanqui avait trahi le secret

d'une conspiration. Il y avait eu délation, en effet, mais le faux frère s'appelait Taschereau.

Les funérailles du vieux lutteur furent suivies par plus de cinquante mille prolétaires. Malheureusement, c'est toujours un peu trop tard que le peuple reconnaît les siens.

Alexandre II, tsar à velléités réformistes au début de son règne, s'était trouvé ressaisi par l'ambiance autocratique et avait lâché sur la Pologne, agitée d'un souffle d'indépendance, Mouravieff le Pendeur. Or, l'esprit de la Révolution française, maintenant, couvait en Russie. Venu à Paris, lors de l'Exposition universelle de 1867, le souverain slave avait échappé à la balle du Polonais Ber~~ez~~owski : il devait succomber sous les bombes de nihilistes russes.

À cette, époque, non seulement les révolutionnaires sociaux, mais encore nombre de simples républicains — Jacobins ou Montagnards — glorifiaient le régicide, le monarque, même à étiquette constitutionnelle, étant de naissance l'ennemi. C'est dire que le décès du tsar fut accueilli sans la moindre tristesse par les amnistiés.

Les plus enthousiastes y voyaient un symptôme de marche vers la République universelle. Certes, chez ces martyrs de la veille, commençaient à se manifester quelques ambitions. Mais sauf trois ou quatre fatigués, qui annonçaient leur intention de se tenir désormais à l'écart des orages politiques, ces hommes si rudement meurtris gardaient une vision généreuse dans l'esprit et de la flamme dans le cœur.

Dans un numéro du *Figaro*, qui nous tomba sous les yeux, mon père lut l'arrivée à Paris du baron sicilien Turillo di San Malato, prestigieux escrimeur qui venait, comme tous les artistes étrangers de cette époque, faire consacrer sa réputation dans la Ville-Lumière.

— C'est un parent, quelque cousin certainement, me dit-il, après avoir cherché dans sa mémoire les appellations de ses dix-huit frères et sœurs. L'ancêtre de notre famille, l'armateur Malato, se prénommait Salvator, dont Turillo est un diminutif. Mais où a-t-il pris ce « San » ?

Nous apprîmes plus, tard que le nommé Malato, qui signifie « malade », prêtant à la plaisanterie facile, le père de Turillo, personnage riche et influent, avait facilement obtenu l'autorisation d'y accoler le préfixe « San ».

Plus tard, j'ai entrevu à Paris et connu beaucoup plus son fils, Athos, mon cousin germain, élevé dans le culte de l'épée, comme le voulaient sa descendance et son prénom de mousquetaire. C'étaient, l'un et l'autre, des virtuoses de leur art : le père d'une souplesse incroyable, avec un jeu romantique à grands effets, des bonds et des cris ; le fils avec un jeu plus précis, mariant « l'escrime pratique » du professeur français Baudry à la vivacité de l'escrime italienne.

Turillo, jadis opulent, mais généreux jusqu'à la prodigalité folle, s'était ruiné. Ne sachant que danser, monter à cheval et tirer l'épée, il s'improvisa escrimeur, vivant de son art, pour lequel il s'était passionné. Type d'une époque disparue dans cette Sicile féodale, il se montrait fièrement gentilhomme, croyait à Dieu et au roi — du moins à celui de l'Italie unitaire. Avec cela, accessible à l'enthousiasme de la liberté, il n'avait pas hésité lorsque, en 1860, Garibaldi vint libérer la Sicile de la domination bourbonnienne, à lui amener un corps d'éclaireurs à cheval qu'il avait levé à ses frais : il était encore riche. Plus tard, il joignit encore le chef populaire dans la tentative qui se termina malheureusement à Aspromonte. Il était au côté de Garibaldi qui lui remit soir revolver en tombant, blessé par une balle italienne.

Dix-neuf années s'étaient écoulées depuis ce jour. Et. maintenant, le héros républicain s'éteignait, couvert de gloire et de rhumatismes, ayant l'amertume de voir les profiteurs de la politique s'emparer de cette Italie que le sang des martyrs avait ressuscitée.

CHAPITRE III

Brest ! Tout le monde descend !

Après avoir quitté Sainte-Hélène et, un peu plus loin, longé Ascension, île habitée seulement par des tortues marines qui viennent y déposer leurs œufs, nous nous étions retrouvés loin de toute terre, dans l'immense désert bleu. Bien des semaines devaient encore s'écouler avant le jour où nous verrions se profiler à l'horizon la ligne grisâtre des côtes de France.

Pour tromper la monotonie du voyage, et faute de récréations plus intellectuelles, les déportés avaient organisé des parties de « chien vert » et de « vingt et un ». Je n'ai jamais eu, non plus que mon père, la passion redoutable des cartes ; cependant, la crainte stupide de passer pour lâcheurs avaricieux nous empêcha tous deux de faire bande à part.

On ne jouait pas grand jeu ; cependant, nous perdîmes 190 francs. Le jour où il ne nous resta plus en poche que deux pièces de cent sous, nous nous arrê tâmes : nous possédions 10 francs pour refaire une vie à notre retour des antipodes dans un monde que nous ne connaissions plus !

Et le grand jour arriva. Nous vîmes à l'horizon, sous un ciel qui n'était plus le ciel éclatant des tropiques, s'estomper la terre de France.

Plus de six ans s'étaient écoulés depuis que nous l'avions quittée. Mamère, maintenant, dormait à l'autre bout du monde !

Les amnistiés, pour la plupart, manifestaient une joie émue. Leurs souffrances là-bas, celles du long voyage, étaient oubliées ; l'attachement au vieux sol natal, dont pourtant ils ne possédaient pas une parcelle, les ressaisissait.

— La voilà donc, M^{lle} Aimée. Désirée ! exclamait les yeux brillants en me montrant la terre, notre compagnon C..., dont le cœur battait patriotiquement.

On entre dans le goulet. Les commandements se succèdent, les voiles se replient comme les ailes d'un oiseau rentrant au nid ; elles ne se déploieront plus que dans quelques mois, pour porter le vaisseau sous de nouveaux ciels. La *Loire* trépide sous l'action de la vapeur ; voici une embarcation qui se détache du port et nous accoste ; visite sanitaire ; les ancres sont mouillées.

Mais, premier désenchantement : alors que les bagages déposés dans le faux-pont sont livrés à leurs possesseurs, mon père constate avec moi que notre malle a été ouverte et soulagée presque entièrement de son contenu.

Nous nous regardons, consternés :

Il ne nous manquait plus que ce désastre, qui réduit notre linge et nos effets à la plus simple expression.

— Allons chez le commandant, dit mon père.

Et nous nous dirigeons vers la cabine du « maître après Dieu ». Nous voici en présence de Brown de Colstoun : nous nous expliquons.

Nouvelle surprise : c'est le responsable du dommage qui prend l'offensive dès les premiers mots.

— Vous vous plaignez, dit-il à mon père, mais j'aurais déjà dû vous faire descendre à fond de cale et aux fers.

(suite)

(*Le Peuple*, 27 décembre 1937)

Et l'autocrate daigne s'expliquer :

— Je viens de recevoir un télégramme me prescrivant de retenir un dénommé Malatch, frappé d'un décret d'expulsion. Je suppose que c'est vous, mais je n'en suis pas encore sûr. En attendant que m'arrivent des précisions, je vous garde prisonnier à bord.

Nous nous regardons abasourdis, mon père et moi, Ainsi, c'est par l'exil, dès le lendemain de la déportation, que la République, maintenant triomphante, entend l'amnistie de ceux qui ont combattu pour elle !

De notre réclamation, il ne peut être question. Qu'est-ce que la perte d'une garde-robe à côté de ce nouveau coup qui nous frappe avant même d'avoir mis le pied sur le sol français ?

Deux autres déportés : Trioreau et Émile Girault sont également retenus prisonniers. Non pour être expulsés, mais comme atteints d'aliénation mentale !

Imputation stupéfiante ! Trioreau est à peine un original dont le trait le plus caractéristique est de garder de son chien défunt un souvenir touchant. La fidélité du caniche envers son maître ne peut-elle donc avoir une réciproque ? Girault, d'une énergie sanguine, mais très lucide, vient d'être pendant neuf ans forçat de la Commune ; il sera député quinze ans plus tard. Derrière lui, le bagne de l'île Nou ! Devant lui, le Palais-Bourbon !

Nous regagnons la batterie, attendant les événements — mon père pensant au sort qui m'attend, moi songeant au sien — tristes, mais résolus. La destinée ne nous a-t-elle pas assené d'autres coups dont nous nous sommes relevés ?

À ce moment, nous remarquons que les marins jettent sur nous deux des regards peu sympathiques.

Qu'y a-t-il donc ? La nouvelle du décret rendu contre mon père s'est-elle répandue, créant chez ces simples une animosité contre l'expulsé, qui doit être un grand criminel ?

Non, c'est autre chose. Mon père est pis que criminel : il est étranger. Nous apprenons que la France — c'est-à-dire Jules Ferry — vient d'entreprendre la conquête de la Tunisie, ce qui va causer une guerre avec l'Italie.

Or, mon père est italien !

Et moi, que suis-je ? Considéré la veille encore comme français, fonctionnaire dans un service public et inscrit sur les listes électorales néo-calédoniennes, vais-je être classé dans la nationalité de mon père ou dans celle des expulseurs ?

Italien ou Français ? Français ou Italien ? Que m'importe ! Avant tout, je me suis toujours senti un homme.

Et, maintenant, une nouvelle embarcation arrive. Un officier apporte les instructions supplémentaires qu'attendait le commandant de la *Loire*.

Mon père va être interné au fort Biquet. en attendant son expulsion.

Nous nous embrassons, décidés à lutter contre l'inexorable fatalité.

Même dans ce monde féroce livré à la toute-puissance de l'argent, la volonté demeure la plus grande force !

Dans la chaloupe qui emmène à terre les vingt-cinq autres amnistiés, parmi lesquels j'ai pris place avec ma malle fracturée, l'horloger Bonnefoy, ancien membre du Comité central, a voulu essayer une manifestation. Croyant être suivi, il a entonné :

Allons, enfants de la patrie !

Mais nulle voix n'a fait écho à la sienne ; aucun n'a repris l'hymne révolutionnaire qui, sous la Commune encore, comme aux jours épiques de la Grande Révolution, soulevait l'enthousiasme et l'héroïsme.

Et Bonnefoy, chantant dans le vide, s'est arrêté au second vers.

Dès leur retour, la République, pour laquelle les déportés avaient combattu, leur apparaissait comme une bourgeoise marâtre.
